

Robert Jensen

Débander.

La Pornographie et la fin de la masculinité.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Tristan Lefort-Martine et Pierre Peruch

Béatrice : Que se passerait-il si une femme disait la vérité sur sa vie ? Le monde se briserait en deux.

Houdini : Il s'est brisé. Je pars maintenant à sa recherche – pièce après pièce.

– Muriel Rukeyser. *Houdini : A Musical*

Premier coup d'œil dans le miroir

En janvier 2005, je suis à l'*Adult Entertainment Expo* de Las Vegas. A l'un des 300 stands d'exposition de la grande salle du Sands Expo Center se trouve Tiffany Holiday, une femme, actrice de films pornographiques. Elle est en train d'embrasser et de toucher une autre actrice, et une masse de spectateurs se rassemble alentour. Il y a des règles sur le degré d'activité sexuelle qui peut se dérouler en direct dans la salle d'exposition, et ces deux femmes repoussent déjà les limites. Le public les encourage à les franchir.

L'autre femme s'en va, et Tiffany commence à simuler la masturbation, tout en lançant des mots salaces aux hommes rassemblés autour d'elle. Le nombre des spectateurs grossit jusqu'à atteindre une cinquantaine d'hommes. Je suis coincé au milieu, un microphone à la main, pour le tournage d'un film documentaire. Enhardies par la masse du public, les acclamations des hommes qui demandent du sexe plus explicite se font plus fortes et plus chahuteuses. Holiday répond sur le même ton, incite les hommes à lui dire ce qu'ils aiment. L'échange continue et s'intensifie à tel point que les spectateurs forment une foule et s'agitent comme un seul homme.

Les corps des hommes se pressent les uns contre les autres, chacun essayant de se ménager le meilleur point de vue sur les seins, le vagin et l'anus de la femme. Bon nombre d'entre eux ont à la main une caméra, un caméscope, ou un téléphone portable pour enregistrer la scène. Difficile de ne pas me rendre compte – de ne pas sentir – que les hommes qui se pressent contre moi sont en érection. Difficile de ne pas conclure que, si les gardiens de sécurité de la salle n'étaient pas là, ces hommes violeraient sans doute collectivement Tiffany Holiday.

Cette scène est une expression de la masculinité dominante dans les Etats-Unis d'aujourd'hui. C'est la masculinité d'une foule, prête à violer.

Introduction

masculinité

[Andrea et Jim]

« Sois un homme ».

Depuis leur plus tendre enfance, les hommes s'entendent sempiternellement répéter cet impératif simple. Généralement, cette expression est liée au fait qu'un homme exige d'un autre qu'il soit « plus fort », par quoi l'on entend habituellement la capacité à supprimer ses réactions émotionnelles, et à canaliser cette énergie afin de contrôler toute situation et d'établir sa domination.

« Sois un homme » signifie donc en règle générale : « Abandonne ton humanité ».

C'est donc une mauvaise affaire que d'être un homme. Lorsque nous devenons des hommes, c'est-à-dire lorsque nous acceptons l'idée selon laquelle nous devrions nous conformer à ce qu'on appelle la « masculinité », nous échangeons ceux de nos traits de caractère qui rendent la vie digne d'intérêt contre une quête de pouvoir à n'en plus finir, celle-ci se révélant, au bout du compte, illusoire et destructrice non seulement pour les autres, mais aussi pour nous-mêmes.

Face à cette masculinité toxique, une tentative de réponse a consisté à redéfinir ce que signifie le fait d'être un homme, à façonner une masculinité plus tendre et bienveillante, moins menaçante envers les femmes et les enfants, et plus supportable pour les hommes. Toutefois, une telle entreprise est inappropriée : nous ne devrions pas nous donner pour objectif de redéfinir la masculinité mais de l'éradiquer. L'objectif est de se libérer du piège de la masculinité.

J'ai passé les trente premières années de ma vie à essayer d'être un homme, en apprenant les rituels de la masculinité. Comme tous les hommes, je ne suis jamais vraiment passé maître à ce jeu-là, mais comme bon nombre d'entre eux j'ai acquis les compétences nécessaires pour m'en sortir. Cependant, comme quelques hommes, je sentais au plus profond de moi que quelque chose clochait, à la fois dans mes échecs répétés à être « suffisamment un homme », et dans le concept même d'être un homme. Qu'il s'agisse de la masculinité-comme-domination ou de la masculinité-comme-sensibilité : quelque chose n'allait pas. Au plus profond de moi-même, tout cela sonnait faux. J'ai passé trente ans de ma vie à réprimer ce sentiment enfoui en moi, au détriment de moi-même et de mon entourage.

J'ai ensuite passé mes vingt dernières années à essayer de changer, à tracer ma voie afin de passer du statut d'homme à celui d'être humain. Ce processus est l'objet de ce livre, raconté par trois voix différentes. Une partie de ce que j'ai appris provient de mon travail en tant que chercheur et professeur à l'université ; je ferai appel à des chiffres et à de la théorie (lesquels ne sont pas forcément ennuyeux ni hors de propos, même s'ils le sont souvent). Une autre partie de mon savoir vient de mon militantisme au sein d'un mouvement féministe, plus précisément le mouvement féministe anti-pornographie ; je ne peux concevoir d'écrire quelque chose de sensé à ce sujet sans le féminisme, qui constitue non pas une menace mais un cadeau pour les hommes. La dernière partie est tout simplement mon histoire, celle d'un homme relativement ordinaire vivant dans un monde ordinaire ; j'essaie d'aborder ma propre vie aussi sincèrement que possible (ce qui peut paraître effrayant, car cela l'est).¹ Étant donné que mon ouvrage navigue entre recherche, politique et faits intimes, je souhaite débiter au moment de ma vie où les trois se sont rencontrés.

En 1988, j'ai abandonné ma carrière de journaliste et éditeur pour entamer un programme de doctorat en Éthique et Droit des Médias à l'Université du Minnesota. Mon intérêt pour les analyses juridiques et philosophiques de la liberté d'expression me conduisit à la critique féministe de la violence masculine et de l'industrie de l'exploitation sexuelle, pornographie incluse ; à ce moment-là, ces questions étaient au cœur de controverses sur la jurisprudence du Premier Amendement. En tant qu'homme plutôt normal, ayant une consommation et une expérience classiques de la pornographie dans ma jeunesse et le début de ma vie d'adulte, je me retrouvai à étudier ce domaine ; j'avais des idées libérales et libertaires assez banales sur la pornographie : « chacun ses goûts », « du moment que c'est entre adultes consentants », « l'art d'un homme est la pornographie d'un autre », et ainsi de suite. Toutefois, j'avais également le sentiment tenace qu'il y avait des

questions que je devais me poser, des zones intimes que je devais sonder, des idées que je devais explorer.

Andrea Dworkin

À l'époque où j'ai repris mes études supérieures, je me rappelais vaguement de qui était Andrea Dworkin d'après sa lutte politique pour l'obtention d'un arrêté féministe antipornographie au nom des droits civiques cinq ans plus tôt à Minneapolis. Pendant cette lutte, ses opposants la désignaient souvent comme une gouine féministe anti-hommes, image que j'avais encore en tête lorsque je commençai à me pencher sur son travail. Une des premières choses que j'ai lues d'elle était un discours qu'elle avait prononcé à un groupe d'hommes en 1983, « Je veux une trêve de vingt-quatre heures pendant laquelle il n'y aura aucun viol ». Ce titre constituait sa réponse à la question « Bon, qu'est-ce que les femmes attendent des hommes, au juste ? ». Elle répondait : Donnez-nous juste un jour de répit, « un jour au cours duquel de nouveaux corps ne s'amoncelleront pas, un jour au cours duquel aucune nouvelle agonie ne viendra s'ajouter aux anciennes ». ² Par sa sombre simplicité, sa requête était puissante ; elle nous enjoignait à reconnaître que nous sommes à des années-lumière de pouvoir concevoir une journée sans viol.

Sa critique des violences masculines était directe, honnête et impossible à ignorer. Or, tandis que je lisais, plus important encore que sa façon de critiquer les hommes et de leur renvoyer la responsabilité était son amour si palpable envers les hommes. Alors que l'on m'avait dit de cette femme qu'elle détestait les hommes, son discours recelait une profonde compassion pour eux, et par extension, pour moi. Voici ce qu'elle expliquait à ces hommes en 1983 :

Je suis venue ici aujourd'hui parce que je ne crois pas que le viol soit inévitable ou naturel. Si je le croyais, je n'aurais aucune raison d'être là. Si je le croyais, ma pratique politique serait différente de ce qu'elle est. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi nous ne sommes pas en conflit armé avec vous ? Ce n'est pas parce qu'il y a une pénurie de couteaux de cuisine dans ce pays. C'est parce que nous croyons en votre humanité, malgré toutes les preuves du contraire. ³

C'était de plus en plus clair : Dworkin voulait aider les hommes à transcender la masculinité, en partie parce qu'elle avait foi dans les gens (hommes et femmes confondus), et aussi parce qu'elle se nourrissait d'un amour et d'une compassion bien plus intenses que ce que j'avais pu voir chez quiconque au sein de la sphère politique publique. Toutefois, elle voulait nous aider non pas simplement dans notre intérêt, mais pour mettre un terme aux violences des hommes envers les femmes. Elle voulait que cessent les harcèlements, les viols, les agressions, les abus sexuels sur enfants. Elle savait que pour cela, il fallait que les hommes changent et se sauvent eux-mêmes. Dans ce même discours, elle mettait les hommes au défi d'endosser la responsabilité de ce changement :

Nous ne voulons pas du travail qui consiste à vous aider à croire en votre humanité. Nous ne pouvons plus le faire. Nous avons toujours essayé. Nous avons été systématiquement récompensées par de l'exploitation et des insultes. Ce travail, vous allez devoir le faire vous-mêmes à partir de maintenant, et vous le savez. ⁴

C'était la première fois que je pleurais en lisant Andrea Dworkin. C'était l'aube d'une prise de conscience : le chemin pour résoudre mon malaise persistant à propos de la masculinité avait déjà été tracé par des féministes radicales. Néanmoins, cette prise de conscience manquait encore de forme.. Je n'avais aucune idée de comment avancer, et je n'avais aucun modèle pour comprendre ce que signifiait d'être un homme travaillant dans un contexte féministe. C'est alors que la chance me sourit.

Jim Koplin

Tandis que je commençais de travailler sur des projets académiques portant sur la pornographie et le féminisme, j'appris qu'un groupe de Minneapolis, *Organizing Against Pornography* (OAP), présentait des cycles de conférences publiques sur le sujet. Je les appelai et tombai sur Jim Koplín, le chef du bureau des bénévoles. Je lui expliquai que, dans le cadre de mes recherches, je voulais en savoir plus sur leur groupe ; Jim fut tout d'abord quelque peu méfiant dans sa réponse (il m'expliqua plus tard que certains appels de demande d'informations qu'ils recevaient provenaient d'opposants politiques cherchant à saper le travail de l'OAP). Dès qu'il comprit que mon intérêt était sincère, il accepta de m'en dire plus sur le groupe et son rôle, et nous prîmes rendez-vous autour d'un petit-déjeuner matinal.

Après être retourné dans son Minnesota natal grâce à une retraite anticipée de la vie académique, Jim, anciennement professeur de psychologie, était alors le seul homme travaillant régulièrement pour l'OAP, une organisation féministe radicale dirigée par des femmes. Il m'expliqua que son rôle consistait, à ses yeux, à offrir au groupe les compétences dont celui-ci avait besoin, et ce sous la direction de femmes. Pour faire ce genre de travail, disait-il, les hommes n'étaient pas forcés de jouer les pots de fleurs trop timides pour oser dire un mot, mais ils devaient reconnaître que les perspectives féministes s'ancrent dans l'expérience et la connaissance des femmes. Le rôle des hommes consistait à éviter de céder à la tentation de prendre les rênes de ce mouvement collectif, et au lieu de cela à écouter, à apprendre et à trouver des moyens convenables d'y contribuer.

À l'instar de ma lecture d'Andrea Dworkin, cette première expérience avec Jim allait quelque peu à l'encontre de mes stéréotypes. Voilà quelqu'un qui, malgré sa formation universitaire, ne semblait pas passer son temps à démontrer combien il était intelligent ; voilà un homme qui ne semblait pas éprouver le besoin de se battre pour avoir des responsabilités. Il avait consacré sa vie à apprendre et à transformer ce savoir en actions, dans un cadre éthique et politique qui, même s'il m'était peu familier à ce moment-là, faisait sens à mes yeux. Je sentais que mon monde était en train de changer – en bien – mais je n'y comprenais pas grand-chose.

Nos discussions avec Jim se poursuivirent sur la base d'un café hebdomadaire autour duquel nous discutons de problèmes intellectuels, politiques et intimes. Il devint évident, au cours de ce processus, que je ne voulais plus seulement étudier la question de la pornographie, mais également participer politiquement au mouvement féministe pour lutter contre cette forme de l'exploitation sexuelle des femmes. J'avais rencontré les femmes de l'OAP, et entr'aperçu un rôle pour moi dans l'activisme du groupe. C'est alors que Jim me fit m'asseoir afin d'avoir « la grande discussion » ; il m'expliqua que j'étais le bienvenu au sein de l'OAP, mais que je devais être clair dans mes intentions.

« Si tu veux t'engager avec nous parce que tu veux sauver les femmes, nous ne voulons pas de toi », me dit-il. Je fus tout d'abord pris de court : n'était-ce pas le but de la critique de l'exploitation sexuelle des femmes dans l'industrie pornographique que de sauver les femmes ? Certes, répondit Jim, mais trop d'hommes qui s'engageaient dans cette voie se voyaient comme des chevaliers en armure étincelante, roulant des mécaniques tels un héros au secours d'une demoiselle, et se révélaient finalement être des alliés peu dignes de confiance. Ils étaient là pour eux-mêmes, pour jouer le rôle de l'homme héroïque dans un nouveau contexte pseudo-féministe, et non pour remettre en cause la masculinité. Il faut que tu t'engages pour toi-même, mais d'une façon différente, me dit-il.

Jim conclut : « Tu dois être là pour sauver ta propre vie. »

Même si je ne comprenais pas exactement ce qu'il voulait dire à cet instant, quelque chose dans ces mots résonna au fond de moi.. Voilà ce que le féminisme offrait aux hommes : non seulement une aide aux personnes en souffrance, mais aussi une façon de comprendre que ce même système de domination masculine qui faisait souffrir tant de femmes empêchait également aux hommes d'être pleinement humains.

La lutte

Andrea et Jim me l'ont clairement fait comprendre : je pouvais soit me contenter d'être un homme, soit lutter pour devenir un être humain.

Si je me contentais d'être un homme, les bénéfices seraient évidents mais les coûts cachés seraient énormes. Je pourrais me faire une place dans la hiérarchie, avec des attentes respectables quant à ma vie matérielle et mon statut dans le monde, mais je continuerais de vivre avec ce sentiment étouffant de n'être pas assez viril. J'essaierais sans cesse d'endosser une idée de ce que signifie être un homme taillée par d'autres que moi, et comme je ne trouverais la définition de masculinité qui ait du sens pour moi, toute masculinité que je revêtirais me serait une cote mal taillée.

Si je luttais pour devenir un être humain, je ne pourrais prédire les difficultés et douleurs que je rencontrerais en route, mais je franchirais des étapes vers ma propre libération. J'abandonnerais les bénéfices tangibles pour obtenir quelque chose sur le long terme, qui resterait difficile à décrire.

Andrea et Jim me l'ont clairement fait comprendre : mieux valait lutter, non pas parce que c'était facile mais parce que c'était la seule manière de me sauver. Dès que je fus conscient de cette alternative, je n'ai plus vraiment eu le choix. Vivre dans le brouillard, sans avoir conscience qu'il y a une alternative à l'existence conventionnelle qui nous est présentée, à son prix. Si nous voyons les alternatives et nous nous rendons compte que nous avons le choix, mais qu'ensuite nous y tournons le dos, nous nous condamnons à vivre dans des regrets éternels.

Près de vingt ans plus tard, je ne saurais néanmoins sous-estimer cette décision. Non seulement la lutte est plus douloureuse que ce que j'avais imaginé, mais j'ai eu de plus en plus de mal à faire face à mes échecs en cours de route. Tandis que j'écris ces lignes, cette douleur n'a pas complètement disparu, et mes échecs sont toujours par trop fréquents et déchirants. Parfois, je souhaiterais de ne pas savoir ce que je sais ; ces jours-là, je me sens couler. Cependant, à aucun moment je n'ai regretté ma décision. La cohérence de Jim et le souvenir d'Andrea me rendent la tâche plus aisée, même dans les moments où je me sens rompre sous son poids.

Vingt ans plus tard, Jim est toujours mon ami et allié. Alors que mon rôle d'écrivain et de conférencier (sur la pornographie et d'autres questions de politique progressiste) devenait davantage public, j'ai pu compter sur ses connaissances, son jugement et son soutien. J'ai rencontré beaucoup d'hommes dans la lutte féministe, dont un grand nombre s'est révélé indigne de confiance, mais aussi beaucoup d'autres dont l'engagement et le courage m'ont redonné espoir. Parmi ces derniers, Jim reste mon modèle : il est la preuve que des personnes en position de privilège peuvent travailler avec intégrité à saper ces mêmes systèmes de pouvoir et de privilège.

Andrea mourut le 9 avril 2005, après plusieurs années de combat contre différents problèmes de santé qui, selon moi, étaient en partie liés à son travail politique. Andrea avait risqué son cœur, son âme et son corps pour un principe simple : les femmes comptent autant que les hommes, et les hommes doivent le reconnaître et changer en conséquence. Elle resta ouverte aux douleurs aussi bien des hommes que des femmes afin de comprendre la façon complexe dont le patriarcat peut détruire les femmes et restreindre les hommes. Quoi que l'on pense de ses positions politiques, impossible de ne pas respecter le courage avec lequel elle fit face à ces douleurs ; difficile, en outre, de ne pas comprendre que ce sont ces mêmes douleurs qui l'ont en partie tuée.

J'appris la mort d'Andrea par un coup de téléphone de mon amie et co-auteure Gail Dines. Je me rappelle du sentiment d'effondrement dans mon estomac en entendant ses paroles. Ma première réponse fut : « Oh Gail, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire maintenant ? »

Refuser de détourner le regard.

Que pouvions-nous faire ? Nous avons continué, bien sûr.. Gail, des camarades engagé·es dans la critique féministe du monde pornographique, et moi-même avons continué notre travail de

recherche, d'écriture et d'organisation. Je sais que cela fait cliché, mais c'est ce qu'Andrea aurait attendu de nous.

Je crois qu'Andrea fut la première personne à comprendre que l'industrie pornographique contemporaine et les images qu'elle produit sont un domaine à regarder en face afin de cerner les conséquences du patriarcat et de la masculinité. Selon moi, les regarder sincèrement revient à s'ouvrir à la douleur qu'Andrea décrivait. Cette tâche n'est pas facile. Il est tentant de détourner le regard ou de regarder seulement à la surface ; c'est ce que font la plupart des gens. Néanmoins, cela revient à abandonner nos devoirs envers les autres et envers nous-mêmes.

Cet ouvrage est le fruit d'environ vingt ans de travail, d'activisme et de lutte, à la fois intellectuelle, politique et personnelle. Je ne conçois pas mon expérience comme parfaitement classique, mon parcours comme un modèle, ou mes réponses comme des vérités universellement applicables. Toutefois, je suis plutôt certain que mes questions sont essentielles. Je suis persuadé que malgré nos difficultés à regarder ce que la pornographie dit de nous-mêmes, nous devons regarder.

Pouvons-nous supporter de regarder ? Pouvons-nous nous permettre de ne pas le faire ?

pornographie

[Le paradoxe dans le miroir]

Après trois heures intenses, l'atelier sur la pornographie que je mène se détend quelque peu. Ces quarante femmes travaillent toutes dans un centre dédié au soutien des femmes battues et des victimes de viol. Ces femmes sont en première ligne : vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elles répondent à un standard téléphonique et travaillent individuellement avec chaque victime. Elles donnent des conseils à des femmes qui viennent d'être violées, elles aident des femmes qui ont été battues, elles soignent les enfants qui ont été molestés. Ces femmes ont tout vu, tout entendu. Peu importe la brutalité d'une histoire, elles ont en déjà vécu ou entendu une encore plus brutale ; personne ne peut les prendre en défaut sur des histoires de violence masculine. Cependant, après trois heures d'information, d'analyse et de discussion sur l'industrie de la pornographie hétérosexuelle à but lucratif, nombre de ces femmes sont épuisées. Une ombre de tristesse plane sur la salle.

Peu avant la fin de la séance, une femme, jusque-là silencieuse, commence à parler. Pendant l'intégralité de l'atelier elle s'était comme repliée sur elle-même, en s'entourant de ses bras. Elle parle pendant un moment, puis s'excuse de s'éterniser. Il n'y a pas lieu de s'excuser ; elle verbalise ce que beaucoup ressentent. Elle parle de sa propre vie, de ce qu'elle a appris pendant la séance, de ce qu'elle a ressenti, notamment sa colère et sa tristesse.

Elle conclut : « Ça fait mal. Ça fait juste tellement mal. »

Ses mots résonnent, tout le monde se tait. La conversation reprend peu à peu, et les femmes parlent davantage de ce qu'elles ressentent, de la manière dont elles utiliseront ces informations, de ce que cela signifiera dans leur travail et dans leur vie. La séance s'achève, mais ses mots restent en suspens..

Ça fait mal.

Ça fait mal de savoir que qui que tu sois en tant que femme, tu peux être réduite à quelque chose que l'on pénètre, que des hommes achèteront des films là-dessus, et que dans la majorité de ces films, ton humiliation sera au cœur de l'action. Ça fait mal de savoir qu'une si grande partie du contenu pornographique que les hommes achètent combine désir sexuel et cruauté.

Ça fait mal à des femmes, et les hommes aiment cela, et ça fait mal rien que de savoir ça.

Même ces femmes, qui ont trouvé des manières de faire face aux blessures causées par la violence masculine dans d'autres contextes, sont aux prises avec cette réalité de la pornographie. C'est une chose d'avoir affaire à des actes, aussi violents et extrêmes soient-ils ; mais c'en est une autre de déceler les pensées, les idées et les fantasmes au fondement de ces actions.

Les gens pensent souvent que la pornographie est un sujet difficile et qui divise parce qu'elle nous parle de sexe. En réalité, cette culture se bat sans succès avec la pornographie parce qu'elle nous parle de la cruauté des hommes envers les femmes, et du plaisir que des hommes trouvent parfois dans cette cruauté. Affronter cela est bien plus difficile pour les gens, hommes comme femmes.

Pourquoi cela fait mal

Cela ne signifie pas que tous les hommes trouvent du plaisir sexuel dans la cruauté. Cela ne signifie pas que toutes les femmes rejettent la pornographie. Il y a nombre de différences d'un·e individu·e à l'autre au sein de l'espèce humaine, mais il y a aussi des schémas récurrents dans toute société ; et quand ces schémas nous disent des choses dures sur nous-mêmes et sur le monde dans lequel nous vivons, nous avons tendance à détourner le regard.

Les miroirs peuvent être dangereux, et la pornographie est un miroir.

La pornographie comme miroir nous montre la façon dont les hommes voient les femmes. Pas tous les hommes, bien entendu, mais la façon dont beaucoup d'hommes, qui adhèrent à la

conception conventionnelle de la masculinité, voient les femmes. Regarder dans ce miroir est dérangent.

Une anecdote à ce propos : je suis de sortie avec deux amies hétérosexuelles. Toutes deux sont féministes, ont la trentaine et des carrières fructueuses. Toutes deux sont intelligentes et fortes, et toutes deux ont du mal à trouver des partenaires masculins qui ne soient pas effrayés par leur intelligence et leur force . Nous parlons des hommes et des femmes, des relations affectives. Comme souvent, elles me disent que je suis trop dur envers les hommes. Elles sous-entendent qu'après tant d'années de travail pour la critique féministe radicale de l'industrie du sexe et des violences sexuelles, je suis devenu désabusé, trop embourbé dans le côté obscur de la sexualité masculine. Je soutiens que j'essaie simplement d'être honnête. Nous continuons d'échanger amicalement.

En fin de compte, je dis à mes amies que je peux régler la question en décrivant un site Internet. Je leur explique : « Si vous voulez, je peux vous parler de ce site. Je ne vous dirai rien si vous ne voulez rien savoir. Mais si je continue, ne me le reprochez pas ensuite. » Elles se regardent, hésitantes. Elles me demandent d'explicitier.

Quelques mois auparavant, une personne m'avait fait suivre un e-mail à propos d'un site pornographique auquel elle pensait que je devrais jeter un œil. Son nom : slutbus.com. Le site vend des vidéos du Slut Bus. Voici le concept du Slut Bus :

Plusieurs hommes, qui semblent avoir entre vingt et trente ans, se promènent en mini-van, équipés d'une caméra vidéo. Ils proposent à une femme de l'emmener faire un tour. Une fois dans le van, ils demandent à cette femme si elle est d'accord pour avoir une relation sexuelle filmée contre de l'argent. La femme est d'accord. Après la relation sexuelle, la femme descend du van et un des hommes lui tend une liasse de billets en guise de paiement. Au moment où la femme pense saisir l'argent, le van repart aussi sec, laissant la femme sur le bord de la route, l'air stupide. Sur le site, il y a des bandes-annonces pour dix vidéos, et toutes semblent construites autour du même "scénario".

Il y a des hommes qui achètent des vidéos avec ce message simple : les femmes sont faites pour le sexe. Les femmes peuvent être achetées pour du sexe. Mais en fin de compte, les femmes ne valent même pas d'être payées pour du sexe. Elles ne méritent même pas d'être achetées. Elles méritent juste d'être baisées, et abandonnées sur le bord de la route sous le rire d'adolescents attardés qui décampent dans leur van, tandis que chez eux, des hommes regardent, s'excitent, se masturbent, ont un plaisir sexuel puis éjaculent, avant d'éteindre le lecteur DVD et de poursuivre normalement leur vie. D'autres entreprises produisent des vidéos du même genre. Il y a bangbus.com, qui laisse les femmes sur le bord de la route après une relation sexuelle dans le Bang Bus, mais aussi bangboat.com. Et ainsi de suite.

Je regarde mes amies et poursuis : « Vous vous rendez compte que ce que j'ai décrit est plutôt gentillet. Vous savez, il y a des choses bien plus brutales et humiliantes que ça. »

Nous restons assis tranquillement, jusqu'à ce que l'une d'entre elles dise : « C'était un coup bas. »

Je sais que c'était un coup bas. Ce que je leur avais présenté était vrai, et elle m'avait demandé de le leur présenter. Malgré tout, ce n'était pas juste de ma part d'avoir insisté. Si j'étais à leur place, si j'étais une femme, je ne voudrais pas savoir cela. La vie est bien assez difficile même sans savoir de telles choses, même sans avoir à affronter le fait que nous vivons dans une société dans laquelle qui que tu sois, en tant qu'individu-e, en tant qu'être humain plein d'espoirs et de rêves, de forces et de faiblesses, tu es une chose bonne à être baisée, moquée et laissée sur le bord de la route par des hommes. Parce que tu es une femme.

« Je suis désolé, dis-je. Mais vous m'aviez demandé. »

Dans une société où autant d'hommes regardent autant de pornographie, voilà pourquoi nous ne pouvons supporter de la considérer comme ce qu'elle est : la pornographie contraint les femmes à affronter le regard que les hommes portent sur elles. De plus, la pornographie contraint les hommes à affronter ce que nous sommes devenus. En définitive, personne ne veut parler de ce qui se trouve dans le miroir. Bien que peu l'admettent, de nombreuses personnes ont peur de la

pornographie. D'un côté, les sympathisant·es libéraux·ales ou libertaires, qui glorifient la pornographie, ont peur de véritablement regarder ce qu'elle dit de notre culture ; de l'autre, les conservateurs·trices ont peur que la pornographie sape leurs tentatives d'enfermer le sexe dans des catégories étroites.

Les critiques féministes ont également peur – mais pour des raisons différentes. Les féministes ont peur de ce qu'elles voient dans le miroir, parce que la pornographie nous parle du monde dans lequel nous vivons. Cette peur est justifiée. C'est une peur raisonnable qui pousse bien des gens à vouloir changer la culture.

La pornographie s'est normalisée et banalisée. Les valeurs qui guident le Slut Bus guident aussi la culture à plus grande échelle. Dans un article du *New York Times*, on pouvait trouver cette idée : « La pornographie n'est plus seulement réservée aux vieux dégoûtants. » En réalité, elle n'a jamais réellement été réservée aux vieux, ni aux vieux dégoûtants. Mais maintenant, la chose est manifeste, et cet article cite un journaliste qui a aussi écrit un scénario pornographique : « De nos jours, les gens acceptent le porno sans sourciller. Le sexe n'a plus rien de dangereux. »⁵ Le directeur éditorial de *Playboy*, qui déclare que son entreprise « aime vraiment faire la fête », prévient ses potentiels publicitaires : « Nous sommes *mainstream*. »⁶

Bien entendu, le sexe n'a jamais rien eu de dangereux. Le danger n'est pas dans le sexe, mais dans la conception spécifique du sexe dans le patriarcat ; en outre, la façon dont le sexe est réalisé dans le monde pornographique devient de plus en plus cruelle et dégradante, en même temps que la pornographie devient plus que jamais normalisée. Voilà bien le paradoxe.

Le paradoxe de la pornographie

Tout d'abord, considérons que ce que nous appellerons le seuil de cruauté, c'est-à-dire la mesure du niveau de cruauté manifeste et d'humiliation des femmes dans la pornographie contemporaine de grande distribution; ce seuil ne cesse de s'élever, et à forte allure.

Ensuite, considérons le seuil de normalisation, c'est-à-dire l'acceptation de la pornographie dans la culture contemporaine de masse. Ce seuil ne cesse de s'élever, à toute aussi forte allure.

Si la pornographie gagne sans cesse en cruauté et en humiliation, pourquoi est-elle toujours plus banalisée plutôt que davantage marginalisée ? Dans une société qui prétend être civilisée, n'attendrions-nous pas de la population qu'elle rejette en bloc du contenu sexuel qui méprise de plus en plus l'humanité des femmes ? Comment expliquer l'apparition de nouvelles façons plus intenses d'humilier sexuellement les femmes, et la popularité croissante des films qui présentent ces activités ?

Comme souvent, ce paradoxe peut être résolu en admettant que l'une des affirmations citées plus haut est fautive. Dans notre cas, affirmer que la société américaine rejette systématiquement la cruauté et l'humiliation est faux. En vérité, les États-Unis sont une nation qui n'a pas grand-chose à redire à la cruauté et à l'humiliation. Pensez à la façon dont nous acceptons en temps de guerre l'usage d'armes violentes qui tuent des civils, ou la façon dont nous acceptons la peine de mort, ou la façon dont nous acceptons les écrasantes inégalités économiques. Il n'y a aucun paradoxe dans la diffusion en masse d'une pornographie intensément cruelle. Notre culture est dotée d'un régime législatif bien développé, qui protège généralement les droits et libertés des individus ; pourtant, notre culture est également incroyablement cruelle par la façon dont nous acceptons la brutalité et l'inégalité. Les pornographes ne sont pas un écart par rapport à la norme. Leur présence dans la culture de masse ne devrait pas nous surprendre car ils représentent les valeurs les plus répandues : la logique de domination et de subordination qui est au cœur du patriarcat, du nationalisme hyper-patriotique, de la suprématie blanche, et d'un capitalisme d'entreprise prédateur.

Au-delà du sexe, la pornographie-comme-miroir peut nous mener dans un territoire encore plus dérangent, et cette voie nous ramène à la masculinité.

Masculinité

où nous sommes coincés

[Jouer au roi de la colline]

Acte 1

Un jeudi soir, je dîne dans un restaurant du Greenwich Village à New York avec Robert Wosnitzer et Miguel Picker, deux amis avec qui je travaille sur un documentaire sur la pornographie. Après une longue journée, nous sommes contents de nous détendre. Vers la fin du repas, je suis de plus en plus sensible au volume sonore venant d'une table voisine, où trois hommes en âge d'être étudiants et une jeune femme discutent et rigolent à peine trop bruyamment. Il est de plus en plus difficile de faire abstraction de leur conversation, et il devient évident qu'une bonne partie de leur discussion porte sur le sexe. Le mâle alpha du groupe, qui est aussi le petit ami de la jeune femme, présente sans ambages aux deux autres comment mener une femme dans ses draps, notamment par l'usage de l'alcool et d'un peu de force quand il le faut.

Alors que mes amis et moi nous levons pour partir, je croise le regard de la jeune femme, en me demandant silencieusement si les choses iraient mieux pour elle si nous nous arrêtions à leur table pour dire un mot aux hommes. J'interprète, ou plutôt sur-interprète son visage comme une invitation à intervenir. Je m'attarde derrière mes camarades et m'arrête à la table en essayant de leur glisser, d'une manière à la fois légère et pas trop agressive, que leur conversation était non seulement inappropriée dans un lieu public, mais également inacceptable où que ce soit. Les hommes ne prennent pas très bien la critique, et le ton s'envenime un peu.

En fin de compte, le mâle alpha sort le grand jeu en lâchant, dans un sourire satisfait, ce qu'il croit être l'insulte suprême : « Tout ce que je sais c'est que je vais rentrer avec elle, dit-il en montrant sa petite amie, et que toi tu pars avec deux mecs. »

Échec.

Je réponds : « Ne le prends pas personnellement hein, mais je ne te trouve pas vraiment sexuellement attirant. Je suis sûr qu'un jour tu trouveras un homme qui le pensera, mais très peu pour moi. »

Échec et mat.

Il m'accuse d'être gay. J'accepte l'étiquette et lui réponds qu'en tant que gay, je peux voir en son for intérieur et affirmer qu'il est également gay. Pas très malin de ma part, en définitive.

Je me rends rapidement compte que les choses commencent à se gâter, et me dirige vers la porte. Un de ses potes me suit et, alors que je m'en vais, me dit : « Tu devrais te casser maintenant. » Je suis en train d'ouvrir la première des deux portes de sortie. Je lui réponds : « J'ai l'air d'aller où là ? » Il m'attrape et me répète que je devrais partir. Instinctivement, je le repousse. Comme si j'étais un vieux mec avec nos vingt-cinq ans de différence, je commence à dire : « Écoute gamin. » Il est plus grand que moi, mais ivre. Il trébuche sous ma poussée. Je me dirige vers la deuxième porte juste au moment où mes amis sont revenus pour me tirer de là au cas où. Alors que je marche dehors sur le trottoir, les deux autres jeunes hommes ont rejoint leur camarade à l'entrée, me menaçant de ne pas remettre les pieds ici ; là-dessus nous sommes d'accord. Mes amis me font presser le pas, et nous marchons rapidement afin de nous éloigner du lieu au cas où les autres décideraient de nous suivre. Robert explique qu'il a grandi avec ce genre de mecs : « Ils ont toujours une batte de baseball dans leur coffre de voiture. Faut que tu fasses gaffe. Ils aiment ça, ils aiment la bagarre. »

Une fois hors de portée, Robert et Miguel se tournent vers moi et, très justement, m'indiquent que j'aurais mieux fait de ne pas chercher l'embrouille. Ils comptent les quatre hommes stupides présents lors de cette altercation : le mâle alpha, ses deux comparses, et moi. Bien sûr qu'ils ont raison. Le fait que je n'étais pas aussi vulgaire et violent que les trois autres ne m'excuse en rien. J'avais pris un risque inutile, en mettant d'autres personnes dans une situation où ils auraient peut-être dû se battre et être blessés, et j'avais agi avec la même attitude macho. Une

fois lancé, j'avais refusé de faire marche arrière, alors que rien de positif ne pouvait ressortir de cette altercation, et que le risque encouru était réel.

Acte 2

Le jour suivant, je prends l'avion pour me rendre à une conférence universitaire. D'une certaine façon, je suis encore remué par la nuit précédente ; pas tant en raison de sa violence potentielle (bien que je ne sois pas une personne particulièrement courageuse quand il s'agit de se battre), que par mes propres erreurs de discernement et les leçons que je peux en tirer. Je ne suis pas énervé parce que j'ai appris la nuit dernière sur le monde qui m'entoure, mais parce que j'ai appris sur moi-même.

J'ai donc hâte d'avoir des échanges détendus avec d'autres universitaires, qui sont en général des gens plutôt inoffensifs. En fin d'après-midi, je me trouve au bar de l'hôtel avec trois enseignant·es, une femme et deux hommes. À première vue, nous sommes tous du même bord intellectuel et politique, et notre discussion en vient à porter sur des mouvements progressistes politiques contemporains, notamment sur le mouvement pacifiste. Je propose une analyse des méthodes d'organisation aux États-Unis, qui fait immédiatement réagir un des deux hommes. Je réponds à sa critique, et tout à coup, la conversation s'anime et s'envenime. De plus en plus excédé, il réfute vivement mes arguments. Par son discours, notre discussion sur des questions générales se mue en une attaque frontale contre moi ; il suggère que je n'ai ni son expérience ni ses connaissances (il a environ dix ans de plus que moi).

Les événements de la nuit passée résonnent toujours en moi ; je tâche de calmer le jeu, en répondant à ses arguments tout en essayant de baisser le ton. Même verbalement, je ne suis pas d'humeur à entrer en conflit, mais lui poursuit de façon toujours plus intense et insistante. À ce stade, il est évident que les deux autres personnes à la table sont très mal à l'aise. Je fais en sorte de conclure la conversation en soulignant que nous ne pouvons pas forcément être d'accord sur tout, que nous formulons des idées fondées sur des intuitions à propos de processus complexes, et qu'il n'y a peut-être pas lieu d'en rajouter. À ce stade, je me fiche pas mal de remporter la joute oratoire, je veux simplement finir un échange qui est inutilement dérangement pour nos voisins de table. Il n'y aura aucune batte de baseball à craindre à l'issue de cette altercation, mais également aucun enseignement à espérer pour quiconque. Il insiste une dernière fois, en demandant à demi-mot que je m'abaisse devant ses connaissances et sa clairvoyance supérieures aux miennes. Trouvant cela intolérable, un des deux autres s'en va, et la tension retombe enfin. La conversation retrouve un train normal, mais il n'est plus possible de faire marche arrière, et nous nous séparons rapidement.

Acte 3

Le dimanche matin, je suis dans l'avion qui me ramène chez moi. De l'autre côté du couloir se trouve un homme que l'on pourrait aisément considérer comme l'archétype du *geek*, tant par son apparence physique que par ses activités. À peine l'altitude de croisière atteinte, il ouvre son ordinateur portable et n'en décroche pas les yeux de toute la durée du vol, jusqu'à ce qu'une hôtesse de l'air s'approche de lui alors que nous entamons la descente, lui rappelant d'éteindre tous les appareils électroniques, qui pourraient créer des interférences avec le panneau de navigation des pilotes. Il reste sourd à sa première demande. Très courtoisement, elle revient lui adresser un deuxième rappel, auquel il reste également sourd. Vient enfin le troisième rappel en guise de carton rouge. Elle se place devant lui et lui explique poliment, avec une pointe d'agacement dans sa voix de l'air de dire « Arrête de déconner maintenant, mec », qu'il doit éteindre son ordinateur. Je ris sous cape jusqu'à ce que je me rende compte qu'il est énervé. Après ce qu'il s'est passé les deux derniers jours, je n'ai aucune envie de me retrouver au milieu d'un nouvel étalage public de domination masculine.

Il la dévisage du regard, le visage tendu et prêt à lui répondre d'aller voir ailleurs, mais il a la bonne idée de retenir sa langue. Elle ne bouge pas jusqu'à ce qu'il se décide enfin à éteindre son ordinateur. Une fois convaincue qu'il l'a vraiment éteint, elle repart. Il reste assis, en silence, mais il a de toute évidence du mal à contrôler sa rage. Dès qu'elle ne peut plus entendre ce qu'il dit, il me regarde et, juste assez fort pour que je sois le seul à l'entendre, il murmure, un sourire en coin : « Salope. » Il se retourne avant que je puisse lui dire quelque chose. Dans son esprit, il a gagné. Une femme s'est trouvée brièvement en position de force par rapport à lui et l'a obligé à obéir à ses ordres ; mais en fin de compte, elle n'est qu'une salope, et lui est toujours un homme.

Voici la masculinité en trois actes. Elle cherche à établir sa domination par : primo, la force et l'humiliation ; deusio, des mots et des arguments ; tertio, des insultes pures et simples. Voici trois épisodes montrant comment la masculinité éreinte les hommes, interprétés en toute clarté au cours d'un long week-end. Au moment de rentrer chez moi, je suis fatigué. Je suis triste. J'ai l'impression qu'il y a peu d'échappatoires.

Définitions : sexe et genre

Pour parler de masculinité, il convient d'être précis sur ce que l'on nomme et de comprendre les catégories qui concernent le sexe et le genre. En d'autres termes, il faut être clair sur certaines choses très simples.

En biologie humaine, il y a trois catégories d'identité sexuelle : mâle, femelle et intersexué.e.⁷ La grande majorité des êtres humains naît avec des systèmes reproductifs, des caractères sexuels et/ou une structure chromosomique distinctement mâles ou femelles, et une minorité (le pourcentage pour cette catégorie dépend du degré d'ambiguïté qui la définit) naît avec une anatomie sexuelle ou de reproduction qui ne correspond pas aux définitions de femelle ou mâle.⁸ Ces catégories biologiques, fondées sur une réalité matérielle (à savoir, qui peut potentiellement se reproduire avec qui), existent indépendamment de toute interprétation culturelle. Voilà ce qu'on appelle communément le « sexe ».

Au-delà de la catégorie du « sexe », en d'autres termes au-delà des différences biologiques entre mâles et femelles, se trouve le « genre », qui est le sens non-biologique que les sociétés élaborent à partir des différences de sexe. Le genre s'exprime de multiples façons : les rôles de genre (c'est-à-dire assigner des rôles sociaux, politiques ou économiques différents aux mâles et aux femelles) ; les normes de genre (attendre des mâles et des femelles que leur comportement et leur apparence réponde à des normes différentes) ; les traits et caractères de genre (penser que mâles et femelles présenteront des différences d'ordre moral et psychologique les uns vis à vis des autres) ; l'identité de genre (le sentiment intérieur de genre d'une personne : de sa masculinité, de sa féminité, ou de quelque chose entre ces deux pôles, lequel peut différer de la façon dont d'autres la perçoivent) ; enfin, le symbolisme de genre (lorsque que l'on décrit des animaux, des objets inanimés ou des idées en utilisant la notion de genre).⁹

En parlant des gens qui appartiennent à la catégorie de sexe mâle, on dit souvent d'un homme qu'il est masculin et qu'il a (ou qu'il devrait avoir) les qualités propres à la masculinité. En parlant des personnes qui appartiennent à la catégorie de sexe femelle, on dit souvent d'une femme qu'elle est féminine et qu'elle a (ou devrait avoir) les qualités propres à la féminité. Nous n'avons pas de terminologie pour quelqu'un appartenant à la catégorie des intersexués.es, et historiquement, notre culture a tenté d'intégrer de force ces personnes dans l'une des deux autres catégories, avec des conséquences systématiquement néfastes.¹⁰

Il existe un terme genre que l'on associe aux mâles et qui est bien plus omniprésent que son équivalent pour les femelles : la « virilité ». Dans notre culture, nous parlons tous les jours de ce qu'est la virilité et de ce qu'elle signifie. Nous parlons bien moins souvent de muliérité^a ; on trouve

a L'anglais dispose de deux couples conceptuels pour exprimer l'opposition de genre : *masculinity/femininity*, *manhood/womanhood*. Si l'on peut traduire *manhood* par « virilité », dans les dictionnaires français, il n'y a pas du tout d'entrée qui corresponde à *womanhood*. En latin, l'homme se dit *vir*, la femme *mulier*. (NdT)

ces deux mots dans les dictionnaires, mais seul l'un des deux se retrouve fréquemment dans nos conversations. On entend rarement quelqu'un remettre en question la muliérité d'une femelle. En revanche, nous entendons souvent des mâles remettre en question la virilité d'un autre. Pourquoi donc ?

La conception dominante de la masculinité

J'apprécie énormément de personnes de sexe masculin, mais je me fiche pas mal des hommes, de la virilité et de la masculinité. J'expliquerai plus en détail, par la suite, pourquoi nous devons nous débarrasser de ces termes, mais dans l'immédiat j'aimerais m'attarder sur la signification des termes « homme », « virilité » et « masculinité » dans le monde où je suis né, où j'ai grandi, et où je vis toujours. Pour le dire autrement, quel est le sens de ces termes dans notre expérience vécue ?

On peut aisément résumer la conception dominante de la masculinité dans la culture états-unienne ainsi : les hommes sont censés être naturellement compétitifs et agressifs ; ainsi, être un « vrai homme » a pour signe la lutte pour le contrôle, la conquête, et la domination. Un homme regarde le monde, voit ce qui l'intéresse, et le prend.

Les hommes qui ne sont pas à la hauteur deviennent suspects : ce sont des mauviettes, des fiottes, des tapettes, des fillettes. La pire insulte qu'un homme puisse lancer à un autre, que ce soit entre garçons sur un terrain de jeu ou entre cadres d'entreprise dans une salle de conférence, est de l'accuser d'être semblable à une femme, (ou d'être gay, ce qui, croit-on, revient à avoir trop l'air d'une femme). Bien que la culture reconnaisse que, dans certaines situations, les hommes puissent avoir des traits genrés habituellement associés aux femmes (être attentionné, compatissant ou tendre, par exemple), c'est bien la force-exprimée-comme-dureté qui nous définit *in fine* et doit tuer dans l'œuf toute douceur par trop féminine. Ces aspects de la masculinité doivent prévaloir pour qu'un homme soit un vrai homme.

Identifier cette définition dominante de ce que signifie le fait d'être un homme ne revient pas à dire que tous les hommes y adhèrent. Les intellectuels et activistes parlent souvent au pluriel de « masculinités », c'est-à-dire de l'idée selon laquelle divers hommes peuvent envisager diverses conceptions de ce que signifie le fait d'être un homme, avec plus ou moins de succès. Cela est très certainement vrai, mais cela ne change rien au fait qu'il existe une conception dominante de la masculinité, à laquelle presque tous les hommes sont exposés, et à laquelle un pourcentage non négligeable (probablement une majorité conséquente) s'identifie d'une manière ou d'une autre. J'en fais partie. Cela ne change rien non plus au fait que bon nombre des hommes qui prétendent affronter la conception dominante de la masculinité ne font que reconduire sous un nouveau visage le même système, dont les éléments clé sont :

- éviter les choses trop étroitement liés aux femmes et à la féminité,
- lutter pour avoir l'ascendant dans les relations interpersonnelles et sociales, et
- réprimer toute émotion liée aux femmes et à la féminité. (La formulation de cette idée est cruciale, car les hommes ne répriment pas toutes les émotions ; par exemple, dans certaines situations, les hommes expriment librement leur colère.)

Le roi de la colline

L'objectif du jeu pour enfants le Roi de la Colline est d'être le dernier à rester en haut de la colline ; ou, si ce n'est pas une colline à proprement parler, d'un grand tas de quelque chose ou du centre d'une zone délimitée. Pour remplir cet objectif, chacun doit éliminer quiconque défierait la suprématie du roi. Le roi doit repousser tous les autres enfants qui montent à l'assaut de la colline. Cela peut se faire dans un esprit amical si tout le monde s'accorde à n'employer qu'un minimum de force, ou bien cela peut devenir violent et vicieux, le roi et les opposant·es pouvant user de

n'importe quel moyen pour parvenir à leurs fins. Les jeux qui commencent avec cet esprit amical peuvent facilement devenir violents et vicieux. Ce scénario est également employé dans certains jeux vidéo, dans lesquels le joueur doit contrôler une zone précise pendant un temps imparti établi à l'avance.

Dans mon souvenir, le Roi de la Colline était ouvert aux enfants des deux sexes, filles et garçons y jouaient, mais c'était surtout un jeu de garçons. Il fait partie de ces jeux qui apprennent aux jeunes garçons à devenir des hommes. Peu importe qui y joue, c'est un jeu de masculinité. Le Roi de la Colline révèle une caractéristique essentielle à la conception dominante de la masculinité : Personne n'est jamais à l'abri, et tout le monde perd quelque chose.

Sans surprise, cette masculinité du style Roi de la Colline représente un danger pour les femmes. Elle conduit les hommes à chercher à contrôler « leurs » femmes et à situer leur propre plaisir dans ce contrôle, ce qui conduit à des niveaux dramatiques de viols et de violences conjugales. Cependant, cette vision de la masculinité est toxique pour les hommes eux aussi.

Un élément saute aux yeux dans cette masculinité du Roi de la Colline : Tout le monde ne peut pas gagner. Selon elle en vérité, il n'y a par définition qu'un seul vrai homme à la fois. Au cœur d'un système fondé sur la notion de hiérarchie, il ne peut y avoir qu'une personne au sommet. Il n'y a qu'un seul et unique Roi de la Colline.

Dans cette conception de la masculinité, les hommes luttent constamment entre eux afin de dominer. Les autres hommes, d'une manière ou d'une autre, doivent se plier aux ordres du roi, mais le roi lui-même n'est jamais très rassuré : il doit toujours s'inquiéter de savoir qui est en train de gravir la colline afin de l'en chasser. Bien évidemment, tout ceci n'est pas qu'un jeu. Un ami qui avait travaillé à Wall Street, un des lieux par excellence de compétition masculine dans le monde des affaires, comparait l'entrée au bureau comme « une entrée dans un combat au couteau, où tous les bons endroits le long du mur sont déjà pris ». Jour après jour, on s'expose au risque d'être tué (métaphoriquement, au sens des affaires) et il n'y a aucun endroit où l'on peut être sûr de ne pas être attaqué par derrière. C'est une masculinité vécue comme une compétition et une menace continues. Quels qu'en soient les bénéfiques, quel que soit le pouvoir qu'un homme prenne sur les autres, tout ceci est épuisant, et, en fin de compte, peu épanouissant.

Ce système n'a pas été créé par un seul homme. Peut-être qu'aucun homme ne déciderait de l'adopter si on lui en laissait vraiment le choix. Toutefois, nous vivons nos vies au sein de ce système, et celui-ci déforme les hommes, réduisant la variété et la profondeur de nos émotions, et limitant notre capacité à nouer des liens forts avec les autres ; pas seulement avec des femmes et des enfants, mais aussi avec d'autres hommes. De tels liens impliquent de la vulnérabilité, mais donnent sens à la vie. L'Homme Qui Serait Roi est l'Homme Qui Est Brisé et Seul.

Dire que la masculinité toxique blesse les hommes ne signifie pas qu'elle soit aussi nocive pour les hommes que pour les femmes. Comme les féministes l'ont souligné depuis longtemps, il y a une grande différence entre des femmes qui font face au cours de leur vie à la menace constante de viol, de violence conjugale, et de meurtre, et des hommes qui ne sont pas capables de pleurer. Nous pouvons cependant reconnaître que les bénéfiques matériels que les hommes tirent à court terme du patriarcat (le nom donné à ce système de domination masculine) ne compensent pas véritablement ce que nous autres hommes abandonnons au long terme, en sacrifiant une partie de notre humanité à ce projet de domination.

Bien entendu, cela ne veut pas dire que tout est facile pour les hommes dans ce monde. Sous l'effet d'autres systèmes de domination et d'oppression (la suprématie blanche, l'hétérosexisme, le capitalisme d'entreprise prédateur) les hommes de couleur, les hommes gays, les hommes pauvres et des classes populaires souffrent de multiples façons. Une analyse féministe de la question ne nous empêche pas de comprendre ces problèmes, au contraire elle les met davantage en lumière.

Ce que le féminisme, selon moi, est et n'est pas

Chaque automne, pour mon séminaire de 1^e année à l'Université du Texas, je mène un débat sur la politique des genres qui semblera familier à de nombreux professeurs. Je demande aux étudiants leur opinion sur diverses questions de genre, telles que l'égalité des salaires, le harcèlement sexuel, la violence masculine, et les rôles de genre. La grande majorité des femmes, ainsi qu'une partie des hommes, expriment une vision que l'on pourrait qualifier de féministe. Mais quand je demande qui s'identifie comme féministe parmi les quinze étudiant(e)s de chaque semestre, pas plus de trois ne revendiquent cette appellation ; ces trois personnes sont toujours des femmes. Lorsque j'en demande la raison, les réponses que je reçois en règle générale ne portent pas sur les positions politiques du féminisme ; j'entends plutôt dire que le féminisme est bizarre, et que ce sont des gens bizarres qui sont féministes.

À n'en pas douter, ce schéma est lié aux attaques contre le féminisme dans la culture dominante, que l'animateur radio de droite Rush Limbaugh a synthétisées par la formule désormais célèbre de « fémi-nazi ». Quelques féministes ont répondu à cette attaque en trouvant au terme de féminisme une définition par le plus petit dénominateur commun, afin de rassurer hommes et femmes quant au fait que celui-ci n'a pas véritablement pour but de saper les normes de genre déjà établies, ou de menacer les hommes. Cette stratégie me paraît inadaptée. Si le féminisme veut véritablement rompre avec la crise des sexes et des genres que nous traversons, et contribuer au grand changement social dont nous avons si désespérément besoin, je pense qu'il doit être clair dans sa remise en cause de l'ordre établi ; cette position sera inévitablement perçue comme une menace envers les hommes, du moins au début. En somme, le féminisme doit se montrer plus radical que jamais.

De manière générale, le terme « radical » renvoie à des images d'extrêmes, de danger, de gens désireux de faire s'effondrer les choses. « Radical » a toutefois un autre sens, dérivé du terme qui en latin signifie « racine ». Les solutions radicales sont celles qui attaquent le problème à la racine. Quand les systèmes dans lesquels nous vivons sont en crise, la réaction la plus honnête que nous puissions avoir face à ces systèmes se doit d'être radicale. À première vue, cette honnêteté semblera terrifiante ; mais à y regarder de plus près, il apparaît que ce sont bel et bien les idées radicales qui offrent de l'espoir, une sortie de la crise.

Il est essentiel de définir ces idées, notamment parce qu'elles sont dénigrées dans la culture dominante. J'entends par « féministe » une analyse des façons par lesquelles les femmes, en tant que classe sociale, sont opprimées ; des façons par lesquelles les hommes, en tant que classe sociale, ont davantage de pouvoir ; et de la manière dont ces différences de pouvoir désavantagent systématiquement les femmes dans les sphères publiques et privées. Selon la situation sociale, l'oppression de genre s'exprime de différentes manières, ce qui fait qu'il est crucial de comprendre l'oppression des femmes par les hommes en fonction d'autres systèmes d'oppression : l'hétérosexisme, le racisme, les privilèges de classe, et les histoires de dominations coloniale et postcoloniale.

J'entends par « féministe radicale » l'analyse des façons par lesquelles, dans ce système patriarcal, la sexualité constitue l'un des lieux-clés de cette oppression (et l'une des méthodes-clé de domination). Deux des plus célèbres femmes qui ont établi une vision féministe radicale ont joué un rôle majeur dans la critique féministe de la pornographie : l'écrivaine Andrea Dworkin¹¹, et l'avocate et professeure de droit Catharine MacKinnon.¹² La philosophie et politique féministes qui ont façonné ma pensée sont fortement inspirées par ces deux figures, aux côtés d'autres partageant les mêmes points de vue.¹³

Ce féminisme radical ne m'a pas seulement appris comment critiquer la domination des femmes par les hommes: il m'a également permis de mieux saisir les systèmes de pouvoir et d'oppression en général. Bien entendu, le féminisme n'est pas la seule entrée vers une critique plus large des nombreux types d'oppression, mais elle en est une des plus importantes, et elle m'a ouvert les portes d'un tel cadre. Ma véritable éducation politique a commencé avec la question du genre, puis a évolué vers les questions d'injustices raciale et économique, les guerres impérialistes qui découlent de ces injustices, et la crise écologique. Tous les systèmes de pouvoir et d'oppression sont uniques à leur façon, mais ils partagent tous certaines caractéristiques. En voici mon résumé :

Comment expliquer que, nonobstant le fait que les systèmes théologiques et philosophiques dont la plupart des gens se revendiquent soient ancrés dans les concepts de justice, d'égalité, et de la dignité inhérente à toute personne, nous permettions à la violence, à l'exploitation, et à l'oppression de prospérer ? Dans n'importe quelle société, les vrais sociopathes qui prennent plaisir à des comportements ouvertement oppressifs et cruels ne représentent qu'un petit pourcentage des gens. Le féminisme m'a aidé à comprendre ce processus complexe, qui a tendance à fonctionner de la façon suivante :

- Les systèmes et structures dans lesquelles nous vivons sont hiérarchiques.
- Les systèmes et structures hiérarchiques offrent certains privilèges, plaisirs et bénéfices matériels aux personnes qui appartiennent à la classe dominante.
- Les gens hésitent systématiquement à abandonner ces privilèges, ces plaisirs et ces bénéfices.
- Cependant, ces bénéfices sont clairement obtenus au détriment des personnes appartenant aux classes inférieures.
- Étant donné l'acceptation quasi unanime des notions élémentaires d'égalité et de droits humains, l'existence de hiérarchies doit être justifiée d'une autre façon que par un égoïsme crasse.
- Un des arguments les plus persuasifs des systèmes de domination et de subordination consiste à les présenter comme « naturels ».

Les systèmes oppressifs cherchent donc coûte que coûte à donner l'illusion que cette hiérarchie, ainsi que le contraste de pouvoir et ressources dérivant de cette hiérarchie, sont naturels et, par conséquent, immuables. Si les hommes sont naturellement plus intelligents et plus forts que les femmes, alors le patriarcat est inévitable et justifiable. Si les Blancs sont naturellement plus intelligents et plus vertueux que les personnes non-blanches, alors la suprématie blanche est inévitable et justifiable. Si les riches sont naturellement plus intelligents et travaillent plus dur que les pauvres, alors les injustices économiques sont inévitables et justifiables. Enfin, si les êtres humains ont un statut particulier dans l'univers, sur la base de critères soit théologiques soit biologiques, alors le droit des humains à extraire tout ce qu'ils veulent du reste de la Création est inévitable et justifiable.

Pour les hiérarchies injustes ainsi que pour l'autorité illégitime qu'elles y exercent, il est essentiel de maintenir leur propre naturalité. Sans surprise, les gens qui appartiennent à la classe dominante au pouvoir partagent souvent cette vision. Et comme ils détiennent un pouvoir de contrôle sur les principales institutions qui régissent les récits communs (notamment l'éducation et la communication de masse), ils peuvent façonner une histoire sur le monde qui pousse certaines personnes des classes inférieures à internaliser cette idéologie.

Dans mon cas, le féminisme m'a ouvert les yeux non seulement sur la domination masculine, mais aussi sur tous les systèmes d'autorité illégitime. J'ai senti la stratégie fondamentale qu'ils partageaient, et senti que dans un monde où nous ne trahirions pas nos idéaux revendiqués, nous dénoncerions le caractère antihumain de ces systèmes. Tous ces systèmes causent des souffrances à peine dicibles. Tous doivent être contestés. Les connexions entre eux doivent être comprises.

Renforcer la masculinité

Les systèmes d'oppression sont emmêlés et encastrés entre eux ; l'exemple le plus courant est peut-être la façon qu'ont les hommes blancs de considérer les hommes noirs comme une menace envers la pureté sexuelle des femmes blanches, menace qui obligerait les hommes blancs à maintenir leur contrôle à la fois sur les hommes noirs et sur les femmes blanches. Tout en gardant ces liens à l'esprit, nous pouvons nous concentrer sur la manière dont chaque système de pouvoir fonctionne individuellement. Cet ouvrage entend se focaliser sur la masculinité. La masculinité du Roi de la Colline que j'ai décrite s'articule et se renforce dans divers lieux de la culture

contemporaine, plus précisément le sport, l'armée, et les affaires, et compte des soutiens au sein des religions monothéistes dominantes. Nous pouvons observer toutes ces arènes et voir comment la masculinité-comme-domination s'y exprime. Dans toutes ces manifestations, la qualité des relations et des valeurs humaines passe après le contrôle qui permet de gagner, de conquérir, et de boucler l'affaire.

Nous apprenons à nos garçons qu'être un homme signifie être dur, être avide, être compétitif, être agressif. Nous les félicitons quand, sur un terrain de football, ils mettent un bon plaquage qui élimine l'adversaire. Nous leur rendons hommage, par des parades, quand ils reviennent de l'étranger après avoir massacré l'ennemi. Nous les mettons en couverture de nos magazines quand ils détruisent leurs concurrents économiques, et gagnent des millions en mettant des gens au chômage. En deux mots, nous apprenons à nos garçons à être cruels, à ignorer les sentiments des autres, à être violents.

Les héros masculins les plus admirés dans la culture américaine illustrent ces caractéristiques : ce sont le plus souvent des hommes qui emportent la décision plutôt que de chercher un consensus, qui s'emparent du pouvoir plutôt que de chercher des manières de le partager, et qui ne rechignent pas à être violents afin d'accomplir leurs objectifs. Douce est la victoire. La conquête donne une sensation de pouvoir. Après avoir bouclé l'affaire, la douce sensation de pouvoir demeure.

Regardez autour de vous : aux États-Unis aujourd'hui la masculinité est sans cesse sous le feu des projecteurs, parfois de façon presque auto-parodique :

- George W. Bush enfile un costume de pilote de ligne et atterrit sur un porte-avions ; l'auto-proclamé « président de guerre » annonce la victoire (quoiqu'un peu prématurément). Craignant d'être en reste quant à sa masculinité, John Kerry nous propose une opération photo en sortie de chasse pendant la campagne de 2004 afin de montrer non seulement qu'il a l'expérience du combat que n'a pas Bush, mais encore qu'il aime toujours tirer avec une arme.
- Arnold Schwarzenegger devient gouverneur de Californie après sa carrière de héros de films d'actions, en traitant ses opposants masculins qu'il juge trop faibles de « petites filles ».
- Donald Trump, un homme d'affaires célèbre surtout pour sa célébrité et pour sa façon d'attirer des partenaires féminines conventionnellement attirantes, relance son image publique vacillante avec *The Apprentice*, une émission télévisée qui met aux prises de jeunes aspirants cadres d'entreprise dans une compétition à couteaux tirés.

Et puis il y a le sexe, où la victoire, la conquête et l'esprit d'entreprise se retrouvent, souvent en-dehors des yeux du public. La masculinité établie dans les relations sexuelles, hétérosexuelles ou homosexuelles, mène le Roi de la Colline dans nos sphères les plus intimes. Je souligne à nouveau que tous les hommes n'établissent pas cette domination dans toutes leurs relations sexuelles ; toutefois, ce schéma existe. Quand j'en parle à des groupes mixtes, je décris souvent le paradigme du sexe-comme-domination, ensuite je demande aux femmes présents si elles ont une quelconque expérience d'hommes se comportant d'une telle manière. À ce moment-là, je vois beaucoup d'yeux se lever au ciel, et j'entends de nombreux soupirs exaspérés. Je présente tout cela plutôt légèrement, car autrement n'importe quel public mixte deviendrait extrêmement nerveux.

Et puis il y a la pornographie, qui dévoile au public l'imposition privée de la masculinité, en portant le sexe du Roi de la Colline à l'écran.

Ce que la pornographie chuchote aux hommes

On s'imagine que l'appel de la pornographie est grossier, comme celui d'un bonimenteur de carnaval, ou comme les néons lumineux de Times Square à l'apogée de son ère pornographique. Les hommes vont acheter de la pornographie dans le « quartier rouge », dans la « zone de combat ». La pornographie semble nous crier dessus, de façon crue.

Mais en réalité, la pornographie murmure à l'oreille des hommes. Nous prétendons écouter la criée du bonimenteur qui présente les femmes, mais l'attrait vient d'ailleurs. Ce qui nous y ramène, encore et toujours, c'est cette voix dans nos oreilles, cette voix douce qui chuchote : « Tout va bien, tu es vraiment un homme, tu peux vraiment être un homme, et si tu viens dans mon monde, tu auras tout pour toi, et tout sera facile. »

La pornographie connaît la faiblesse des hommes. Doucement, elle parle à cette faiblesse. Au final, la pornographie porte sur la domination des femmes par les hommes, et sur les façons peu ragoûtantes dont les hommes en tireront du plaisir. Mais pour bien des hommes, tout commence avec cette voix douce qui parle à notre peur la plus profonde : Que nous ne sommes pas assez un homme.

Pornographie

Un monde pornographique [Qu'est-ce qui est normal?]

Mon histoire

Je suis un mec normal dans un monde où aucun mec n'est vraiment normal. J'ai grandi dans un foyer traditionnel (deux parents, trois frères et sœurs, un chien) dans une région des Etats Unis qui n'est pas réputée pour sa pensée d'extrême gauche ou ses modes de vie alternatifs (Fargo, Dakota du Nord). J'ai été exposé à l'idéologie étasunienne standard : domination masculine, suprématisme blanc, supériorité inhérente du capitalisme, l'Amérique appelée à jouer le rôle de modèle moral pour le monde. Mon éducation devait faire de moi un mec blanc sympa qui prendrait sa place dans le monde, qui travaillerait dur, et qui ne se plaindrait pas trop.

En même temps, certains aspects de ma biographie ne sont pas si normaux que cela, comme le fait d'avoir connu la maltraitance tôt dans ma vie. Mais quand vous commencez à discuter avec des mecs, il apparaît que ce genre de choses arrive à beaucoup d'entre nous. Mon profil sexuel pourrait aussi, à première vue, sembler hors-norme ; j'ai eu des relations sexuelles avec des hommes et des femmes, quoique j'aie vécu la plus grande partie de ma vie en tant qu'hétérosexuel. Mais ici encore il apparaît que ce genre d'ambiguïté sexuelle n'est pas si extraordinaire que cela pour beaucoup d'hommes.

Enfant, et jusqu'à la fin de mon adolescence, j'ai grandi en étant systématiquement le plus petit garçon de ma classe, et douloureusement maigre. En tant que petit garçon « lopette », je savais que j'étais une cible facile. Alors, je consacrai beaucoup d'énergie à essayer de ne pas avoir l'air d'être homosexuel. Et il apparaît qu'un grand nombre d'hommes de ma génération à qui j'ai parlé au fil des années – quelque macho que soit leur apparence en surface – se sont inquiétés à un moment ou un autre d'être identifiés comme gais quand ils étaient jeunes.

Malgré mon manque de capacité physique, je me suis arrangé pour acquérir une compétence minimale dans les sports et j'ai joué dans les équipes de baseball et de basket du lycée tout le temps que j'y ai été. Émotionnellement, j'étais ce qu'on appelle typiquement un « enfant sensible », mais je me suis toujours arrangé pour le cacher dans les interactions quotidiennes avec les autres garçons sans me faire tabasser. D'autres garçons n'avaient pas cette chance. Je m'en souviens d'un en particulier, au lycée, à qui l'on faisait subir des cruautés interminables car c'était un gamin malhabile et timide. Quand les autres garçons le moquaient et l'attaquaient, je me tenais à l'écart. Je ne participais pas activement à l'agression, mais je ne défendais jamais ce garçon ; la peur de devenir à mon tour une cible me fermait la bouche. En écrivant cela, 35 ans plus tard, je me souviens encore combien profondément je compatissais à sa souffrance, et à quel point j'étais terrifié à l'idée que ces garçons puissent se retourner contre moi.

Je ne me suis jamais senti être « un vrai mec », mais il apparaît que presque aucun des hommes que je connais n'éprouve une grande confiance en ce domaine ; même ceux qui correspondent le plus étroitement au cahier des charges ont rarement l'impression qu'ils remplissent leurs obligations masculines. Donc, je n'étais pas normal, et en même temps j'étais bien dans la norme. Ce qui est plus important, j'étais élevé pour être normal. J'étais socialisé pour être un homme, même s'il me manquait quelques-uns des attributs physiques ou émotionnels pour vraiment bien remplir ce rôle. Et cette socialisation comprenait pour partie la consommation de pornographie.

La consommation de pornographie

Je suis né en 1958, dans le monde de l'après-*Playboy*. Mon premier souvenir de visionnage de contenus à caractère sexuel remonte à l'école primaire, le jour où l'un des garçons de mon école mit la main sur un magazine de motards avec des photos de femmes aux seins nus. Je ne me souviens plus précisément des images mais je garde toujours clairement en mémoire notre rendez-vous dans l'arrière-cour de la maison d'un garçon du quartier pour regarder le magazine, que nous

avons caché sous un tas de feuilles. C'est à peu près au même moment que j'ai commencé à « jouer au docteur », explorant nos corps avec d'autres garçons et filles dans le quartier. Alors donc que je découvrais consciemment la sexualité, la première leçon culturelle et identifiable comme telle que j'ai reçue sur le sujet me fut donnée dans le cadre d'un rituel de solidarité masculine autour de la consommation masculine d'une femme objectivée, qui n'existait que pour nous procurer de l'excitation sexuelle.

[Note de bas de page : Ce souvenir est si puissant qu'il me revient chaque fois que je vois un poster intitulé « Célébrons le Garçon tout entier ». Sur la photo, on voit cinq garçons d'âge primaire dans un parc après un entraînement de football, en train d'écouter l'un d'entre eux jouer du violon. C'est l'automne, des feuilles jonchent le sol. Trois des enfants sont agenouillés autour de l'étui à violon, les deux autres debout. L'ironie évidente est qu'un poster avec un message sain – à savoir, que la conception culturelle étroite de la masculinité limite le développement des garçons et que nous devrions penser à toutes les manières de les élever – rappelle en moi le souvenir de l'entraînement patriarcal qu'il critique.]

Cette expérience de primaire est le premier souvenir que j'aie de ce que Sheila Jeffreys appelle « l'idée de la prostitution », l'idée selon laquelle les hommes peuvent acheter la sexualité des femmes sous diverses formes. Au lieu de voir le contrôle et la consommation des femmes pour obtenir du sexe comme quelque chose de naturel découlant d'un impératif biologique, Jeffreys soutient qu'un tel comportement est socialement construit. « L'idée de la prostitution doit d'abord exister dans la tête d'un homme pour qu'il puisse envisager de consommer une femme ainsi », écrit-elle. « Une composante nécessaire de cette idée est qu'il sera sexuellement excitant de consommer une femme ».¹⁴

Inscrivons-donc mon initiation à l'idée de prostitution à l'âge de mes sept ans, siégeant autour d'un tas de feuilles, au milieu du groupe de garçons qui expérimentent notre sexualité émergente dans un acte de domination masculine, l'affirmation idéologique de la domination faite réalité matérielle sous la forme d'une photographie. Ce magazine allait pourrir avant l'hiver mais, durant ces quelques mois d'automne, il nous avait appris quelque chose de ce que cela voulait dire d'être un homme.

À partir de là, mon histoire va de mal en pis.

Dans les années 1960 et 70, quand j'étais élève dans le public, le média principal pour la pornographie était le magazine, et dans mon cercle d'amis la ressource n'était pas rare, cachée sous les lits, fourrée au fond des placards, et précautionneusement cachée sous des tas de feuilles. On en dérobaient certains chez les proches – nous savions tous où nos pères et grands frères avaient leur planque. On en récupérait d'autres dans les poubelles ; nous savions l'heure à laquelle les magasins qui vendaient de la pornographie jetaient leurs stocks périmés. Nous les regardions parfois en groupe, parfois seuls.

À la fin du lycée et pendant ma première année à l'université, je traînais avec un groupe de mecs qui avaient appris l'art de s'infiltrer dans les salles de ciné sans payer. L'une de nos cibles était la salle Broadway de Fargo, le seul « cinéma X » de la localité, où j'ai vu des bouts de plusieurs films pornographiques explicites étant adolescent. À cette époque je n'avais aucune expérience sexuelle au-delà de quelques séances d'expérimentation sexuelle avec d'autres enfants (garçons et filles) à l'école primaire, et je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il se passait à l'écran, quoique je fus captivé par l'intensité de ma réaction sexuelle. Nous avons fraudé l'entrée d'un cinéma classique pour voir *Le dernier tango à Paris*, qui provoqua en moi la même réaction et que je compris moins encore.

[Autre note de bas de page : Lors d'une de nos sorties au Broadway, trois d'entre nous approchâmes la porte de la ruelle de derrière dans l'idée de nous infiltrer. Au dernier moment, l'un des autres garçons se ravisa, en disant qu'il était trop tendu. Mais il nous encouragea à continuer, ce que nous fîmes. Une fois dans le cinéma, nous nous sentions extrêmement tendus, nous avons terriblement peur de nous faire attraper. Quelques minutes après le début du film, mon compagnon pensa avoir entendu un videur venir vers nous et décida de déguerpier vers la sortie, et je filai sur ses talons. Il percuta la porte de sortie à pleine vitesse et celle-ci résista un peu, mais s'ouvrit sous la

pression et il valdingua dans la ruelle en achoppant sur des bennes à ordures. L'ami que nous avions laissé en arrière avait traîné les bennes devant la porte, en s'imaginant que nous la trouverions bloquée lorsque nous essayerions de sortir, et que cela nous ferait flipper. Même si nous étions assez en colère contre lui sur le moment, il ne m'est jamais venu à l'esprit que c'était vraiment un drôle de genre de farce à faire à un ami. Ce genre de cruauté formait tout simplement partie de notre façon masculine de grandir.

À la fac, une fois passé l'âge légal pour accéder aux kiosques et cinémas pour adultes, j'y fis quelques visites. Comme il n'y avait qu'un seul kiosque à Fargo et qu'on risquait d'être vu par des amis ou des proches au moment d'y entrer ou d'en sortir (à l'intérieur, je n'en parle même pas), la plupart de ces incursions eurent lieu lors de voyages à Minneapolis, de nouveau tantôt avec des amis, tantôt seul. Durant mes années de fac j'ai aussi vu quelques films classés X avec des amis (dans des groupes aussi bien exclusivement masculins que mixtes), qui traitaient ces sorties comme un divertissement canaille et burlesque, et je suis aussi allé en voir un ou deux tout seul.

[Dernière note de bas de page : L'un·e des ami·es de la fac avec qui j'étais allé voir ces séances une ou deux fois était un homme avec qui j'ai eu une expérience sexuelle après notre diplôme. De tous les hommes que j'ai connus, c'était l'un de ceux qui revendiquaient le plus fort son hétérosexualité et, pour autant que je sache, il n'avait pas de vie homosexuelle secrète. Cette expérience nous rappelle que la manière dont la plupart des hommes se présentent aux yeux du monde en termes sexuels ne reflète pas la complexité de nos vies, et que nous disposons rarement d'un espace pour parler sincèrement de cette expérience. C'est l'une des manières les plus évidentes dont l'hétérosexisme/l'homophobie limite tous les hommes.]

Dans ma vingtaine, en tant que professionnel actif, j'avais une relation complexe à la pornographie. Typiquement, je n'achetais pas de pornographie pour en consommer chez moi, même si au fil des années j'ai acheté à l'occasion des magazines comme *Playboy* ou *Penthouse*. Je n'ai jamais montré de pornographie aux femmes avec qui j'étais en relation, à l'exception d'une sortie dans un cinéma pour adultes avec une femme à l'université. Je n'ai jamais réalisé de pornographie faite maison ou enregistré d'activité sexuelle.

Pendant ma vingtaine, il m'arrivait parfois d'aller dans les sex-shops ou cinémas, quoique je me sois senti de plus en plus mal à l'aise en consommant leurs produits. À ce stade, je n'avais pas de critique politique à leur encontre, non plus que de scrupules moraux ; j'étais alors (et je le suis encore), une personne laïque et je n'avais aucun dilemme théologique à ce sujet. Mes hésitations étaient d'ordre émotionnel – je sentais juste que quelque chose clochait. Je tombai dans ce que j'ai appris plus tard être un schéma courant : Il m'arrivait de ressentir une excitation sexuelle intense, de me masturber, et de ressentir immédiatement un sentiment de honte. Cette expérience conduisait typiquement à la résolution de ne plus consommer de pornographie, qui durerait quelques semaines ou quelques mois. Mais je finissais toujours par me retrouver de nouveau dans un kiosque ou dans un cinéma pour adultes.

Retombées pornographiques

Le schéma s'est reproduit jusqu'à mes trente ans environ, au début de mes études supérieures quand j'ai commencé à étudier la critique féministe de la pornographie. Depuis cette époque, je n'ai plus consommé de pornographie que dans le cadre de quatre projets de recherche sur le contenu de la pornographie vidéo et en ligne.

Aux gens qui me demandent quand j'ai utilisé de la pornographie pour la dernière fois – pas en tant que chercheur, mais en tant que consommateur – je réponds : « hier ». Cette réponse ne signifie pas que j'ai regardé un film pornographique la veille, mais que pour ceux d'entre nous qui ont des antécédents de consommation « normale » de pornographie, en tant qu'enfants ou jeunes adultes, arrêter la pornographie ne signifie pas nécessairement que nous en sommes libérés. Mon imagination sexuelle était en partie façonnée par la consommation de pornographie. J'ai encore dans ma tête le vif souvenir de certaines scènes de films pornographiques que j'ai vus il y a vingt-

cinq ans. Aujourd'hui, j'essaie d'éliminer ces images autant que possible quand je m'adonne à une activité sexuelle (seul ou en compagnie), et je pense que j'y arrive assez bien. Plus longtemps je me tiens à distance de la pornographie, et plus c'est facile. Mais l'élément clé ici est : « autant que possible ».

Malgré les avancées des neurosciences, nous savons vraiment peu de choses au sujet de la mémoire, de la conscience, et du comportement humains. Ce qui est assez clair, c'est que ce qu'il se passe dans nos têtes et dans nos corps est bien plus complexe que ce que nous pouvons jamais complètement en comprendre. Il ne serait pas surprenant que les images et les idées que nous rencontrons pendant l'acte où nous atteignons l'orgasme – en particulier à un moment précoce de notre développement – se révèlent avoir une influence puissante sur nous, capable de durer sous diverses formes tout au long de notre vie.

Ce qu'il se passe dans mon corps en matière de sexualité est le résultat non seulement de ce que je pense et ressens sur le moment, mais de l'entraînement et de l'expérience de toute une vie. Je voudrais bien être capable de séparer nettement et d'éliminer non seulement les effets de ma consommation passée de pornographie mais encore les effets de tout l'affreux entraînement sexiste que j'ai reçu dans ma vie dans le domaine de la sexualité. Je voudrais bien être capable de me blinder contre les messages et images sexistes qui aujourd'hui m'assaillent de tous côtés. Je voudrais bien être capable de découvrir le moyen de créer un espace intact de ces forces dans lesquelles j'ai pu vivre.

Mais s'il faut être honnête, je dois admettre quelque chose qu'il est pénible de regarder en face : je suis toujours aux prises avec ces forces. Je dois faire un effort pour extirper ces images de mon esprit – autant que possible. Je dois faire un effort pour me rappeler que je ne peux approfondir ma propre expérience de l'intimité et de la sexualité que lorsque je lâche prise sur ces années d'entraînement aux manières de dominer.

Il est dur d'être honnête sur ces choses-là, si grande est la part de ce qui vit en nous, qui s'enracine dans cette dynamique de domination/soumission. Mais la règle selon laquelle les choses qui sont le plus difficiles à affronter sont aussi celles qui le méritent le plus est un bon guide.

Voilà qui est facile à dire mais dur à pratiquer.

L'histoire de la culture

À ma naissance, en 1958, le débat culturel au sujet de la pornographie s'inscrivait pour sa plus grande part dans un cadre de jugements moraux. Typiquement, les défenseurs de la loi sur l'obscénité régulant les contenus à caractère sexuel la présentaient comme nécessaire au nom de l'immoralité de tels usages du sexe, tandis que les défenseurs de la pornographie arguaient que les individus devaient être libres de consommer ces contenus car ceux-ci ne causaient pas de dommage à autrui et que l'État ne devait pas prendre de décisions morales à la place des gens. La position anti-pornographie s'exprimait surtout par la voix de personnes conservatrices et religieuses ; le courant pro-pornographie était à dominante libérale et laïque.

À partir de la fin des années 1970, des militant·es féministes non-violent·es commencent à faire porter l'attention sur les liens existant entre la violence des hommes à l'encontre des femmes et les médias de masse, en particulier la pornographie. Le cadre de cette critique était politique ; ces féministes ne soutenaient pas que toute expression de la sexualité, qu'elle qu'elle soit, était immorale. Elles attiraient plutôt l'attention sur les aspects d'ordre politique – sur les différences de pouvoir et la soumission des femmes vis-à-vis des hommes, et sur les dommages concrets qui en résultaient.

Arrivé le milieu des années 1990, la critique féministe de la pornographie est largement écartée du débat public, et un nouveau cadre économique émerge. Des journalistes prennent l'habitude de traiter la pornographie comme une entreprise comme une autre, qui ne pose aucun problème politique ou moral particulier. Leurs récits mentionnent parfois l'existence d'oppositions à l'encontre de cette industrie, mais seulement comme un des éléments de conjoncture contre lesquels

les pornographes doivent lutter. Ni les objections religieuses/conservatrices à l'encontre de la pornographie¹⁵, ni sa critique féministe¹⁶ n'ont disparues, mais le changement de cadre – le changement dans la manière dominante dont la culture se rapporte à la pornographie – est révélateur. L'opposition à la pornographie aux Etats-Unis, qu'elle tire sa source d'une foi religieuse et conservatrice ou d'opinions politiques féministes, doit exprimer sa position dans une société qui dans une large mesure considère la pornographie comme un élément consensuel de la culture contemporaine. C'est ce qu'on appelle la normalisation ou la banalisation de la pornographie.

Cela faisait vingt ans déjà que j'observais cette tendance à la normalisation quand j'allai pour la première fois, en Janvier 2005, à l'*Adult Experiment Expo* sponsorisée par *Adult Video News*, l'éminente revue spécialisée de l'industrie pornographique. Même si j'avais étudié cette industrie pendant des années, j'avais toujours évité d'aller au salon de l'AVN, qui se tient à Las Vegas. C'est lors de cette visite en 2005, en tant que membre de l'équipe de tournage d'un documentaire sur l'industrie pornographique, que j'ai enfin compris pourquoi je m'en étais toujours instinctivement tenu à l'écart.

Las Vegas

Mon travail à l'AEE consistait à me promener dans le salon avec le réalisateur du film, Miguel Picker, en demandant aux producteurs, aux actrices et acteurs, et aux fans, les raisons pour lesquelles ils ou elles produisaient, distribuaient, et consommaient des médias sexuellement explicites. Alors que nous vagabondions dans l'immense *Sands Expo and Convention Center*, qui accueillait environ trois cent stands et des milliers de personnes par jour, une musique rock retentissait dans toutes les directions. Partout, des photos de femmes nues ; répartis dans la salle, des écrans passant en boucle des séquences pornographiques, et des étalages de godemichets et de poupées gonflables. Et à chaque carrefour, des actrices et acteurs, plus ou moins dévêtus, signant des posters et posant pour la photo. Les flashes crépitaient sans arrêt à mesure que les fans photographiaient leur star favorite.

Miguel et moi sortîmes épuisés de ce premier jour de tournage. Nous avons passé la journée entourés d'images de femmes offertes et pénétrées pour le plaisir sexuel des hommes. J'avais entendu de jeunes hommes me dire que la pornographie leur avait beaucoup appris sur ce que les femmes veulent vraiment en matière de sexualité. J'avais entendu un réalisateur de films pornographiques me dire qu'il pensait que si le sexe anal était si populaire dans la pornographie, c'était parce que les hommes se plaisaient à l'idée d'enculer leurs femmes et leurs petites amies pour se venger de leurs manières de salopes. Et j'avais interviewé le réalisateur qui s'enorgueillissait beaucoup de ce que sa série *Gag factor* ait été la première à présenter exclusivement des scènes de « baisage de gorge » agressif.

Nous avons marché en silence du salon jusqu'à l'hôtel, et puis j'ai dit, « J'ai besoin d'un verre ».

Je ne veux pas me faire passer pour un naïf. Rien de ce que j'avais vu ce jour-là ne m'avait particulièrement choqué. Rien de ce que j'avais appris dans le salon ne m'avait surpris, aucune parole entendue n'avait été vraiment nouvelle pour moi. À ce moment, cela faisait plus de quinze ans que je travaillais sur le sujet ; il m'aurait été difficile de trouver quoique ce soit de choquant à l'AEE.

Nous nous sommes arrêtés à l'hôtel-bar le plus proche (ce fut vite fait, vu le nombre de bars qu'il y a dans un hôtel de Las Vegas). Je me suis assis avec un verre de vin, et Miguel et moi avons commencé à discuter, à chercher le moyen d'exprimer ce que nous venions de vivre, ce que nous ressentions. J'ai lutté pour retenir mes larmes, et puis j'ai arrêté de lutter.

Je n'avais pas soudainement reçu l'illumination du sens de la pornographie. Seulement, à ce moment précis, la réalité de cette industrie – les produits que cette industrie crée et la manière dont ils sont utilisés – m'écrasa tout à coup. Mes défenses étaient défailtantes à combattre un fait très simple : Les pornographes avaient gagné. Les arguments féministes au sujet de la justice et des

dommages causés par la pornographie avaient perdu. Les pornographes non seulement prospèrent, mais ils sont plus banalisés et normalisés que jamais. Ils peuvent remplir un salon entier à Las Vegas, et la culture dominante ne s'en émeut pas plus que s'il s'agissait du salon nautique annuel.

Si je pleurais à ce moment, c'était sur moi-même, car je me rendais compte d'une manière plus viscérale que jamais que les pornographes avaient gagné et qu'ils participaient à construire un monde non seulement dangereux pour les femmes et les enfants, mais encore un monde dans lequel j'aurais de moins en moins de lieux où me tourner en tant qu'homme. De moins en moins de lieux où discuter et respirer qui n'aient pas été colonisés et pornographiés. Ce soir là, tout ce que j'arrivai à dire à Miguel, c'était : « Je ne veux pas vivre dans ce monde-là ».

Je crois que Miguel a été un peu décontenancé par ma réaction. Il a été gentil avec moi, mais il doit avoir pensé que j'exagérais un peu. Je ne lui en veux pas ; c'est vrai que j'exagérais un peu. Après tout, nous étions là pour tourner un documentaire sur l'industrie pornographique, pas pour vivre le mélodrame de mes angoisses au comptoir d'un hôtel-bar de Las Vegas. Le jour suivant, Miguel et moi foulions de nouveau le parterre du salon. À la fin de la journée, en sortant, je lui fis la même demande. Nous nous assîmes au même bar. Je pris un autre verre de vin et pleurai de nouveau. Je crois que Miguel était content que ce soit le dernier jour. Moi aussi.

Deux jours après notre départ de Las Vegas, Miguel m'appela de New York. Cette fois c'était lui qui pleurait. Il me raconta qu'il était juste rentré dans son studio d'édition, qu'il avait mis une musique qu'il trouve particulièrement belle et qu'alors les vanes s'étaient ouvertes. « Je comprends ce que tu voulais dire dans le bar », me dit-il entre ses propres sanglots.

Si je raconte cette histoire, ce n'est pas pour mettre en valeur la sensibilité de deux hommes *new age*. Je ne suis pas *new age*, et ces temps-ci je ne me sens pas particulièrement sensible. La plupart du temps, je me sens sévère et en colère. Je raconte bien plutôt cette histoire pour me rappeler que je suis vivant, que je n'ai pas abandonné, que je ressens encore des choses.

Je raconte cette histoire pour me rappeler que je ne suis pas seul dans cette lutte. Dans un monde qui entraîne les hommes à lutter les uns contre les autres pour la domination et à rester à distance émotionnelle les uns des autres, Miguel et moi avons pu entrer en relation. C'est un musicien et artiste qui vient du Chili ; je suis un journaliste et un professeur venant du Nord-Dakota. À la surface, nous n'avons pas grand-chose en commun, à part notre humanité.

Je dois me rappeler de ces choses parce que sur le court terme, les temps sont sombres. La critique féministe qui pourrait aider cette culture à dépasser la crise actuelle – à tous les niveaux, de l'intime jusqu'au niveau global – a été attaquée et marginalisée, et les féministes qui ont le courage de porter cette critique devant le public ont été diabolisé·es et insulté·es. Voilà pour le court-terme. Sur le long terme, je crois que la société humaine sortira du patriarcat pour adopter un autre principe d'organisation qui émergera dans la lutte. Le problème, comme disait l'économiste John Maynard Keynes, c'est que sur le long terme nous sommes tous morts.

L'espoir que l'on place dans le long terme est rationnel seulement pour qui prend la résolution de faire face aux difficiles analyses et actions à entreprendre à court terme.

Analyser la pornographie

L'un des problèmes que l'on rencontre lorsqu'on essaye de susciter un débat honnête sur la pornographie est qu'on se la représente souvent comme un phénomène unique. Bon nombre de conservateurs considèrent que la pornographie est intrinsèquement immorale, tandis que bon nombre de libéraux la défendent sans l'examiner. Du fait du caractère explicitement sexuel des contenus, les gens abandonnent souvent les principes de base qui les guideraient s'ils essayaient de comprendre une autre forme de média de masse. Par exemple, j'ai eu récemment un échange d'e-mail avec une auteure libérale qui travaille sur un livre sur la pornographie, et celle-ci avançait que l'un des films que j'avais analysés dans un article de revue – *Gag factor #10* – différait considérablement de ceux qui retenaient son attention. « Je vous indiquerais volontiers une liste des films que j'ai trouvé intéressants », écrivit-elle.

Dans le contexte de notre échange, j'ai supposé que son commentaire sous-entendait que la série des *Gag factor* étant brutale et ouvertement misogyne, il était quelque peu injuste de ma part de me concentrer sur elle dans mon article. Je lui ai répondu, en soulignant que ma recherche portait sur la pornographie de plus grande consommation.

Ma réponse :

Vous pouvez louer n'importe lequel parmi des centaines de titres semblables et trouver exactement le même contenu. C'est la plus grosse part du marché. Quand j'étudie des films, je ne recherche pas ce que moi je trouve intéressant, mais ce qui est le plus fréquemment loué et acheté. Je cherche le « fonds de commerce » de l'industrie, pour savoir ce que la majorité des hommes regarde.

Elle ne m'a jamais répondu.

Mon argument était simple : l'année d'avant, les pornographes avaient produit 13588 nouveaux films. Je suis bien convaincu qu'au milieu de tout cela je pourrai trouver une poignée de films que je trouverais « intéressants ». Méditer attentivement sur un petit nombre de films intéressants n'est sans doute pas dépourvu d'utilité. Ce qu'il y a de plus préoccupant, cependant, c'est que pour la plupart des films qu'ils regardent, le critère principal des hommes n'est pas « c'est intéressant » mais « il y a du sexe à l'écran qui m'excitera efficacement et me permettra de me masturber plaisamment jusqu'à l'orgasme. » Il est peut-être plus facile, ou plus confortable, de faire comme si l'industrie pornographique n'était pas en train de débiter des milliers de films ouvertement misogynes par an. Mais je ne vois pas bien pourquoi nous voudrions ignorer cette réalité si le but est de comprendre le monde réel.

Dans l'étude de la pornographie, notre approche devrait être la même que celle que nous adopterions devant n'importe quel autre produit des médias de masse – étudier les messages que ce produit contient, la manière dont il est produit, et celle dont il est quotidiennement consommé par les gens. Dans la terminologie des recherches sur les médias de masse, cela signifie de s'intéresser à :

- L'analyse textuelle – quels sont les codes et les conventions du genre, quelles sont les stratégies narratives employées, et quelle idéologie est véhiculée par le produit ?
- L'économie politique – comment la production du produit est-elle organisée, dans quelles conditions est-il produit, comment est-il financé, et qui tire des profits ?
- L'étude des réceptions – comment les gens utilisent-ils vraiment le produit, dans quelles conditions est-il consommé, quel rôle joue-t-il dans leur vie ?

Dans ce livre, je me concentrerai sur la première de ces analyses, c'est-à-dire sur le contenu de la pornographie de grande consommation hétérosexuelle contemporaine. Je traiterai des questions politiques et éthiques importantes que soulève l'étude de l'industrie pornographique et de la manière dont la pornographie est consommée, mais je me concentrerai sur les contenus eux-mêmes.

En outre, il est crucial de se rappeler que les produits des médias de masse ne flottent pas dans le vide ; il nous faut les étudier dans le contexte social du monde réel dans lequel ils sont produits et consommés. Autrement dit, il nous faut garder un œil sur ce qu'il se passe dans la culture dans laquelle tous ces mots et ces images circulent. Dans les États-Unis d'aujourd'hui, cela revient à reconnaître que nous vivons dans une culture du viol.

Le monde dans lequel nous vivons

Je veux maintenant revenir au féminisme radical. Dans son analyse du système patriarcal dans lequel nous vivons, l'un des lieux clé de l'oppression des femmes par les hommes – l'une des méthodes clé de contrôle et de domination – est la sexualité. Selon la philosophe féministe Marilyn Frye :

Pour que le sexe féminin soit soumis et asservi au sexe mâle à niveau mondial [...] des millions d'individues de sexe féminin, pratiquement toutes celles qui voient le jour sur cette planète, doivent être réduites à une tolérance plus-ou-moins volontaire de la soumission et de l'asservissement vis-à-vis des hommes. Les premiers lieux de cette réduction sont les lieux de la rencontre et de la relation hétérosexuelles – les fiançailles et mariages arrangés, les histoires d'amour, les aventures sexuelles, la baise, le mariage, la prostitution, la famille normative, l'inceste et l'agression sexuelle sur mineure. C'est sur ce terrain de relation hétérosexuelle que les filles et les femmes prennent l'habitude de l'agression, de l'insulte, de l'humiliation, que les filles sont réduites à des femmes – à des épouses, des putes, des maîtresses, des esclaves sexuelles, des employées de bureau et des ouvrières du textile, des mères pour les enfants des hommes.¹⁷

Cela ne veut pas dire que chaque homme traite chaque femme comme une esclave sexuelle. C'est plutôt que dans le patriarcat dans lequel nous vivons, les hommes sont en général entraînés, à travers diverses institutions culturelles, à considérer le sexe comme le fait d'acquérir du plaisir en prenant une femme. Les hommes sont entraînés à considérer le sexe comme une sphère où ils sont naturellement dominants, et où les femmes sont naturellement passives. Les femmes sont objectifiées et la sexualité des femmes est marchandisée. Le sexe est sexy parce que les hommes sont dominants et les femmes sont soumises ; le pouvoir est érotisé.

Le résultat prévisible de cette situation, c'est un monde dans lequel la violence, la violence sexualisée, la violence sexuelle, et la violence par le moyen du sexe sont si courantes qu'elles doivent être considérées comme normales – c'est-à-dire, comme une expression des normes sociales de la culture, et non comme une infraction à ces normes. Non pas que la culture cautionne ouvertement le viol, mais elle cautionne bel et bien une vision de la masculinité qui rend le viol attrayant.

Le résultat, c'est un monde dans lequel plus de la moitié des étudiantes participant à une enquête rapportent avoir été à un certain degré victimes d'agression sexuelle. Plus dérangent, seulement 27 pour cent des femmes dont le vécu correspond à la définition légale du viol s'identifient elles-mêmes comme victimes de viol. Et peut-être plus dérangent encore, 47 pour cent des hommes qui ont commis un viol répondent qu'ils comptent se livrer de nouveau à de semblables agressions à l'avenir, et 88 pour cent des hommes qui rapportent avoir commis une agression qui correspond à la définition légale du viol maintiennent catégoriquement qu'ils n'ont pas commis de viol.¹⁸ Nous vivons dans une culture où les liens de domination sexuelle sont si serrés que la victime comme l'agresseur manquent souvent à reconnaître dans les actes ce que la société a jugé suffisamment violent pour être illégal. C'est une culture du viol.

Pendant plus de vingt ans, des féministes ont cité la statistique indiquant qu'une fille sur trois est victime d'abus sexuels dans ce pays. Ce chiffre provient d'une étude du début des années 1980 auprès de 930 femmes de San Francisco, dans laquelle 38 pour cent des femmes avaient rapporté avoir été victimes d'abus sexuels avant l'âge de 18 ans.¹⁹ Depuis, des chercheuses de Toronto ont trouvé que, parmi les 420 femmes qu'elles avaient interrogées, 54 pour cent avaient été victimes d'abus sexuels avant l'âge de 16 ans.²⁰ Combien de viols et d'agressions sexuelles sur mineur·es y a-t-il au juste dans cette culture ? Vu la pression que subissent femmes et enfants pour taire les abus sexuels, nous ne le saurons sans doute jamais. Mais nous savons que ce nombre est si haut que les fictions selon lesquelles, dans ce monde, les hommes placeraient les femmes sur un piédestal, ou que les femmes se serviraient du sexe pour contrôler les hommes, doivent céder la place à une douloureuse vérité :

Nous vivons dans un monde qui hait les femmes et les enfants.²¹

Le jugement est sévère, et beaucoup d'hommes et de femmes auront tendance à le rejeter. Quand je le formule lors de conférences publiques, il arrive typiquement que des hommes se rebiffent vigoureusement. « Je ne hais pas les femmes, je les aime. Je suis marié à une femme que j'aime, et j'aime mes enfants », disent-ils. Il arrive souvent que des femmes prennent la défense des hommes qui sont dans leur vie, en disant qu'elles se sentent aimées par eux.

Quand j'affirme que le monde dans lequel nous vivons hait les femmes, cela ne signifie pas que chaque homme haisse chaque femme. Je ne dis pas non plus que tous les hommes se livrent à des comportements ouvertement misogynes. Lorsque nous parlons des tendances d'une société, nous essayons de comprendre des schémas typiques, et identifier un schéma dans les affaires humaines ne revient pas à affirmer que chaque personne sans exception se comporte de la même manière. Mais cette variation individuelle ne signifie pas que l'on ne peut pas identifier de schémas et apprendre de ceux-ci.

J'ai appris que les hommes haïssaient les femmes, et j'ai été entraîné à haïr les femmes, dans les vestiaires. Pas seulement dans les vrais vestiaires de gymnase, mais dans tous les espaces exclusivement masculins, dans ces lieux où les hommes sont seuls entre eux et parlent en sachant qu'aucune femme ne peut les entendre. Les hommes ne parlent presque jamais en public de ce qu'ils disent dans les vestiaires, et les femmes – par définition – ne sont pas là pour l'entendre. Dans ces lieux, les hommes parlent de ce qu'ils ressentent vraiment, ou de ce qu'ils croient être censés ressentir, au sujet des femmes. C'est très souvent un discours de mépris, une discussion franche sur ce à quoi les femmes sont vraiment bonnes.

Tout le monde peut voir à quel point les hommes haïssent les femmes sur cette simple observation : Aucune société ne laisserait se produire ce qu'il arrive aux femmes et aux enfants dans cette culture si elle ne les méprisait pas à un certain niveau. Nous permettons que des femmes et des enfants soient violés à une cadence qui ne peut conduire à aucune autre conclusion, sinon que nous attribuons une valeur inférieure à leurs vies.

Les hommes ont un intérêt à croire que nous ne sommes pas vraiment comme cela. Les femmes ont un intérêt à croire que les hommes ne les voient pas vraiment comme cela. Des deux côtés, on a souvent le sentiment que regarder la vérité en face serait insupportable. Alors nous nous détournons, et nous faisons semblant.

C'est la raison pour laquelle cette culture a si peur de la pornographie. La pornographie qui hait les femmes est juste là, à la surface, fixée à jamais sur la page illustrée, sur la pellicule, la vidéo-cassette, le DVD, la clé USB. La pornographie est un miroir de la manière dont cette culture hait les femmes et les enfants, et c'est pourquoi il est important que nous l'examinions, honnêtement.

La pornographie comme miroir

[matières]

Définitions

Vous l'avez peut-être remarqué : arrivés au quart d'un livre consacré à la pornographie, ce terme reste toujours à définir. Au vu des débats persistants sur la question de savoir comment définir la pornographie – ou, pour certain·es, si elle peut seulement être définie – on pourrait y voir une lacune. Mais si l'on a repoussé le moment de formuler des définitions, ce n'était pas vraiment par hasard : cette stratégie a deux raisons. Premièrement, vous avez sans doute été capables de suivre l'argumentation jusqu'ici, même sans que cette catégorie soit définie de manière à permettre de reconnaître, pour chaque image à caractère sexuel sans exception, si elle appartient ou non à la pornographie. On trouve dans la culture étasunienne contemporaine une compréhension commune du sens de ce terme qui permet à la discussion d'avancer. Deuxièmement, les gens ont trop souvent recours à ce que j'ai appelé « l'esquive définitionnelle » pour éviter de faire face aux problèmes centraux que soulève la pornographie. Cette esquive est généralement composée d'un mélange de :

- Tout ça c'est une affaire de goût
- La pornographie des un·es est l'érotisme des autres
- Ce qui est humiliant pour les un·es est libérateur pour les autres
- Il est impossible de parler des contenus à caractère sexuellement explicites sans finir par tomber dans des jugements subjectifs.
- On ne peut pas définir le terme avec précision, et par conséquent on ne peut pas dire grand-chose au sujet de la pornographie.

Comme le disait D.H. Lawrence, « Ce qui pour un homme est de la pornographie, pour un autre est un rire de génie ».²²

Selon mon expérience, ce repli au couvert de l'esquive définitionnelle constitue soit une tentative cynique de la part des forces pro-pornographie de couper court à la critique avant même qu'elle puisse être formulée, soit la réponse dictée par la peur de gens qui ne sont pas sûr·es de vouloir aller là où une confrontation honnête avec la pornographie doit nous conduire. Mieux vaut, de chacun de leurs points de vue, rester coincé·e à débattre des définitions. Il y a cependant beaucoup de termes d'usage courant qui ne peuvent pas être définis précisément. Pourquoi un SUV est-il plutôt désigné comme un « camion léger » que comme une « voiture particulière » ? Qu'est-ce qui fait que tel plat est un « apéritif », et tel autre une « entrée » ? À partir de quand un « reportage » incluant ouvertement les opinions de son auteur·e devient-il une « analyse », laquelle diffère d'un « éditorial » ? Les mots que nous employons pour délimiter nos catégories revêtent divers degrés de précision, et le manque d'une clarté absolue dans la signification des mots ne rend pas les mots inutilisables. Dans bien des cas, nous comprenons que des motifs politiques et/ou d'intérêt personnel affectent la manière dont les mots sont définis.

Nous n'avons pas besoin de ce que les avocats appellent des « règles au cordeau » pour entamer un débat. Nous pouvons admettre que c'est au cours du débat que notre compréhension des catégories se raffine. En fait, c'est précisément lorsque les définitions que requiert tel ou tel débat sont difficiles à fixer que nous avons besoin d'une discussion publique et devrions éviter de tomber dans des jugements individuels ; c'est par la discussion que nous approfondissons notre compréhension.

Dans le domaine juridique – au moment de décider si et/ou comment nous devrions encadrer les contenus sexuellement explicites au moyen des lois – la question des définitions peut sembler plus importante, mais il n'y a pas de raison que ces préoccupations au sujet de termes juridiques fassent obstacle à une discussion plus ample dans la culture. Lorsqu'on n'est pas en train de discuter des lois, les arguments qui concernent les définitions légales ne sont pas pertinents. Gardez aussi à l'esprit que la pornographie n'est pas nécessairement plus difficile à définir légalement que n'importe quel autre terme. Un des effets des lois, c'est de créer des définitions au fil de leur usage

et de leur application. Et la lutte pour ces définitions est une bataille politique aussi bien que juridique, qui prend place à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du domaine juridique.²³

Pour la discussion nécessaire que j'ai en vue, je propose que nous laissons le marché définir la catégorie : la pornographie est ce qu'on vend dans les sex-shops et sur les sites pornographiques, dans le but de produire de l'excitation sexuelle chez la majorité des consommateurs masculins. Je reconnais que cela ne définit pas le terme avec une précision absolue, mais cela lui confère une clarté suffisante pour rendre la discussion possible. Quand les hommes veulent de la pornographie, ils savent où se tourner. Suivons-les donc, et suivons l'argent. Cela ne veut pas dire que tous les articles d'un sex-shop sans exception sont de la pornographie, ou qu'on ne vend pas de la pornographie dans d'autres endroits. Mais partons de ce dont la culture se sert comme d'une définition pratique – des contenus graphiques sexuellement explicites vendus dans le but d'exciter et de satisfaire un désir sexuel.

D'un point de vue féministe, nous pouvons aussi parler de la pornographie comme d'un type de contenu à caractère sexuel spécifique qui participe à maintenir la subordination sexuelle des femmes. Selon les mots d'Andrea Dworkin :

Dans la subordination des femmes, l'inégalité elle-même est sexualisée : transformée en expérience de plaisir sexuel, essentielle au désir sexuel. La pornographie constitue les moyens matériels de la sexualisation de l'inégalité ; et c'est la raison pour laquelle la pornographie est une pratique centrale dans la subordination des femmes.²⁴

Dworkin nous permet de penser ce que nous pourrions appeler les « éléments du pornographique », c'est à dire les manières par lesquelles la subordination est actée. Ces éléments ne sont pas tous rassemblés dans toute pornographie, mais ils demeurent tous largement répandus dans la pornographie contemporaine :

- L'objectification : quand « un être humain est rendu moins qu'humain par des moyens sociaux, changé en chose ou en marchandise, acheté et vendu »
- La hiérarchie : une question de pouvoir, avec « un groupe dominant (les hommes) et un groupe dominé (les femmes) »
- La soumission : quand des actes d'obéissance et de déférence deviennent nécessaires à leur survie, les membres des groupes opprimés apprennent à anticiper les ordres et les désirs de ceux qui ont le pouvoir sur elles/eux, et leur déférence est ensuite utilisée par le groupe dominant pour justifier sa domination.
- La violence : quand celle-ci devient « systématique, suffisamment endémique pour passer inaperçue et pour être la norme, généralement reçue comme un droit implicite de celui qui la commet ».²⁵

Il faut donc analyser la pornographie (au sens premier, en tant que description d'un type de contenus facilement identifiable sur le marché) pour déterminer si elle est pornographique (au sens féministe, en tant qu'expression d'une idéologie sexuelle de suprématie masculine).

Avant cela, quelques mots encore au sujet des catégories employées : ce chapitre s'intéressera seulement à la pornographie de grande consommation hétérosexuelle qui est facilement accessible aux États-Unis, en se concentrant sur les films. Par « hétérosexuelle », je désigne ces vidéocassettes et DVD où sont représentées principalement des activités sexuelles hétérosexuelles qui forment la consommation la plus fréquente d'une clientèle composée majoritairement d'hommes hétérosexuels. On trouve souvent dans ces films des scènes « entre filles » qui suivent les conventions du sexe porno hétérosexuel, comprenant typiquement la pénétration à l'aide de godemichets et autres sex-toys. Il existe également des genres pornographiques gais et lesbiens, qui sont intéressants à bien des titres. Cependant, même si nous ne disposons pas de chiffres complètement fiables, il est clair que la pornographie hétérosexuelle forme la plus grosse part du marché. Je me concentre sur ce secteur en partie parce que c'est l'endroit tout désigné pour étudier l'idéologie patriarcale qu'on trouve au cœur de la pornographie, et en partie à cause de ses effets potentiels sur le comportement sexuel masculin.

À l'intérieur de cette catégorie, on peut trouver une liste apparemment infinie de sous-genres de différents niveaux de crudité, allant du *soft-porn* aux prétendus « *snuff films* ». ²⁶ L'analyse de ce livre se fonde non pas sur les marges du marché, mais sur sa tendance majoritaire – sur les films qui sont le plus couramment achetés et loués. Depuis l'année 1996, j'ai mené trois enquêtes qualitatives sur ces contenus. ²⁷ Je me suis concentré sur les films VHS et DVD car ce média a éclipsé les magazines en tant que secteur dominant du marché. Les DVDs sont aujourd'hui concurrencés par la pornographie en ligne, et l'ouverture de l'Internet permet effectivement une diversification des contenus en provenance d'un plus grand nombre de productions. Mais il n'est pas clair encore que le contenu de la pornographie en ligne soit si différent de ce qu'on peut trouver sur DVD.

Autre élément clé : dans chacune de mes enquêtes, j'ai consulté quinze films choisis sur les étagères d'un sex-shop d'une ville étasunienne de taille moyenne (Austin, Texas) ou grande (Boston, Massachusetts). À chaque fois, j'ai sélectionné les titres en demandant aux gérant·es et employé·es du magasin de m'indiquer les films les plus populaires à l'intérieur d'un échantillon représentatif de catégories. Je n'ai pas sélectionné de films issus des catégories du sado-masochisme ou du bondage, ou de sous-genres marginaux comme la scatophilie. On accuse souvent les critiques féministes de la pornographie de sélectionner les films les plus violents et humiliants qu'on puisse analyser pour ensuite prétendre que de tels films sont représentatifs de l'industrie pornographique. Je voulais m'assurer qu'un tel reproche ne pourrait être adressé à mon travail.

En plus de ces études systématiques, j'ai regardé un autre lot de films en qualité de consultant, dans le cadre d'une étude quantitative de plus grande ampleur conduite par une équipe de recherche en 2005-2006. L'étude portait sur 50 films sélectionnés au hasard dans une liste des 250 VHS et DVD les plus loués entre décembre 2004 et juin 2005. Dans ce projet mon visionnage fut moins systématique ; je regardai des parties de beaucoup des films, et une dizaine intégralement. J'avais prévu d'en regarder quinze, comme dans mes études précédentes, mais je me suis rendu compte que ce que j'apprenais en poursuivant mon visionnage n'était pas à la hauteur du coût émotionnel que cela m'infligeait. Bref, j'en avais vu assez et j'avais atteint un point de saturation – regarder davantage de films n'ajoutait pas à ma compréhension, mais cela avait des répercussions sur mon psychisme (je reviendrai là-dessus). Il était temps pour moi de quitter le monde pornographique. Mais au cours de cette décennie, j'ai passé plus de temps dans ce monde qu'il n'en faudrait pour pouvoir le décrire.

Un aperçu en survol

L'industrie pornographique produit deux grands styles de films : « *feature* » (les deux compagnies de production de *features* les plus connues sont Vivid et Wicked) et « *gonzo* » (produit par de nombreuses compagnies, dont Evil Angel, Anabolic, et Red Light District). Les films pornographiques *feature* imitent, fût-ce médiocrement, les conventions d'un film hollywoodien. On y trouve un minimum de scénario, de psychologie des personnages, et de dialogues, le tout servant à présenter les scènes de sexe explicite. Les films *gonzo* n'ont pas de telles prétentions ; ce sont simplement du sexe filmé, la plupart du temps dans une maison privée ou dans un décor minimaliste. Ces films débutent souvent par une interview de la femme ou des femmes au sujet de leurs désirs sexuels avant que l'homme ou les hommes n'entrent en scène. La plus grosse revue spécialisée de l'industrie, *Adult Video News*, utilise deux termes pour ces films sans intrigue :

- *Wall-to-wall* : « Des productions 100% sexe sans structure d'intrigue. Une série de scènes de sexe pouvant inclure ou non un dispositif de raccordement »
- *Gonzo* : « Porno-vérité ou télé-réalité porno, où les acteurs prennent en compte la présence de la caméra, se tournant fréquemment vers elle pour s'adresser directement au spectateur »

Dans la discussion quotidienne, aussi bien entre producteurs qu'entre consommateurs, il apparaît que les éléments les plus fins de cette distinction s'évaporent, et que le monde pornographique se divise en *features* et *gonzo*.

On classe aussi parfois les films pornographiques en distinguant le *soft-core* du *hard-core*. Les films *softs*, qu'on regarde en général sur des chaînes de télévision comme Cinemax, comprennent des scènes de nudité, de caresses sexuelles, et de coït sans présentation directe des parties génitales ou des pénétrations. Les films *hard* – disponibles en sex-shop, sur commande par la poste ou en ligne – comprennent pratiquement n'importe quelle activité sexuelle imaginable, dépeinte en détail, avec des gros plans sur les parties génitales et les pénétrations.

Tous ces films emploient des actrices et acteurs âgé·es de plus de 18 ans. La pornographie infantile – les contenus à caractère sexuel explicite utilisant des mineur·es, le seul type de pornographie qui soit indubitablement illégal partout aux Etats Unis – est disponible mais seulement sous le manteau ou par le biais de réseaux informatiques. Les films pornographiques qui se font une spécialité des pom-pom girls, des nounous et autres catégories de filles et jeunes femmes – ce qu'on pourrait appeler la pornographie pseudo-infantile – essaie de créer l'idée du sexe avec mineur·es. Mais depuis les années 1980 et le scandale autour de Traci Lords, qui jouait illégalement dans des films *hard* alors qu'elle était adolescente, l'industrie a été particulièrement attentive à ne pas employer de mineur·es.

Qu'on analyse les films *feature* ou *gonzo*, quelques thèmes de base sont communs à l'ensemble de la pornographie hétérosexuelle de grande consommation :

- toutes les femmes veulent des rapports sexuels avec tous les hommes tout le temps
- les femmes aiment tous les actes sexuels que les hommes réalisent ou demandent ; et
- toute femme qui ne se rendrait pas compte de cela dès le départ peut facilement changer d'avis en étant un peu forcée. Cet usage de la force est rarement nécessaire, cependant, la plupart des femmes dans la pornographie étant les « nymphomanes » sur lesquelles les hommes fantasment.

Le message de la pornographie n'est pas simplement que les femmes choisissent ce genre de sexe, mais que c'est dans leur nature, que cela fait partie du fait d'être une femme. Par exemple, le texte d'un bandeau du site suckmebitch.com, qui promet des « des vraies vidéos faites maison de pipes crues et non-censurées », l'exprime succinctement : « Fais-la se sentir une vraie femme. Tu n'as qu'à dire les mots magiques... Suce-Moi Salope ».

Dans le monde pornographique, une personne de sexe féminin devient une femme – une vraie femme – en jouant son rôle de « Sale Petite Suceuse de Bite ». La juriste et militante féministe Margaret Baldwin le résume avec précision :

Dans la pornographie, le monde est un endroit équilibré et harmonieux. Les besoins sexuels des hommes et des femmes sont parfaitement adaptés l'un à l'autre, symbiotiques dans leur relation et diamétralement opposés dans leur définition : les femmes vivent pour être baisées, les hommes baisent immanquablement.²⁸

C'est vraiment aussi simple que cela, parce que la pornographie est à ce point une affaire de recettes. Quel que soit le niveau d'intrigue et de psychologie des personnages, l'accent est mis sur les actes sexuels, et ces actes se déroulent de manière prévisible. Dans les *features* les plus calmes, après un court moment où l'homme réalise du sexe oral sur la femme suit un plus long moment où elle réalise du sexe oral sur lui, et puis vient la pénétration vaginale dans diverses positions. Dans certains *features*, la pénétration vaginale sera suivie d'une pénétration anale, avant le « *cum shot* » ou « *money shot* » – l'homme éjaculant sur le corps de la femme ou dans sa bouche. Les expressions employées dans les *features* varient quelque peu. Les femmes demandent/supplient presque toujours les hommes de les baiser, en les encourageant souvent à les pénétrer plus fort. Le script des hommes peut varier, allant d'expressions plutôt bénignes de leur plaisir aux plus agressifs « prends ça »/« tu sais que tu en as envie ».

Le *gonzo* présente les mêmes actes, mais en général réalisés de manière plus brutale, avec souvent la présence de plus d'un homme, et davantage de paroles explicitement humiliantes qui stigmatisent les femmes en les traitant de salopes, de putes, de chattes, de sales garces, etc. On trouve aussi dans le *gonzo* un répertoire étendu d'actes sexuels, dont un certain nombre de pratiques sexuelles spécifiques qui, si elles ne sont pas propres à la pornographie, sont certainement bien plus présentes dans la pornographie que dans le monde hors caméra. Celles-ci incluent la double pénétration, la double anale, la double vaginale, et le du-cul-à-la-bouche.

Pour comprendre l'usage de ces actes par la pornographie, il faut parler du rôle du sexe anal dans la pornographie. Avant la fin des années 1980 et les années 1990, le sexe anal n'était pas chose courante dans la pornographie majoritaire. À mesure que les restrictions légales se relâchaient au milieu des années 1970 et avec les débuts de la normalisation de la pornographie, les pornographes commencèrent à chercher des manières de donner à leurs produits un air d'audace, et leur premier filon fut le sexe anal. Pourquoi la pénétration anale des femmes ?

Le sexe anal peut être source de plaisir pour la personne qui est pénétrée, ce que suggère bien sûr la fréquence de cette pratique chez les hommes gais, et il y a aussi des femmes qui l'apprécient. Mais il est aussi clair que la plupart des femmes ne recherchent pas la pénétration anale,²⁹ et la réponse est là : la pornographie et sa clientèle à écrasante majorité masculine se dirigent vers des actes sexuels que les femmes de la vie de tous les jours ne recherchent pas, parce que la plupart des femmes, soit n'y prennent pas de plaisir, soit les trouvent douloureux ou humiliants. Ce sont ces mêmes actes que les hommes ont l'air de trouver intensément plaisants à regarder dans la pornographie. Un cadre de l'industrie pornographique a expliqué l'attrait du sexe anal de la façon suivante :

Au fond, ça vient de chaque homme qui est malheureux en ménage, qui regarde sa femme qui vient juste de lui faire une réflexion pour ci ou pour ça, et qui dit « Je voudrais te baiser par le cul ». Il est en colère contre elle, hein ? Et il ne peut pas le faire, alors il préfère regarder une fille en prendre dans le cul et fantasmer à ce moment qu'il est en train de se faire n'importe quelle fille qui a pu être méchante avec lui ce jour là, et l'attraction elle est là, parce que quand les gens regardent du sexe anal, personne ne veut voir une fille qui aime le sexe anal.³⁰

Ce cadre exagère sans doute ; il y a beaucoup de films dans lesquels les femmes ont l'air d'apprécier la pénétration anale, ce qui indique que beaucoup d'hommes apprécient l'image de femmes qui prennent du plaisir de cette manière. Mais il est aussi vrai que beaucoup de films représentent des femmes qui endurent, plutôt qu'elles n'apprécient, la pénétration anale. C'est parfois dit explicitement, comme sur le site AnalSuffering.com, qui promet que « Rien ne rend ces salopes plus chaudes et plus cochonnes que la douleur de se faire défoncer leur petit cul par une énorme bite. »

À la fin des années 1990, la pénétration anale était devenue chose courante dans la pornographie hétérosexuelle – elle n'était pas incluse dans tous les films, mais elle n'était plus inhabituelle. L'industrie se mit à chercher d'autres actes susceptibles de bousculer le script sexuel conventionnel, sans s'aventurer sur des terrains qui leur attireraient davantage de pression de la part du maintien de l'ordre. Une note largement diffusée d'un juriste de l'industrie, écrite en 2000 au milieu de la peur que l'administration Bush entrante ne traite les poursuites pour obscénité avec plus de vigueur que ne l'avaient fait les fonctionnaires de Clinton, dressa la liste des actes susceptibles d'attirer aux producteurs des ennuis avec la justice,³¹ quoique presque tout ce qui s'y trouvait fût, et soit toujours, d'usage courant dans l'industrie.³²

Double plaisir patriarcal

Les actes sexuels que l'on peut trouver dans la pornographie sont très variés, mais parmi ceux qui sont devenus des lieux communs de la pornographie *gonzo* au début des années 2000 – et qui ont commencé à infiltrer la *feature* – on compte :

- la double pénétration, connue dans l'industrie sous le nom de « DP », où une femme est pénétrée en même temps dans le vagin et dans l'anus.
- La double anale, où une femme est pénétrée dans l'anus par deux hommes en même temps.
- La double vaginale, où une femme est pénétrée dans le vagin par deux hommes en même temps ; et
- Le du-cul-à-la-bouche, connu dans l'industrie sous le nom d'« ATM », pour *ass-to-mouth*, où un homme retire son pénis de l'anus d'une femme pour, sans le nettoyer, le mettre dans la bouche de cette même femme ou d'une autre.

Je ne suis pas une femme, et par conséquent il est clair que je ne peux pas faire l'expérience d'une DP ou d'une double vaginale. Je n'ai pas fait l'expérience d'une double anale ou d'un ATM. Même si je parle donc sans savoir ce qu'on ressent dans de tels actes, je pense qu'on ne me contredira pas si je dis que la grande majorité des femmes ne recherchent pas de telles pratiques dans leurs vies. À voir ces actes à l'écran, il est également raisonnable de supposer – même si des actrices disent régulièrement qu'elles y prennent du plaisir – qu'ils sont éprouvants pour le corps d'une femme et qu'il faut un entraînement pour les supporter. Dans une interview à *ABC News*, Belladonna, une actrice connue de pornographie *gonzo*, a décrit de telles scènes en ces termes :

Vous devez vraiment vous y préparer physiquement et mentalement. Je veux dire, mon programme commence la veille. J'arrête de manger à cinq heures. Je fais, genre, deux lavements. Le lendemain matin je ne mange rien. C'est si épuisant pour votre corps.³³

L'explication la plus plausible de la popularité de ces actes est que les hommes savent qu'en réalité, en-dehors de la pornographie, les femmes ne veulent pas s'adonner à de tels actes, et qu'à moins d'y être forcées elles n'y participeront pas. Les hommes le savent – et l'excitation qu'ils trouvent à les regarder vient en partie de ce savoir.

Enfin, examinons l'ATM. En termes physiques, il est difficile d'imaginer qu'un homme reçoive un surcroît de plaisir du fait qu'une femme reçoive dans sa bouche son pénis qui sort tout droit de l'anus de cette femme ou d'une autre ; cet acte n'augmente pas la stimulation physique de ses terminaisons nerveuses. Alors pourquoi le faire ? Ici encore, l'explication la plus plausible est claire : sucer le pénis d'un homme tout droit sorti d'un anus est contraire à l'hygiène et potentiellement dangereux. Quand une femme le fait, elle témoigne soit d'un mépris à l'égard de sa propre santé, soit de l'acceptation de l'idée imposée implicitement par l'homme que sa santé n'a pas d'importance. D'une manière ou d'une autre, elle est moins qu'un être humain à part entière.

Même une personne issue de l'industrie, qui écrit sous le pseudonyme du « Conseiller anal », concède que cette pratique comporte des risques de santé. En réponse à une lettre au sujet de l'essor de l'ATM dans la pornographie, elle écrit :

Certes, sortir votre bite du cul d'une femme et l'enfourner directement dans sa bouche peut vous donner un porno excitant, mais, dans la vie réelle, c'est parfois problématique. Des bactéries vivent dans les fesses qui ne mèneront peut-être pas une existence pacifique dans la bouche, et pourraient conduire à une infection. Son rectum aura beau être propre comme un sou neuf, il y aura toujours des chances que demeurent au moins des traces de matière fécale susceptibles de se retrouver sur votre bite – Vous voulez vraiment lui faire sucer ça ? Est-ce que vous la mettriez dans votre propre bouche ?³⁴

La seconde moitié de sa réponse est encore plus intéressante : elle y reconnaît l'intensité du désir qu'ont certains hommes pour l'ATM :

J'ai une meilleure idée. Baisez-la par le cul jusqu'à ce qu'elle soit au juste au bord de l'orgasme ou que vous y soyez. Ordonnez-lui de se mettre à genoux et de fermer les

yeux. Parlez-lui, dites-lui qu'elle a intérêt à ouvrir la bouche pour recevoir votre bite. Ayez une lingette antibactérienne pour bébés à portée de main, et munissez-vous en en silence, glissez-là le long de votre bite, puis jetez-là. Vous pouvez maintenant foutre votre queue dans sa bouche, le fantasme sera sauf, mais propre pour toutes les personnes concernées.³⁵

En d'autres termes, si vous voulez traiter une femme comme si elle n'était pas un être humain à part entière, et y prendre du plaisir, pas de souci, mais s'il vous plaît faites-le de manière hygiénique.

Les tendances du cinéma pornographique contemporain sont assez claires : les hommes qui consomment de la pornographie prennent du plaisir à regarder des activités sexuelles dans lesquelles les femmes sont moins que des êtres humains à part entière. Les hommes aiment regarder des activités sexuelles où les femmes sont traitées avec cruauté. Au point où nous en sommes, il est important de décrire dans un certain détail des scènes directement tirées de la pornographie. Une fois de plus, pour être clair, ce que je décris n'est pas à la marge du marché mais constitue le courant dominant d'une industrie pornographique de plus en plus acceptée dans la culture dominante de la société étasunienne.

Gonzo : « Ça m'a excité quand j'ai cru que tu pleurais »

Voici deux scènes tirées de *Two in the Seat #3*, une production gonzo standard de l'entreprise *Red Light District* en 2003 :

Claire James dit qu'elle a vingt ans et que cela fait trois mois qu'elle joue dans des films pornographiques. « Je suis ici pour me faire pilonner », dit-elle, annonçant qu'elle aimerait réaliser une double anale ce jour-là (cet acte ne fait cependant pas partie de l'enregistrement vidéo). À ce moment, deux hommes entrent dans la salle. L'un demande, « Tu es une sale petite vicieuse non ? Obligé que oui. » L'autre commence à la manipuler brutalement, agrippant son visage et lui donnant des petites gifles. Pendant la tournée initiale de sexe oral, un homme maintient sa tête tandis que l'autre agrippe ses couettes. L'un des deux dit : « Jusqu'au ras des couilles ». Pendant les pénétrations, les hommes dispensent un flux soutenu de commentaires du style : « Tu es une putain de petite salope » et « Tu es vraiment une petite pute ». À un moment, Claire dit : « S'il te plaît mets ta bite dans mon cul ». Pendant la DP, on entend clairement de la douleur dans sa voix. Les trois sont au sol, Claire est accrochée au canapé et elle ne bouge pas beaucoup. Les hommes la fessent, et son derrière est rouge. Elle dit : « Oh oui, j'adore ça ». Un des hommes dit : « Je veux t'entendre crier ». À un moment, l'un d'eux demande : « Tu pleures ? »

Claire : Non, j'aime ce qui se passe.

L'homme : Merde, je croyais que tu pleurais. Ça m'a excité quand j'ai cru que tu pleurais.

Claire : Tu voudrais que je pleure ?

L'homme : Ouais, donne-moi une putain de larme. Oh, voilà une putain de larme.

« Nourris-moi », dit Claire, en présentant l'éjaculat du premier homme dans sa bouche devant la caméra. « Avalé », dit-elle. Après que le deuxième homme a éjaculé, elle essuie le sperme de son visage avec ses doigts et le mange. L'interviewer hors-champ lui demande comment elle se sent. Claire l'informe que son trou du cul se sent bien : « Trop bon. Un peu cru, mais ça va. »

Dans une autre scène, Jessica Darlin raconte à la caméra qu'elle a joué dans 200 films et qu'elle est une soumise : « Tout ce que j'aime, c'est que les mecs prennent les choses en main, me baisent et s'amuse avec moi. Je suis juste là pour le plaisir. » L'homme qui entre dans la pièce l'attrape par les cheveux et lui dit de supplier l'autre homme. Elle rampe à quatre pattes et il lui donne une forte fessée. Elle a l'air surprise lorsqu'il la saisit fortement à la gorge. L'autre homme traverse la pièce et l'attrape par derrière en lui tirant les cheveux. Pendant le sexe oral, il dit :

« Étouffe-toi sur cette bite ». Elle hoquette. Il saisit sa tête et lui gifle le visage, puis rapidement il lui enfonce de force son pénis dans la bouche. Elle hoquette de nouveau. L'autre homme répète la même action, en l'appelant une « petite salope ». Jessica bave sous les hoquets ; on dirait qu'elle va tourner de l'œil. Les hommes lui giflent les seins, puis la mettent debout en la tirant par les cheveux.

Pendant la pénétration, l'un des hommes la saisit à la gorge. À ce moment, Jessica gémit/crie. Sa voix ressemble, littéralement, à celle d'un animal blessé. Le sexe continue. L'un des hommes met deux doigts dans son anus puis l'oblige à sucer ses doigts. Elle dit : « Baise-moi par le cul. Je suis une sale pute. Je veux que tu me baises par le cul. » L'autre homme lui crache dans la bouche. Un homme lui pénètre l'anus par derrière en la poussant contre le dossier du canapé. Puis il lui tient la tête sous son pied pendant que son partenaire lui pénètre l'anus. L'un des deux dit : « Garde le cul en l'air » quand elle se laisse glisser trop près du sol. Enfin, l'un d'eux l'attrape par les cheveux et lui demande ce qu'elle veut. « Je veux que vous jouissiez dans ma bouche », dit-elle. « Donnez-moi tout ce foutre. Je veux le goûter. »

Features : « Fous-la moi dans le cul » et « Va pas plus profond »

Une scène tirée de *Delusional*, une production de Vivid de l'année 2000 :

Lindsay, le personnage principal, est une femme qui tarde à se remettre à la drague après qu'elle a surpris son mari en train de la tromper. Elle dit qu'elle attend de croiser l'homme qu'il lui faut – un homme sensible. Son collègue masculin, Randy, aimerait clairement être cet homme mais doit attendre que Lindsay explore d'autres expériences sexuelles, d'abord avec une femme du nom d'Alex, qu'elle rencontre en ligne et qu'elle prend pour un homme. Plus tard, après qu'Alex et Lindsay ont eu un rapport sexuel avec un homme dans la cuisine d'un restaurant, Lindsay est enfin disposée à accepter l'affection de Randy. Il la raccompagne chez elle et lui dit : « Je serai toujours là pour toi quoi qu'il arrive. Je veux juste prendre soin de toi. » Lindsay baisse ses ponts-levis et ils se tombent dans les bras.

Après s'être embrassés et avoir retiré leurs vêtements, Lindsay, à genoux sur le canapé, commence par faire une fellation à Randy, puis celui-ci lui fait un cunnilingus, elle allongée sur le canapé. Vient ensuite le coït, Lindsay disant « Baise-moi, baise-moi s'il te plaît » et « J'ai deux doigts dans le cul, tu aimes ça ? ». Ceci conduit à la succession habituelle des positions : Elle est sur lui assis sur le canapé, puis il pénètre son vagin par derrière avant de demander, « Est-ce que tu veux que je te baise par le cul ? » Elle répond positivement. Elle dit : « Fous-la moi dans le cul ». « J'adore comme tu te glisses dans mon cul. [...] Bien profond. [...] Je jouis sur ta bite dans mon cul. » La scène se termine après deux minutes de pénétration anale, Randy se masturbant et éjaculant sur les seins de Lindsay.

Une scène tirée de *Sopornos IV*, une production de VCA Pictures en 2003 :

L'intrigue parodie la série de gangsters bien connue de HBO. Le parrain Bobby Soporno est obsédé par l'idée que tout le monde autour de lui n'arrête pas de forniquer, y compris les gens de sa bande et sa fille. Les rapports sexuels entre différentes combinaisons de ces personnes se succèdent comme dans n'importe quel *feature*.

Dans la scène finale de sexe, la femme de Bobby a un rapport sexuel avec deux des hommes de son organisation. Après le sexe oral et vaginal, un des hommes s'apprête à pénétrer son anus. Elle lui dit : « Cette putain de bite est vraiment énorme. [...] Fends [moi] le cul. [...] Fends-le moi en deux. » Il la pénètre. Puis elle dit, un peu plus bas : « Va pas plus profond, » et elle a l'air d'avoir mal. À la fin de la scène, elle les supplie de lui donner leur sperme (« Deux bites qui s'astiquent sur mon visage. Je le veux. ») et elle ouvre la bouche, et les hommes éjaculent sur elle en même temps.

Features et gonzo : ressemblances et différences

Lorsqu'on critique la misogynie flagrante dans le *gonzo*, de nombreux fans de pornographie et défenseurs de l'industrie concèdent qu'une bonne part de ces contenus est dérangeante, mais se replie bien vite sur l'idée que les *features* sont plus égalitaires. Des différences évidentes existent entre les types d'activité sexuelle et les niveaux de dénigrement explicite des femmes, mais dans les *features* aussi bien que dans le *gonzo* les trois mêmes règles s'appliquent : Toutes les femmes ont toujours envie de sexe avec tous les hommes ; les actes sexuels dont elles ont envie sont ceux que les hommes exigent ; toute femme qui ne reconnaît pas immédiatement sa véritable nature sexuelle comprendra aussitôt qu'on lui imposera un rapport sexuel. Au niveau le plus basique, la pornographie de grande consommation hétérosexuelle – *feature* ou *gonzo* – consiste en une offrande du corps féminin objectifié à l'assouvissement sexuel des hommes.

C'est à dessein que j'utilise dans cette phrase le terme de « corps féminin » en lieu et place de celui de « femme » : Dans la pornographie, les femmes ne sont pas des êtres humains à part entière. Dans la pornographie, les femmes sont trois trous et deux mains. L'essence d'une femme consiste dans ces parties de son corps qui sont susceptibles de produire une stimulation sexuelle chez les hommes.

Les femmes sont objectifiées dans la pornographie, concéderont bon nombre de ses défenseurs, « mais les hommes le sont aussi ». Dans ces films, de la même manière que les femmes sont unidimensionnelles et exclusivement intéressées par le sexe, les hommes le sont aussi. Hommes et femmes seraient sur un pied d'égalité devant le pouvoir objectifiant de la pornographie. D'un point de vue superficiel, c'est vrai. Mais cela occulte le sens selon lequel, dans la pornographie, les femmes sont des objets sexuels et les hommes des sujets sexuels. Dans la pornographie, le sexe est défini par la montée et la chute du pénis d'un homme, et pendant le sexe ce sont ses désirs à lui qui déterminent la direction de l'activité. Les hommes sont capables d'agir et agissent ; les femmes subissent l'action.

Ceci apparaît clairement dans les différences entre les manières de présenter le sexe oral, à la fois dans le *gonzo* et les *features*. S'il y a des scènes d'hommes réalisant des cunnilingus, elles sont bien plus courtes en durée que celles de femmes réalisant des fellations. Dans ces scènes de sexe oral, les hommes sont presque toujours émotionnellement muets et sans réaction, tandis que les femmes qui réalisent du sexe oral sur un homme réagissent comme si le fait d'avoir un pénis dans la bouche les portait à l'orgasme de la même manière que l'homme. La mise en scène des cunnilingus vise presque toujours à rendre le vagin de la femme aussi visible que possible : la tête de l'homme est à l'écart sur le côté, plutôt que directement au dessus du vagin, pour permettre à la caméra de voir le vagin. Les scènes de fellation, par contre, adoptent une construction et une photographie qui les centrent sur la femme en train de donner du plaisir à l'homme.

Le langage de la pornographie renvoie aussi aux différences de statut entre hommes et femmes. Les hommes ont des pénis, mais pendant le sexe ils ne sont pas désignés comme des « pénis ». Les femmes n'ont pas seulement un vagin mais peuvent encore être réduites à leur vagin – une femme est une « chatte ». Ce n'est pas seulement une partie de son corps, quelque chose qu'elle a – c'est ce qu'elle est. D'où cette réplique pornographique typique pour les femmes : « Je suis une chatte (ou une chienne, une salope, une pute). Baise-moi avec ta grosse bite ». Elle n'est rien d'autre que son organe sexuel, un objet ; lui reste un sujet, quelqu'un qui utilise son organe sexuel. MacKinnon a bien saisi cet aspect des choses dans sa brève leçon sur la grammaire de la pornographie et de la domination : « L'homme baise la femme ; sujet verbe objet. »³⁶

Racisme « inter-racial »

Non seulement la pornographie contemporaine est sexiste, mais elle est aussi raciste, d'une manière toute particulière.

La plupart des gens reconnaissent qu'au-delà des victoires du mouvement des droits civiques dans la deuxième moitié du XXe siècle, le racisme persiste encore aux États-Unis et que la reproduction de cette idéologie par les médias est un problème. Aujourd'hui encore, la race, ça

compte, comme compte la manière dont la race est représentée dans les médias. Dans les films et à la télévision de grande audience, les formes les plus flagrantes et odieuses de racisme ont disparu, quoique des formes plus subtiles de stéréotype s'y trouvent toujours. La pornographie est le seul genre médiatique dans lequel un racisme assumé est encore chose courante et acceptable. Et je ne parle pas d'un racisme subtil, crypté, mais du racisme US à l'ancienne – des représentations stéréotypées de l'étalon noir sexuellement primitif, de la femme noire bestiale, de la chaudasse latino, de la geisha asiatique.

Ironiquement, la catégorie sous laquelle l'industrie pornographique range ses contenus ouvertement racistes est « inter-racial », terme qui connote une compréhension et une coopération au-delà des frontières de race, ce qui est assez loin de la réalité. Par exemple, le directeur de la gamme de films *Black Attack Gang Bang* explique : « Ma mission est de dégoter les petites chéries blanches les plus mignonnes pour les faire sauter par une bande de voyous négros bien membrés sortis tout droit de Compton ! »³⁷

Le racisme de l'industrie est si omniprésent qu'il passe largement inaperçu. Dans une interview à l'AEE de 2005 avec Jon B – manager général de *Doghouse Digital*, la compagnie qui a produit *Black Bros and Asian Ho's* – je lui demandai s'il avait déjà reçu des critiques en raison du racisme de tels films. Il me dit « Non, ils ont beaucoup de succès ». Je répétais la question : Ils ont du succès, d'accord, mais est-ce que les gens critiquent leur racisme ? Il fit une mine incrédule ; la question ne lui avait semble-t-il jamais traversé l'esprit. Il ne voyait pas de racisme à ce qu'un film représente des hommes noirs comme sexuellement primitifs et des femmes asiatiques comme étant faites pour l'esclavage sexuel.

La catégorie inter-raciale contient pratiquement toutes les combinaisons possibles de groupes raciaux, à l'exception notable des hommes asiatiques – ils apparaissent rarement dans la pornographie hétérosexuelle mais souvent dans la pornographie gay, où ils sont souvent présentés comme féminins par rapport aux hommes blancs virils. Mais le mode dominant de la pornographie inter-raciale combine hommes noirs et femmes blanches.

Quand j'ai interviewé John E. Depth – un homme noir, acteur et réalisateur pour sa propre compagnie, *In-Depth Productions* – à l'AEE de 2005, il m'a dit ne pas comprendre au juste la raison pour laquelle les hommes blancs aimaient regarder des hommes noirs avoir des rapports sexuels avec des femmes blanches de manière humiliante et qu'il s'imaginait simplement que les hommes blancs étaient fascinés par l'image de l'homme noir comme « grosse bite », et que la promesse des prouesses sexuelles de ces hommes leur donnait l'espoir d'en tirer quelque frisson. À la fin de la discussion, en ne plaisantant qu'à moitié, il se demanda rhétoriquement : « Parfois je me demande ce que Martin Luther King aurait dit de tout ça. Nous avons vingt culs ? »

Gail Dines a produit de ce genre l'analyse la plus rigoureuse : elle conclut que ce type de pornographie inter-raciale est une sorte de « nouveau *minstrel show* » fonctionnant comme

un peep-show pour blancs, qui leur présente ce qu'ils s'imaginaient être la vie noire authentique, pas celle de la plantation, mais leur vie « des bois », où toutes les conventions de la société civilisée blanche cessent d'exister. Dans l'imagination raciste blanche, « les bois » sont peuplés de proxos, de putes, et en général de corps noirs débridés, et le spectateur blanc est invité, moyennant tarif, à s'encanailler dans ce monde de débauche. Dans « les bois », l'homme blanc peut oublier sa blancheur en s'identifiant à l'homme noir, et accéder à une sexualité aussi virtuose et débridée que celle de l'homme noir. Ici, il n'a pas à s'inquiéter de ne pas être de taille à satisfaire la femme blanche (ou l'homme blanc), non plus qu'à avoir peur de faire une mauvaise performance, d'être « mou du bulbe » ou de finir en cage comme le pauvre gars de *Blacks on Blondes* [un film inter-racial dans lequel le mari est littéralement enfermé dans une cage d'où il voit des hommes noirs avoir des rapports sexuels avec sa femme]. En fait, « les bois » représentent une libération hors de la cage, dont la récompense est une femme (ou un homme) blanc·he assouvi·e, complètement et radicalement féminisé·e pour avoir été bel et bien transformée en « bonne-à-baiser ».³⁸

Dines fait remarquer que le corps noir, glorieusement débridé dans le monde de la pornographie inter-raciale, est celui-là même qui doit être bridé et discipliné dans la vraie vie de la suprématie blanche.

De même que les adolescent·es blanc·hes de banlieue adorent écouter du hip-hop, et que les adultes blancs matent d'un œil envieux les prouesses athlétiques des hommes noirs, le consommateur blanc de pornographie aime à s'identifier à des mâles noirs (et à s'en désidentifier) depuis une cachette sûre, sa propre maison, et sous une forme médiatisée. Le vrai homme noir, qui vit et qui respire, cependant, doit être tenu aussi loin que possible de ces salons, et chacune des plus grandes institutions de la société déploie ses forces en défense de la société blanche. Les idéologies que les hommes blancs introduisent dans le script pornographique pour augmenter leur plaisir sexuel sont celles-là mêmes qu'ils utilisent pour légitimer le contrôle des hommes noirs : ce qui peut certes contribuer à pimenter l'excitation du consommateur blanc de pornographie, mais rend la vie intolérable au véritable corps qui se trouve (mé)représenté dans toutes les formes médiatiques contrôlées par les Blancs.³⁹

Le cum shot

Feature ou *gonzo*, toutes couleurs confondues, le cum shot est partout.

La décharge de sperme, ou « *cum shot* », est une convention quasi-universelle dans la pornographie. Pendant des années, la décharge standard a consisté en ce que l'homme éjacule sur le corps de la femme. Aujourd'hui, ce *cum shot* de base est toujours présent, le plus souvent dans les *features*, mais l'industrie a développé une gamme plus large de ces décharges, qui dans le *gonzo* peuvent atteindre des niveaux si extrêmes qu'ils ont l'air de s'auto-parodier.

Bien entendu, éjaculer à l'extérieur du corps n'est pas une pratique exclusivement pornographique. Elle peut compter parmi les pratiques sexuelles quotidiennes de certaines personnes, que ce soit dans un but contraceptif ou parce que les partenaires aiment la sensation chaude de l'éjaculat (les hommes et les garçons savent sans doute que cette sensation peut être agréable, par la masturbation). Mais le *cum shot* pornographique a pris en se développant des formes qui, clairement, ne reflètent pas les pratiques de la grande majorité des gens. Dans le *gonzo*, on trouve une obsession à éjaculer non seulement sur le corps d'une femme mais dans sa bouche, suite à quoi il arrive souvent que celle-ci fasse des bulles avec le sperme, le laisse couler hors de sa bouche, avant de l'avalier. Dans les scènes comprenant plus d'une femme, il arrive que celles-ci se passent le sperme entre elles avec leurs mains ou leurs bouches ; on appelle parfois cela un « troc de sperme ». D'autres films font leur publicité sur le fait que les scènes se termineront sur du « sperme dans les yeux ». Dans les films qui font jouer un certain nombre d'hommes en même temps, une femme peut finir une scène littéralement trempée de sperme. La pratique la plus extrême du genre reçoit le nom de « *bukkake* », le terme dénotant un grand nombre d'hommes éjaculant sur une ou plusieurs femmes. À la fin de l'année 2006, *JM Productions*, une entreprise de *gonzo* dont la publicité vante le caractère humiliant pour les femmes de ses produits, avait produit 31 films dans sa série de « *bukkake* américains ». Elle annonça la sortie d'une vidéo de compilation, *American Bukkake's Biggest Swallows*, dans les termes suivants :

Voilà le film que vous attendiez. Nous vous avons dégoté de derrière les fagots les quatre scènes d'avalage de sperme les plus intenses qu'on ait jamais filmées. Alors, si

votre truc c'est de regarder des filles boire des godets de sperme gluant, n'allez pas plus loin. Votre paradis est leur enfer. Profitez bien !⁴⁰

Dans *Infidelity*, une production de *Wicked* de 2001, Sydney Rock joue le personnage d'une groupie de rock qui dit : « J'adore qu'on me couvre de sperme, plus il y en a mieux c'est. C'est peut-être pas joli joli, mais qu'est-ce que ça m'excite. » Ce désir est si fort, explique-t-elle, que, « Je ferai tout ce qu'ils voudront, tout ce que je leur demande c'est de me couvrir de sperme à la fin ». Dans cette scène, elle est pénétrée dans la bouche et le vagin par trois hommes dans diverses positions avant que chacun d'entre eux éjacule sur son visage ou dans sa bouche. Rappelez-vous, ce film est un *feature*, qui diffère du programme plus graveleux des *gonzo*. *Wicked* est l'un des deux premiers producteurs de *features*. Sydney Steel était alors l'une des actrices les plus en vue chez *Wicked*. Ce film n'a rien d'underground ; c'est un exemple type de pornographie de grande consommation. C'est le « dernier cri » en matière de pornographie.

On a pu faire l'hypothèse que l'apparition du *cum shot* remontait à l'époque du cinéma muet, où les pornographes avaient besoin de signaler visuellement la fin du rapport sexuel. Mais quelle que soit la genèse du *cum shot* dans l'histoire de la pornographie⁴¹, on peut se demander pourquoi il se perpétue. Que signifie le *cum shot* ? Un des personnages masculins de *Taboo VIII*, une production de 1990 et un des premiers films que j'ai regardés dans mes recherches sur la pornographie, propose une réponse à cette question. Au moment où il repousse la demande d'une femme (dont il sent bien qu'elle est une salope) de la pénétrer, il lui dit, « Je ne baise pas les salopes. Je me branle sur elles. C'est à prendre ou à laisser. » Puis il éjacule sur ses seins. Ceci suggère qu'éjaculer sur une femme est une méthode pour la transformer en salope, en quelque chose – pas vraiment quelqu'un – dont le but est d'être sexuelle avec les hommes. Ejaculer sur son corps la stigmatise comme une « salope », ce qui dans la pornographie est synonyme de « femme ».

Ce jugement fut repris lors d'une interview par un vétéran de l'industrie pornographique :

J'aimerais montrer vraiment ce qu'à mon avis les hommes ont envie de voir : de la violence contre les femmes. Je crois fermement que nous sommes au service de quelque chose en montrant ça. Le plus violent que nous puissions faire, c'est le *cum shot* sur le visage. Les hommes se branlent sur ça, parce qu'ils se vengent des femmes qu'ils ne peuvent pas avoir. Nous essayons d'inonder le monde d'orgasmes en pleine tête.⁴²

L'essor du gonzo : « Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire maintenant ? »

Les *features* sont rentables, mais d'après mes discussions avec des producteurs et autres membres de l'industrie, dans la pornographie la croissance appartient au marché de plus en plus rude du *gonzo*, dont les producteurs reconnaissent qu'ils fournissent au désir du consommateur les contenus les plus durs. Comme le dit Jerome Tanner dans une table ronde entre réalisateurs de pornographie reproduite par *Adult Video News*, « Les gens veulent qu'on y aille plus fort, encore plus fort, toujours plus fort, car comme l'a dit Ron la question est : qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire maintenant ? »⁴³ Un autre réalisateur, Jules Jordan, ne mâche pas ses mots quand il parle de son travail :

Un des trucs du porno d'aujourd'hui et du marché extrême, du marché *gonzo*, c'est qu'il y a tellement de fans qui veulent voir du matos tellement plus extrême que j'essaie toujours d'imaginer ce que je pourrais faire de différent. Mais on dirait qu'aujourd'hui tout le monde veut voir une fille faire une d.p. ou un gang-bang. C'est génial pour

certaines filles, et je suis content d'assister à ça quand je pense à certaines personnes, mais il y a beaucoup de fans qui deviennent beaucoup plus exigeants quand ils demandent à voir le matos le plus extrême. Ça a fait avancer le porno, ça c'est sûr, mais pour la suite je ne sais pas vers où ça va.⁴⁴

Interviewé pendant le tournage de la première vidéo (*Give me gape*⁴⁵) d'une série de sa nouvelle entreprise *Acid Rain*, le réalisateur Mitchell Spinelli avait l'air de plutôt bien savoir vers où ça allait :

Les gens en veulent plus. Ils veulent savoir jusqu'à combien de bites on peut bourrer dans un cul. [...] C'est comme *Fear factor* versus *Jackass*. Faites pareil en plus dur, en plus vicelard, en plus sans pitié. C'est les mecs qui font la différence. Il vous faut un bon mec, bien rôdé et qui peut vous faire une bonne scène, les baiser bien dur. J'ai fait mes devoirs. Ces mecs sont intenses.⁴⁶

Voilà à quoi cela ressemble de « les baiser bien dur ». Deux scènes tirées de *A cum sucking whore named Kimberly*, une production d'*Anabolic Video Productions* de l'année 2003 :

La vidéo compile cinq scènes de l'actrice provenant de cinq autres films produits par la même entreprise. La première scène est tirée de *World sex tour #25*, dans lequel deux hommes expliquent que ce sera la première scène de pénétration anale de Kimberly ainsi que sa première DP. Un des hommes dit : « Ce cul ne rebondira plus jamais. Mais putain, il était romantique en diable. Et elle a avalé, aussi. Un haut-le-cœur et puis elle s'en est remise ».

Kimberly est une Canadienne francophone et semble parler peu, voire pas du tout l'anglais. Les deux hommes mettent en œuvre la succession standard des pénétrations orales, vaginales puis anales. La pénétration vaginale est particulièrement brutale, même pour un film *gonzo*. Pendant la pénétration anale, les hommes allègent un peu leur martèlement, peut-être parce qu'ils se rendent compte que Kimberly n'est pas capable de supporter un niveau de pénétration si brutal. Elle a l'air de prendre peur pendant la DP, et on dirait qu'elle essaie de parler mais qu'elle n'y arrive pas.

À la fin de la scène, au moment où les hommes éjaculent dans sa bouche, elle commence à hoqueter, et les deux hommes lui disent (par l'intermédiaire d'un traducteur hors-champ) qu'elle doit avaler le sperme, ce qu'elle fait. Par l'intermédiaire du traducteur, ils disent à Kimberly de dire : « Merci de m'avoir baisée à Montréal. » Kimberly dit : « Merci de m'avoir baisée à Montréal. » La scène se conclut par un plan sur les deux hommes commentant plus tard leur expérience. L'un dit : « On lui a défoncé le cul ».

La dernière scène de la vidéo est tirée de *Gang bang girl #32*, dans lequel un entraîneur de football frustré réprimande ses joueurs sur le terrain après l'entraînement, en leur demandant s'ils sont des « joueurs de foot ou des pédés. » Il leur dit qu'ils vont perdre le prochain match, et qu'il s'en ficherait si ses joueurs étaient des hommes – mais il a horreur de perdre avec des pédés. Il se tourne vers son assistant et lui dit, « Prouve-moi que ce ne sont pas des pédés », avant de s'en aller.

L'administration de la preuve prendra la forme d'un rapport sexuel entre les 13 joueurs et Kimberly, une des pom-pom girls de l'équipe. Elle descend sur le terrain et se prête à ce rapport dans des positions diverses et variées. Les hommes, pendant qu'ils attendent leur tour debout en cercle autour d'elle, se masturbent pour entretenir leur érection, rigolent et se font des blagues. À un moment donné, elle reçoit une double pénétration avec le pénis d'un troisième homme dans la bouche. Dans l'industrie, cette pratique est connue sous le nom de « joint étanche » (ou *airtight*) – tous les trous de la femme sont colmatés. Pendant cette partie de la scène, elle masturbe également deux autres pénis. Elle est trois trous et deux mains.

Les hommes éjaculent un par un, la plupart dans la bouche de Kimberly. Un homme éjacule dans une coque de protection et de là lui verse le sperme dans la bouche. Le dernier homme éjacule dans son vagin, puis elle se lève et récupère le sperme dans sa main. Elle s'avance vers la caméra et commence à le lécher. Elle peine à s'y résoudre dans un premier temps, mais elle finit par le faire, avec quelques hoquets et une expression de douleur au visage. La scène se termine par un plan sur les hommes qui lui versent dessus l'eau d'un grand seau.

A cum sucking whore named Kimberly est un film dérangeant, de par la manière dont il réduit cette femme à être quelque chose de moins qu'un être humain à part entière. Mais c'est loin d'être le film le plus dérangeant que l'on puisse trouver sur les étagères d'un sex-shop ou sur internet.

Les mauvais garçons de la pornographie

Il y a dans l'industrie certains réalisateurs dont les films sont si ouvertement misogynes qu'ils mettent d'autres pornographes mal à l'aise. Ces acteurs et/ou réalisateurs, qui vont trop loin au regard d'autres réalisateurs, posent problème à l'industrie. D'un côté, les contenus qu'ils produisent sont si extrêmes qu'ils pourraient attirer davantage l'attention du maintien de l'ordre sur l'industrie, mais en même temps leurs collègues pornographes ont le réflexe de défendre presque n'importe quel contenu à caractère sexuel. Parmi les réalisateurs les plus controversés des années 1990 et 2000 figure Max Hardcore, connu pour des films dans lesquels il ne se contente pas d'avoir rapports sexuels brutaux avec des femmes juvéniles, mais se fait une spécialité de, enfin, c'est difficile à expliquer. Voilà la description qu'en donne son site :

Max baise les nanas qu'il rencontre comme on l'aime – il attire des jolies chattes sur son canapé. Il utilise leurs trous étroits pour donner du plaisir à sa bite endurcie. Max transforme des adolescentes ordinaires comme [leurs mères] en salopes éclaboussées de pisser et de sperme devant vos yeux.

Max ne perd pas de temps, il fait hoqueter les filles sur sa bite et leur pisser au fond de la gorge avant même d'avoir pu apprendre leur adresse mail ! Max est l'inventeur des scènes de forage rectal – il laisse les anus béants et fiste les chattes.

Max utilise aussi le spéculum pour ouvrir grands leurs trous à foutre et vous laisser regarder au fond. Il pulvérisera son sperme et pissera à l'intérieur de ces tunnels béants, et il leur fera même les boire tout droit sortis du cul ! Ado naïve ou gonzesse chicos, Max lui réserve le même traitement sans merci.⁴⁷

Une certaine pornographie présente des femmes qui prennent plaisir à des actes sexuels qui semblent douloureux. Une autre pornographie présente des femmes qui ont l'air de souffrir dans les mêmes situations sans en faire aucunement mention. Max Hardcore se félicite de présenter des femmes souffrantes. Dans sa production de l'année 2000, *Max extreme, Vol. 12*, il explique à Julianna (qui est vêtue comme une lycéenne mais semble avoir entre 25 et 30 ans) qu'elle est une vilaine fille, et que les vilaines filles finissent « baisées par la chatte, par le cul et par la gorge. » Après avoir mis un spéculum dans son vagin tout en pénétrant son anus, il lui dit : « Ça fait un peu mal, non ? J'en ai rien à foutre, petite pute. »

Même s'il est tentant de regarder Hardcore comme un personnage marginal, ses films sont en vente sur la plupart des plus grands sites de pornographie et il dispose d'une clientèle de fans fidèle. Sur l'un des sites dédiés à son travail, qui demande des droits d'accès de \$34.95 par mois, un fan écrit, « Nous rêvons seulement de baiser comme ça, Max le fait tous les jours avec la passion d'un véritable artiste ! »⁴⁸

Certaines entreprises aussi mettent l'industrie mal à l'aise, comme *Extreme Associates*, qui diffuse des films comprenant des scénarios de viol, et *JM Productions*. Le propriétaire de *JM*, Jeff Steward, le déclare fièrement : « Je ne suis pas les modes. Je les crée. »⁴⁹ L'une des modes dont il est le plus fier est celle de ce qu'il appelle les vidéos de « baise de gorge agressive », comme celles de sa série *Gag factor*, dans laquelle de nombreux imitateurs ont trouvé leur inspiration. Description typique d'une scène, tirée de son site web :

UNE DES PLUS GROSSES PUTES JAMAIS VUES ! Bridgette [Kerkove] restera sans doute dans les annales de l'histoire du porno comme l'une des cochonnes à sperme les plus salement répugnantes à avoir vu le jour. Elle va se fourrer dans la bouche, dans le

cul et dans la chatte autant de bites que son corps le permet – et ça en fait ! Jetez un œil à cette scène des premiers *Gag factor*, c'était vraiment le bon vieux temps !⁵⁰

Quand des entreprises comme *JM* s'aventurent sur des terrains qui semblent tabous et qu'elles y rencontrent des succès, l'industrie est rapide à suivre. D'autres réalisateurs de *gonzo* s'emparent de l'effet de mode, et les mêmes actes peuvent finir par s'insinuer sous une forme quelconque dans les *features*. Les produits d'une telle entreprise peuvent suggérer la direction des évolutions de l'industrie. Cela n'est pas sans préoccuper les personnes de l'industrie qui s'inquiètent de la brutalité de certains pans de la pornographie *gonzo*. Le directeur général de *LGI Digital*, Bo Kenney, déclara à la revue spécialisée de l'industrie qu'il ne voulait rien tourner de « trop brutal » :

Il n'est pas forcé d'humilier les femmes pour vendre ses produits. Ce qu'il faut, c'est du sexe torride, et le sexe est tout entier affaire de fantasmes. Ce qu'il faut, c'est produire des films de qualité, pas des films ultra-hardcore et humiliants. L'ultra-hardcore laisse au consommateur une sensation de vide, et il se met à désirer des produits encore plus humiliants, ce qui conduit les réalisateurs à avoir des soucis avec le gouvernement.⁵¹

Il y a donc d'un côté le hard-core (non-humiliant), l'ultra-hardcore (humiliant) de l'autre – le bon et le mauvais. Voilà les descriptifs de deux productions de *LGI Digital* de l'année 2005, que Kenney décrirait sans doute comme non-humiliantes :

« *Cum Eating Teens* » – Ces ados ont soif de sperme, et nous savons tous qu'il n'y a pas trente six façons d'en avoir ! Elles se donneront bien du mal pour sucer cette bite jusqu'à pomper la dernière goutte jaillissant de ces gourdins de chair ferme. Venez vous joindre à la fête : chacune reçoit sa part dans la bouche et la boit jusqu'à la lie !

« *Pump that Rump* » – Toute cette place dans son cul et elle n'a rien à y mettre. Enfin, jusqu'à ce qu'il mette la main sur elle : le sperme lui coulera maintenant le long des cuisses pour toute la semaine. Camilla a toujours dit qu'elle aimait mieux son cul quand il était fourré.

Nous avons mille manières d'être cruels

La pornographie hard-core, ultra ou non, soulève une question : Pourquoi tant de films pornographiques comprennent-ils des scènes où les femmes ont l'air d'avoir mal ?

Pour traiter cette question, il n'est pas nécessaire de disposer de conclusions définitives concernant le degré de douleur que les femmes ressentent réellement dans la réalisation de telles scènes. Ici, je ne me concentre pas sur les actrices mais sur les producteurs et les consommateurs. Dans ces scènes, et aux yeux du spectateur, les femmes ont l'air d'avoir mal. Leurs expressions faciales et leurs voix suggèrent que les actes sexuels sont pour elles cause d'inconfort, et/ou de peur, et/ou de détresse. Vu la facilité avec laquelle on peut modifier une vidéo au montage, d'où vient que les producteurs ne coupent pas ces expressions ? Deux réponses sont envisageables. La première est qu'ils considèrent peut-être que ce genre d'expression de douleur de la part des femmes n'a aucun influence sur l'intérêt que les spectateurs portent au film, et par conséquent aucune influence non plus sur leur objectif de maximisation des ventes ; que la douleur des femmes est indifférente. La deuxième possibilité est que les producteurs ont des raisons de croire que les spectateurs aiment les expressions de douleur ; que la douleur des femmes fait vendre.

Vu que la grande majorité de celles et ceux qui loueront ou achèteront ces vidéos sont des hommes, nous pouvons dériver de là cette nouvelle question : Pourquoi certains hommes trouvent-ils que le fait d'infliger de la douleur aux femmes pendant une activité sexuelle soit (1) ne fait pas obstacle à leur capacité d'atteindre le plaisir sexuel, soit (2) contribue à augmenter leur plaisir sexuel ? Autrement dit : Pourquoi certains hommes sont-ils si insensibles et cruels en matière de sexualité ?

En disant cela, je ne cherche pas à savoir ce qui rend les hommes capables d'être cruels de manière générale. Tous les êtres humains – femmes et hommes – sont capables d'être cruel·les à l'égard d'autres êtres humains et d'autres êtres vivants, et nous avons tou·tes fait des choses cruelles dans notre vie, moi y compris. La pornographie hétérosexuelle contemporaine de grande consommation soulève cette question : Pourquoi, aux yeux de certains hommes, la cruauté à l'égard des femmes est-elle soit sexuellement indifférente soit une source de plaisir sexuel ?

La recherche féministe ainsi que les réflexions des femmes sur les expériences de violence sexuelle ont depuis longtemps établi que le viol implique une sexualisation du pouvoir, une fusion, dans l'imaginaire des hommes, du plaisir sexuel avec la domination et le contrôle. L'expression courante « le viol est affaire de pouvoir, non de sexe » prête à confusion ; le viol est affaire de fusion entre sexe et domination, d'érotisation du contrôle. Et dans notre culture, le viol est normal. Cela signifie que dans une culture où la définition dominante du sexe est l'acte par lequel un homme prend du plaisir sur une femme, le viol est l'expression des normes sexuelles de la culture, non une infraction à ces normes. Le sexe est une sphère où l'on entraîne les hommes à se considérer eux-mêmes comme naturellement dominants et à considérer les femmes comme naturellement passives. Le viol est tout à la fois et en même temps illégal en paroles, et complètement normal dans les faits, et c'est la raison pour laquelle les hommes peuvent commettre des actes qui, selon la description qu'ils en donnent eux-mêmes, tombent sous la définition légale du viol tout en restant sûrs qu'ils n'ont jamais violé personne.

Il ne faut donc pas s'étonner si la pornographie comprend des images explicites de femmes qui ont mal. Mais une société saine voudrait en entendre parler, faire quelque chose, non ? La pornographie de grande consommation est en train de devenir, non pas de moins en moins, mais de plus en plus cruelle. Une société saine prendrait de telles choses au sérieux, non ? Prenons ces questions au sérieux. Pourquoi la pornographie est-elle si cruelle ?

D'un point de vue mécanique, il n'y a pas tant de manières que cela d'avoir des relations sexuelles entre être humains. Il y a un nombre limité de parties du corps et d'orifices, un nombre limité de manières de créer le frottement à même de produire excitation et sensations, un nombre limité de positions dans lesquelles produire ce frottement. De ce point de vue, et en raison de ces limites physiques, la diversité sexuelle n'est pas infinie.

Le sexe, bien sûr, a également une composante émotionnelle, et les émotions sont infiniment diverses. Il n'y a pas tant de manières que cela de frotter des corps entre eux, mais les manières dont différentes personnes peuvent ressentir le fait de frotter leurs corps entre eux dans des moments, des endroits et des contextes différents sont sans fin. Quand ils abordent le sexe, la plupart des films non-pornographiques, comme une comédie romantique hollywoodienne typique, font appel aux émotions les plus couramment associées au sexe – l'amour et l'affection. Mais la pornographie ne le fait pas, parce que des films créés pour procurer une excitation sexuelle aux hommes dans cette culture ne marcheraient pas si le sexe était présenté dans le contexte de relations aimantes et affectueuses. En général, les hommes consomment de la pornographie pour éviter l'amour et l'affection. C'est un problème pour la pornographie. Quand on le dépouille de toute émotion, le sexe devient répétitif et ennuyeux, même pour des hommes qui le regardent avant tout pour se masturber plus facilement. Comme la nouveauté du fait de voir du sexe à l'écran finit par s'estomper, la pornographie a besoin d'un nouveau piquant. La pornographie doit avoir recours à une émotion quelconque, d'où la cruauté.

À partir du moment où les contraintes légales sur la pornographie se relâchèrent peu à peu, au cours des années 1970 et 1980, et que la présentation de sexe à l'écran ne fut plus si illicite que cela en elle-même, la pornographie dut rechercher cette émotion. Plus la pornographie devint normale et banale, plus elle se mit en quête de ce nouveau piquant. Et le plus souvent, elle le trouva dans la cruauté, l'émotion à laquelle les hommes accèdent avec le plus de facilité, étant donné la dynamique de domination masculine et de soumission féminine déjà en place sous le patriarcat.

Des fantasmes

Quand ils sont confrontés à ce genre de critiques, les défenseurs de la pornographie rétorquent systématiquement que « la pornographie, c'est seulement des fantasmes », en sous-entendant que ses contenus n'ont aucun effet dans le monde réel.

Certes, il est évident que les hommes fantasment quand ils consomment de la pornographie. Mais il est tout aussi évident que les scènes décrites dans ce chapitre ne sont pas des fantasmes. Elles sont réelles. Andrea Dworkin n'a cessé de le souligner : Ces actes qui ont été filmés sont arrivés dans le monde ; ces choses sont arrivées à ces femmes ; ces femmes ne sont pas un fantasme.

Et ces scènes, une fois mises sur vidéocassette, sont vendues et louées à des milliers d'hommes qui les ramènent chez eux, qui les mettent dans leurs magnétoscopes ou lecteurs DVD, et se masturbent jusqu'à l'orgasme. Cela aussi, c'est réel. Les hommes fantasment quand ils se masturbent, mais les hommes qui se masturbent ne sont pas un fantasme. Des milliers d'hommes ont atteint l'orgasme devant ces images de femmes en train de subir des baisers de gorges agressives et pénétrées par deux hommes en même temps, de manière à leur faire mal. Ces orgasmes sont arrivés dans le vrai monde, pas dans un monde fantasmé.

L'argument selon lequel « ce ne sont que des fantasmes » sous-entend que cette forme particulière de média de masse – à la différence, mettons, des programmes d'information qui influencent nos idées sur le monde, ou de la publicité qui influence nos habitudes d'achat – n'a aucun effet. Une opinion qui n'est pas plausible, à première vue, et que j'examinerai plus en détail par la suite. Mais supposons pour l'instant, pour les besoins de l'argument, que la pornographie n'a aucun effet. Une question incommode demeure :

Si ce ne sont que des fantasmes, pourquoi ces fantasmes-là ? Pourquoi des fantasmes de domination des hommes sur les femmes ? De subordination des femmes aux hommes ? Pourquoi des fantasmes de cruauté et d'humiliation ?

Même si ce ne sont que des fantasmes, qu'est-ce que ces fantasmes nous disent non seulement sur la pornographie, mais sur le monde au-delà de la pornographie ?

Pouvons-nous regarder dans ce miroir ?

Les choix : pour elle, et pour lui [production]

Un rapide survol de l'industrie pornographique

La première chose à comprendre au sujet de l'industrie pornographique, et la plus importante, c'est que c'est une industrie. Les DVD et sites internet devant lesquels les hommes se masturbent ne sont pas le fait d'artistes sans le sou, qui depuis leur mansarde travailleraient sans répit pour nous aider à comprendre les mystères de la sexualité. Dans les débats abstraits sur les contenus à caractère sexuel explicite – le genre de débats dans lesquels les pornographes préfèrent que nous nous égarions – la considération de la réalité de la pornographie se perd dans les sables d'une méditation rêveuse au sujet de la nature de « l'expression sexuelle » et de la nature « transgressive » de la pornographie. De tels discours masquent le fait que la grande majorité de la production de pornographie a pour but le profit, et que ces profits sont conséquents. La force motrice de l'industrie n'est pas l'exploration, mais l'exploitation.

Toutes les formes modernes de technologie de communication qu'on ait pu concevoir – l'imprimerie, la photographie, le film, la vidéo, les téléphones, internet, les moyens de communication mobile – sont devenues le véhicule de matériaux à caractère sexuel explicite. Sur le marché contemporain, les pornographes ont trouvé un moyen de faire de l'argent grâce à chacune de ces technologies. Rien d'étonnant à cela dans une société patriarcale et une économie capitaliste. Andrew Edmond – le cofondateur et ancien manager général de *Flying Crocodile*, une entreprise qui héberge des sites de divertissement pour adultes et qui, au plus fort de son activité, employait 180 personnes⁵², le dit franchement :

Beaucoup de gens [en dehors du divertissement pour adultes] se laissent distraire par [le sexe] et en oublient le modèle économique ; ils s'imaginent que ça n'a rien de compliqué. En fait, c'est très compliqué. Le marché [du divertissement pour adulte] est tout aussi complexe et étagé que n'importe quel autre. Nous fonctionnons exactement comme n'importe quelle entreprise du Fortune 500.⁵³

Même si l'on ne dispose pas de statistiques absolument fiables sur les bénéfices de l'industrie, on estime en général la vente annuelle de pornographie aux États-Unis à hauteur de 10 milliards de dollars ou plus⁵⁴ ; les bénéfices mondiaux de l'industrie s'élèveraient de leur côté à 57 milliards de dollars par an.⁵⁵ À titre de comparaison, le box-office hollywoodien – le total de ce que les étasuniens dépensent pour aller au cinéma – était de 9 milliards de dollars en 2005.⁵⁶ Comme il n'y a pas moyen de suivre les quantités d'argent produites par les sites pornographiques, et que d'autres segments de l'industrie sont presque aussi difficiles à pister, les estimations des bénéfices de l'industrie sont toutes grossières et pourraient bien être en-dessous du compte.

Il est cependant clair que dans la période qui suivit la Seconde Guerre mondiale, du profitable commerce clandestin lié au crime organisé qu'elle était, la pornographie est devenue une industrie profitable, fonctionnant au grand jour et incluant un grand nombre de petits producteurs ainsi que des entreprises au capital considérable. La plaisanterie crue que fit Paul Thomas au moment de recevoir le prix du meilleur réalisateur de la part de l'industrie en 2005 ne voulait rien dire d'autre : « Hier, j'étais payé cash par des Italiens. Aujourd'hui, je suis payé par chèque par un Juif ».

Les groupes de média grand public prennent de plus en plus part à ces profits. Possédant les entreprises de distribution par câble et de fournisseurs d'accès internet, les grandes entreprises qui distribuent la pornographie distribuent également des médias grand public. La *News Corp.* de Rupert Murdoch en est un exemple. Avant de vendre ses parts à *Liberty Media* (un autre conglomérat de médias grand public) en 2006, *News Corp.* était l'un des principaux actionnaires de *DirectTV*, qui vend plus de films pornographiques que l'éditeur de *Hustler*, Larry Flynt.⁵⁷ Dans le portefeuille d'action de *News Corp.* Dans le domaine médiatique, on trouve également les réseaux de télédiffusion et de transmission par câble de la *Fox*, de la *20th Century Fox*, du *New York Post*, et

de *TV Guide*. Vive la synergie : Murdoch possède aussi *HarperCollins*, qui a publié le livre best-seller de l'actrice star Jenna Jameson.⁵⁸

Il est crucial de reconnaître la nature entrepreneuriale-capitaliste de l'industrie pornographique pour comprendre une deuxième chose importante : La pornographie à laquelle nous assistons aujourd'hui se distingue des images à caractère sexuel d'autres périodes de l'histoire humaine. Pour saboter toute critique de leur industrie, les pornographes et leurs soutiens allèguent souvent qu'« il y a toujours eu de la pornographie », depuis les temps primitifs où les humains dessinaient sur les murs des cavernes. Même s'il est vrai qu'on trouve des représentations du sexe dans l'art et la littérature tout au long de l'histoire humaine – des peintures rupestres jusqu'aux films modernes – ces représentations n'ont certainement pas toujours été les mêmes, ni n'ont joué le même rôle dans la société. Ranger ce large éventail de représentations sous une seule et même catégorie conduit les gens à penser qu'elles sont toutes équivalentes, ce qui est une opinion absurde.

Il y a d'abord une évidente différence d'échelle. En 2005, on a produit 13 558 nouveaux titres de DVD ou vidéos hard-core, un nombre en constante augmentation depuis ses premiers relevés statistiques.⁵⁹ Il y a ensuite une différence dans leur niveau de misogynie. Même si de nombreux types d'images ont objectifié, marginalisé ou humilié les femmes tout au long de l'histoire humaine,⁶⁰ on n'y trouve rien de comparable au déluge de produits haineux de l'industrie pornographique contemporaine. A-t-on vu une peinture rupestre s'approcher de la conception du sexe et du genre de *Two in the Seat #3* ?

Laissons là les peintures rupestres pour en revenir à la période contemporaine : deux inventions technologiques spécifiques méritent une attention particulière – le magnétoscope et internet. Que la pornographie devienne disponible sur des cassettes vidéos visionnables depuis chez soi sur caméscope fut « probablement le changement le plus révolutionnaire dans notre domaine », selon Philip D. Harvey, le fondateur et président d'*Adam & Eve* et l'un des pornographes les plus connus.⁶¹ Au lieu de devoir sortir pour aller dans un cinéma, les consommateurs pouvaient désormais regarder de la pornographie chez eux, ce qui explique en partie l'explosion de la production de vidéos pornographiques dans les années 1980 et 90. Internet permet de même l'intimité du chez-soi, tout en mettant instantanément à disposition une très large gamme d'images. L'expérience quotidienne suggère que la facilité qu'il y a à passer d'un clic d'un site à l'autre et d'une image à la suivante peut entraîner des comportements de type addictif, ce dont les pornographes ont bien conscience et qu'ils cherchent à exploiter pour augmenter leurs profits.⁶²

L'influence de l'industrie pornographique sur les choix technologiques est révélatrice de son succès. Il a été plusieurs fois avancé qu'une des raisons pour lesquelles Betamax perdit contre VHS dans la bataille pour devenir le format dominant de vidéocassettes dans les années 1980, fut que l'industrie pornographique se rangea du côté de VHS. Ces dernières années, le fait que l'industrie pornographique ait opté pour le Blu-ray contre l'HD-DVD pourrait bien déterminer, ou au moins contribuer à déterminer, le format de la haute-définition pour la prochaine génération.⁶³ Même s'il ne fait pas de doute qu'un grand nombre de sites commerciaux n'a sans doute réalisé aucun bénéfice, c'est presque un truisme du commentaire sur l'évolution technologique que la pornographie a de même joué un rôle crucial dans le développement d'internet. Comme l'a écrit une revue spécialisée de l'industrie du web en 2006 :

Depuis des années, le marché pour adultes est à la tête des ventes en ligne, fournissant au marché des centaines de milliers de choix, et comme il se doit c'est lui qui a ouvert la voie à la vente de contenus en ligne. Les modèles d'abonnement, de programmes d'affiliations et bien d'autres modèles économiques ont été soit inventés soit perfectionnés par le webmestre de site pour adulte. [...] Il y a cinq ans seulement, le marché pour adulte produisait 75 % de tout l'argent dépensé par le biais d'internet.⁶⁴

Dans les années 2000, une technologie s'est mis à attirer toujours plus d'attention : il s'agit des appareils mobiles – téléphones portables, iPods, et autres outils de communication vidéo-digitale. Si l'on se fie à l'histoire, les pornographes trouveront toutes les manières imaginables d'en tirer profit en y proposant des contenus à caractère sexuel explicite, et par conséquent il y aura plus

de pornographie, accédant à plus de lieux, que jamais auparavant. La logique du patriarcat et du capitalisme rend cette expansion inévitable sans l'intervention des mouvements féministes et/ou sociaux de gauche.

Il resterait bien d'autres aspects techniques et commerciaux de l'industrie pornographique à explorer, mais je veux me concentrer surtout sur l'aspect le plus basique de la production de pornographie : les femmes actrices.

Les femmes sont faites pour ça

La stratégie que les gens utilisent le plus souvent pour essayer d'enterrer la critique féministe anti-pornographie consiste à jouer la carte joker du « choix ». À les en croire, puisque les femmes ont choisi d'être actrices dans la pornographie, il n'y aurait rien à reprocher à cette industrie. Un consommateur de pornographie l'a exposé en ces termes dans un mail qu'il m'avait envoyé :

En lisant votre article j'avais vraiment envie de vous faire remarquer quelque chose. C'est quelque chose que j'ai toujours voulu crier à toutes ces féministes qui ont horreur de la pornographie. *Personne ne force les filles à en faire*. Elles le choisissent. Et elles sont payées pour ça. Certaines sont même plutôt bien payées. D'ailleurs même celles qui ne sont pas si bien payées gagnent beaucoup d'argent pour le peu de temps qu'il faut pour faire un porno. (C'est lui qui souligne)

Voici, en résumé, la manière dont les hommes (et certaines femmes) ont l'habitude de saboter tout appel à une réflexion critique sur eux-mêmes au sujet de leur consommation de pornographie. En presque vingt ans de conférences publiques et de publications sur le sujet, je ne compte plus les fois où j'ai entendu cet argument à l'issue d'un exposé. La formulation type de l'argument par les hommes, telle que reflétée dans le commentaire ci-dessus, contient trois affirmations et un présupposé implicite :

Affirmation 1 : Les femmes qui sont dans la pornographie l'ont choisi.

Affirmation 2 : Elles sont très bien payées.

Affirmation 3 : Celles qui ne sont pas très bien payées s'en sortent bien parce qu'elles sont payées juste pour être baisées, ce qui est facile, et d'ailleurs...

Présupposé : Les femmes sont faites pour ça, pour être baisées.

Avant d'en venir à une analyse du concept de choix et des choix que les femmes font, je veux vous raconter une histoire tirée de la remise des prix d'*Adult Vidéo News* de 2005, l'équivalent des Oscars pour l'industrie pornographique, qui se tient tous les ans à l'*AEE*. J'étais à ce salon cette année en tant que membre de l'équipe de tournage d'un documentaire sur l'industrie, et quoique nous ne fussions pas autorisé·es à filmer la remise des prix, je m'arrangeai pour me faufiler dans la salle de bal de l'hôtel au moment de la grande finale du salon d'exposition. Quand l'événement fut fini, en sortant, je me trouvai coude à coude avec Cyntherea, la lauréate du prix de la meilleure nouvelle starlette. Cyntherea est surtout célèbre pour ses performances de « femme fontaine », ou d'éjaculation féminine visible, une nouvelle tendance dans la pornographie de la dernière décennie (quoiqu'il y ait débat sur la question de savoir si cette pratique est réelle ou s'il ne s'agit que de femmes qui urinent pendant le sexe). Voici la description de Cyntherea que donne son site internet :

Le sexe, elle aime ça brut et sale. [...] Outre sa qualité de femme fontaine, Cyntherea est une Ado de Rêve. Elle est belle au naturel avec ses seins naturels frétilants. Cyntherea a un piercing à la chatte et un tatouage de papillon, qui ornent son corps d'ado sexy. Son incroyable talent pour la gorge profonde est aussi au top de son CV de nouvelle porn-star. Elle est à fond pour se faire baiser bien dur tout en arrosant le corps entier de son partenaire.⁶⁵

Alors que nous marchions le long du ruban de séparation, au milieu des acclamations de ses fans, je me retrouvai à côté d'une femme que je devinai, à raison, être sa mère. Alors qu'elle serrait la main de sa fille, je lui demandai ce qu'elle ressentait. Elle dit qu'elle était très fière de sa fille. Nous fîmes quelques pas de plus. Et puis, sans vraiment y réfléchir, je lui ai posé une question. En y repensant, je n'avais pas le droit de lui demander cela, et j'aimerais pouvoir la retirer. Mais sur le moment, en fin de soirée au bout d'une longue journée, et sans trop y réfléchir, je lui demandai : « Quand votre fille était petite, auriez-vous jamais imaginé cela ? ». Elle se retourna vers moi avec un air horrifié et dit, « Mon dieu, non. Quelle idée ? »

Je suis parent. J'ai compris la réaction de la mère de Cyntherea. C'était une mère – qui marchait aux côtés de sa fille, qu'elle aimait certainement tout autant que n'importe quel parent aime son enfant – et qui entendait des hommes étranges crier des choses comme « Cyntherea, je t'aime » et « Cyntherea, montre-nous tes seins » et « Cyntherea, j'adore te voir gicler ». Qui imaginerait un tel destin pour sa fille ?

Or Cyntherea a *choisi* de faire carrière dans la pornographie. Et sa mère a *choisi* de soutenir sa fille. Qu'est-ce donc qu'un choix ?

Les choix, objectifs et subjectifs

Dans la conversation quotidienne, nous utilisons le concept de « choix », comme bien d'autres, comme s'il ne présentait aucune difficulté. Ce n'est pas le cas.

Partons d'un exemple simple : je donne des questionnaires à choix multiples en validation de mes cours magistraux, non pas que j'aime ce mode d'examen, mais parce qu'avec 150 à 300 élèves par classe, j'ai besoin d'un minimum de données sur lesquelles fonder ma décision d'attribution des notes. Même avec l'aide de quelques assistants, qui notent un nombre limité de copies, je ne suis pas capable d'évaluer autant d'étudiants en un semestre. Du coup, je crée des chiffres avec ces examens pour donner l'illusion que ma notation de fin de trimestre repose sur des critères raisonnables.

Les étudiant·es, bien sûr, ne s'y trompent pas : peu sont celles et ceux qui croient que de tels examens puissent donner une mesure précise et pertinente de leur apprentissage. Bien qu'ils comprennent l'inadaptation des questionnaires à choix multiples, tou·tes mes étudiant·es « choisissent » de passer un examen qu'ils savent être à peu près inutile. Ils choisissent de le passer parce que s'il leur arrivait de refuser de le faire – quelles que soient la rigueur et la pertinence de leur analyse des défauts de l'examen – ils ne valideraient pas le cours, et on leur refuserait quelque chose qui est important pour eux, un diplôme universitaire de la discipline dans laquelle ils veulent se spécialiser (les deux cours magistraux que je donne étant exigés par mon département, il est impossible pour un·e étudiante de recevoir son diplôme de journalisme sans les avoir validés).

Bien sûr ils pourraient choisir de rejeter les exigences de l'institution, mais cela impliquerait de refuser les avantages (quels qu'ils soient, réels ou illusoire) d'un diplôme de journalisme de l'*University of Texas* d'Austin. Ils ont le choix, au sens où personne ne les menace directement de les blesser physiquement si ils choisissent autre chose, mais dans ces conditions, étant donné le pouvoir limité dont ils disposent dans le système, leur choix n'est pas complètement libre. Cela a-t-il donc un sens de dire que les étudiant·es de mon cours « choisissent » de passer un examen par questionnaire à choix multiples ? Oui, bien sûr, et en même temps c'est plus compliqué que cela.

Notre analyse du concept de choix ne saurait cependant s'arrêter là. Il nous faut faire la distinction entre les conditions objectives qui encadrent un choix et la conscience subjective de ces conditions.

Prenez par exemple les prisonnier·es d'un établissement pénitentiaire de haute sécurité. Quand un·e gardien·ne donne un ordre – une personne lourdement armée, appuyée par un grand nombre d'autres gardien·nes lourdement armées à distance de frappe, qui travaille dans une institution qui confère aux gardien·nes et à leurs supérieur·es tous pouvoirs officiels, dans une société notoirement hostile aux personnes détenues – il ne faut pas s'étonner si la grande majorité

des prisonnier·es vont choisir d'obéir à son ordre. Les prisonnier·es pourraient choisir de contrevenir individuellement à l'ordre donné, mais ils feraient ce choix en sachant qu'ils devraient en subir les conséquences. Dans ces conditions, personne ne soutient qu'on a vraiment laissé le choix aux prisonnier·es de suivre l'ordre du gardien, même si tout·e prisonnier·e disposé·e à en endurer les conséquences pourrait certainement refuser d'obtempérer. Dans ce cas, les conditions sont telles que presque tout le monde, dans la même position, déciderait de suivre cet ordre. La grande majorité des gens ne prendrait pas le risque d'y désobéir, à moins de compter sur le soutien de toute la population de la prison, ce qui modifierait l'évaluation du risque.

Une autre variation sur le thème du prisonnier : le cas où l'épouse d'un mari qui la surveille a l'impression d'être emprisonnée dans sa propre maison. Il suit le moindre de ses mouvements, il devient violent, ou menace de le devenir chaque fois qu'elle sort sans sa permission. On l'a éduquée à croire qu'une épouse doit, autant que possible, suivre les instructions de son mari. Elle dépend de lui économiquement et, après plusieurs années où il l'a systématiquement dénigrée, elle en est venue à croire que seule elle ne pourrait pas subvenir à ses besoins. Et elle a peur – non sans raison, vu les explosions de violence auxquelles il s'est déjà livré – qu'il ne la blesse ou même la tue si elle ne fait pas ce qu'il ordonne. Dans ce cas, les conditions sont telles que certaines personnes décideraient de rester, et d'autres de partir ; la manière dont chacune pèsera ce qu'elle risque en partant et ce qui lui en coûte de rester variera selon un grand nombre de facteurs, intérieurs à l'individu pour les uns, relevant du monde extérieur pour les autres.

Dans le cas des prisonnier·es et des gardien·nes de prison, personne ne soutiendrait que les prisonnier·es choisissent vraiment de suivre les ordres des gardien·nes, au sens où leur choix serait véritablement libre de contrainte. Les conditions objectives de la prison sont relativement simples, et le pouvoir de l'administration pénitentiaire s'y impose sans faux-semblants. L'évaluation subjective de cette situation serait en gros la même pour presque tout le monde.

Dans le cas de la femme et du partenaire abusif, le terme de « prisonnière » n'est pas pris dans son sens littéral, ou juridique, mais comme une métaphore. Toutefois, si l'on peut le comprendre comme une métaphore, c'est précisément parce qu'en un sens tout le monde se rend compte qu'elle est un genre de prisonnière. Je veux dire par là que quelque évaluation subjective que nous avons de ses choix (on peut considérer qu'elle peut chercher la protection de la justice, ou l'aide d'un foyer pour femmes battues, ou entreprendre d'autres actions pour étendre ses options) on voit sans difficulté que son évaluation subjective à elle peut lui donner l'impression qu'elle n'a pas vraiment le choix. En ce sens, elle est tout autant prisonnière que la personne incarcérée. La manière dont elle perçoit ses options compte aussi.

Il suffit de réfléchir à nos propres vies pour nous rendre compte que ce qu'on pourrait appeler des choix complètement libres sont rares ; nos décisions sont toutes encadrées par un certain mélange de contraintes et d'opportunités concrètes. Les exemples ci-dessus nous apprennent que pour discuter le concept de choix, il importe de considérer la manière dont chaque individu particulier perçoit ces contraintes et ces opportunités.

Évaluer les choix

Revenons-en donc aux consommateurs de pornographie qui, pour se défendre de toute préoccupation liée à sa critique, invoquent le choix des femmes.

Une discussion sérieuse sur la notion de choix ne saurait se restreindre au seul moment où une femme décide de tourner dans un film pornographique particulier : elle doit inclure l'ensemble des conditions dont la présence en toile de fond affecte non seulement les options objectives que celle-ci rencontre mais encore son évaluation subjective de ces options. Il n'y a pas beaucoup d'études systématiques qui portent spécifiquement sur les femmes actrices de pornographie. Mais les études sur les femmes qui ont été prostituées – dont certaines sont aussi employées dans la pornographie – ainsi que leurs témoignages, nous apprennent qu'une agression sexuelle dans l'enfance (laquelle conduit souvent sa victime à considérer sa propre valeur dans le monde avant

tout comme sa capacité à fournir du plaisir aux hommes) et des difficultés économiques (un manque de vraies options d'emploi pour un salaire décent) sont des facteurs clé dans la décision de bon nombre de femmes d'entrer dans l'industrie du sexe.⁶⁶ On sait la fréquence des dissociations que développent les femmes de l'industrie du sexe – pas toutes, mais nombre d'entre elles – pour affronter ce qu'elles font ; dans une étude sur 130 prostituées de rues, 68 % des femmes remplissaient les critères diagnostiques d'un trouble de stress post-traumatique.⁶⁷ On sait également que les proxénètes ont souvent recours à la contrainte et à la violence pour forcer les femmes à travailler comme prostituées. Selon le terme d'une équipe de recherche qui a compilé les résultats d'études issues de neuf pays, la prostitution est « multitraumatique ».⁶⁸

Les femmes qui travaillent dans de telles conditions en font-elle véritablement le choix ? Il n'y a pas de réponse simple à cette question. Reconnaître cette complexité ne signifie pas que nous traitons ces femmes comme des enfants, ou que nous leur déniions le statut d'agents, ou que nous les peignons comme des dupes qui n'ont pas conscience de leur situation. C'est seulement reconnaître la réalité du monde dans lequel nous vivons et dans lequel elles travaillent, et à tout le moins cela devrait faire réfléchir les gens qui ont tendance à parler du choix à la légère. Même si les femmes actrices de pornographie ne travaillent pas dans des conditions aussi dures que les femmes prostituées dans la rue, la forme générale de l'argument reste la même. Qu'en résulte-t-il pour les consommateurs qui se demandent dans quelle mesure les choix des femmes devraient affecter leur choix de consommer de la pornographie ?

Pour les besoins de l'argument, admettons que telle femme qui travaille dans l'industrie du sexe ait choisi d'y participer en conscience et de manière complètement libre, sans qu'aucune contrainte ou restrictions ne pèsent sur elle, ainsi que des femmes qui sont dans l'industrie le déclarent souvent. Quand bien même ce serait le cas, cela ne change en rien les schémas décrits plus haut, et la conclusion inévitable qu'un certain nombre des femmes qui sont dans l'industrie – vraisemblablement la majorité, et peut-être une majorité significative – choisissent dans des conditions qui rendent leur choix compliqué. Et dans la plupart des cas, le consommateur n'a aucun moyen fiable de savoir quelles sont les femmes qui participent à l'industrie par un choix véritablement libre. Quand un consommateur lance un DVD chez lui, il ne dispose d'aucune information pour l'aider à se prononcer. Par conséquent, le plus probable est qu'il utilise une femme dont le choix n'était pas véritablement libre.

Mais que se passerait-il si, au contraire, on disposait d'informations concernant la nature des conditions, objectives et subjectives, dans lesquelles les femmes font ce choix ?⁶⁹ La question n'en serait pas réglée pour autant. Tant que l'industrie reste rentable et qu'un grand nombre de femmes est requis pour faire certains films, il est sûr qu'un certain nombre de ces femmes choisira dans des conditions qui rendent à peu près absurde le concept de « libre choix ». Quand un homme achète ou loue un DVD, il crée la demande de pornographie qui conduira à ce qu'un certain nombre de femmes soient utilisées – c'est à dire, blessées d'une manière ou d'une autre, que ce soit psychologiquement et/ou physiquement – peu importe ce qu'il sait ou pense savoir de telle ou telle femme.

Deux faits compliquent donc les choix d'un homme au moment d'acheter ou de louer de la pornographie. Premièrement, il ne peut pas connaître les conditions dans lesquelles les femmes ont fait leurs choix, et par conséquent il ne peut pas savoir dans quelle mesure il s'agissait de véritables choix. Et deuxièmement, même s'il pouvait le déterminer pour une femme particulière dans le film particulier qu'il regarde, la demande de pornographie que son achat contribue à créer garantit que certaines femmes seront blessées.

D'un point de vue logique, l'argument est clair. Mais l'acceptation ou non de ces arguments dépend en partie de la capacité de chacun à l'empathie. Parce que nous vivons dans un monde où il est si facile de se détacher et de nous isoler des autres, il nous faut entraîner notre empathie, la plus fondamentale des qualités humaines. Il nous faut nous rappeler d'exercer notre capacité à mettre notre humanité en relation avec celle des autres, à voyager dans leurs mondes et à essayer de ressentir au diapason d'un autre être humain.

L'empathie

Il existe un genre de films *gonzo* spécialisé dans la réalisation de sexe oral par des femmes sur des hommes, dont certains présentent des scènes de traitement brutal des femmes. Une variété de ce genre, dans laquelle une femme a plusieurs rapports semblables de sexe oral avec plus d'un homme, est appelée « *blow bang* ». Dans un de ces films, *Blow Bang #4*, sorti en 2001, une jeune femme habillée en pom-pom girl est entourée de six hommes. Au début de sa scène, « Dynamite » (le nom qu'elle donne sur la vidéo) dit, « Ça m'intimide un peu ». L'interviewer hors-champ lui répond : « Il ne faut pas. On a des bonbons pour toi. Bonne pute. Tu vas te faire six mecs aujourd'hui. Pas vrai que tu es une brave petite pom-pom ? »

Pendant environ sept minutes, Dynamite passe méthodiquement d'un homme à l'autre, réalisant du sexe oral sur eux alors qu'ils lui délivrent des insultes dans le genre « espèce de petite pom-pom salope ». Les autres commentaires faits par les hommes dans cette scène comprennent :

C'est ça petite salope, suce ma bite. Partage ta putain de jolie bouche. Bienvenue dans le Blow Bang sale pute. C'est ça hoquette petite salope, jusqu'au ras des couilles. Ouais, crache bébé. Oh oui ma bite t'adore. Tu aimes être le centre de l'attention, pas vrai ma petite ? Putain de sale mange-bite. Tu vas danser pour nous petite salope. Tu vas t'en prendre six pour le prix d'une. Etouffe-toi dessus. C'est toi la préférée pas vrai ? On sait nous maintenant pourquoi c'est toi la préférée des pom-pom. C'est pas encore fini, ma petite. Ça sera pas fini avant que tu nous fasses un petit cadeau, un petit vomito. [Elle hoquette] Voilà, là on se comprend.

Pendant encore une minute et demie, Dynamite s'assoit tête en bas sur un canapé, sa tête pendante contre le rebord, sous les poussées des hommes dans sa bouche qui la font hoqueter. À la fin, elle prend la pose de la vilaine fille. « Ça vous plaît de jouir sur mon joli minois, non ? » dit-elle, alors qu'ils éjaculent sur son visage et dans sa bouche, pendant les deux dernières minutes de la scène.

Cinq hommes en ont fini. Le sixième se lève. Alors qu'elle attend qu'il éjacule sur son visage, maintenant recouvert de sperme, elle ferme étroitement les yeux et grimace. Le temps d'un moment, son visage change ; il est difficile d'y lire ses émotions, mais on dirait qu'elle va pleurer. Après que le dernier homme, le numéro six, a éjaculé, elle se reprend et sourit. C'est alors que le narrateur hors-champ lui tend les pompons qu'elle tenait au début de la vidéo et dit, « Tiens chérie, ta petite éponge à foutre – éponge-toi ». Elle cache son visage dans les pompons et la scène s'arrête.

Les femmes du mouvement pour mettre fin à la violence des hommes ont aidé la société à comprendre que nous devons entrer en empathie avec les victimes d'agression sexuelle et de violences domestiques. Il nous faut étendre cette empathie aux femmes qui travaillent dans la pornographie et de la prostitution. Sur cette voie, la première chose dont il faut nous rappeler est la suivante : Dynamite est l'une des nôtres. Elle est une personne. Elle a ses propres espoirs et ses propres désirs.

Attardons-nous sur un moment particulier de cette scène avec Dynamite. Après avoir réalisé du sexe oral sur six hommes, après que six hommes ont enfoncé leur pénis dans sa gorge au point de la faire hoqueter, après que six hommes lui ont éjaculé dessus, on éteint la caméra. Fermez les yeux et pensez, non pas aux actes sexuels, mais au moment qui suit le sexe, quand on a éteint la caméra. Les hommes s'en vont. Quelqu'un lui jette une serviette. Elle doit nettoyer son visage, son corps et ses cheveux du sperme de six inconnus. Cette femme – qui est une personne, qui est l'une des nôtres, qui a ses propres espoirs et ses propres désirs – se nettoie.

Imaginez que la femme de cette scène est votre enfant. Que ressentiriez-vous si la femme à qui l'on tend une serviette pour se nettoyer du sperme de six hommes était votre enfant, la personne que vous avez élevée, aimée et dont vous avez pris soin ? Imaginez que cette femme est l'enfant de votre meilleur·e ami·e, ou de votre voisin·e, d'un·e collègue. Imaginez maintenant que cette femme est l'enfant d'une personne que vous n'avez jamais rencontrée et que vous ne rencontrerez jamais.

Imaginez que cette femme est tout simplement une personne, l'une des nôtres, avec ses propres espoirs et ses propres désirs. Oubliez la question de savoir si c'est ou non votre enfant. Rappelez-vous juste qu'elle est une personne ; elle est l'une des nôtres.

Maintenant, imaginez que vous êtes celui qui lui tend la serviette. Oseriez-vous la regarder dans les yeux ? Nous avons besoin d'oser la regarder dans les yeux et de chercher à comprendre ce qu'elle pourrait ressentir. Nous ne pouvons pas savoir avec certitude ce qu'elle ressent, mais nous pouvons essayer d'imaginer ce que nous pourrions ressentir si nous étions à sa place.

Même les producteurs de pornographie sont capables de comprendre ces questions, quoiqu'ils s'en détournent. John Stagliano, le fondateur d'*Evil Angel* et le créateur de la série à succès des *Buttman*, l'a reconnu dans une interview de 2002, en parlant de certains des réalisateurs qui filment du sexe plus brutal :

Le plus gros problème du commerce du porno c'est qu'en tant que réalisateur, je ne peux pas m'empêcher de me sentir responsable quand une fille se fait blesser le cul par Christoph Clark [un réalisateur dont *Evil Angel* distribue les films] en Europe de l'Est ou quand Joey [Silvera, un autre réalisateur dont les films sont distribués par *Evil Angel*] pousse une fille un peu trop loin et qu'elle pense que c'était une expérience désagréable. La plupart du temps ces choses-là n'arrivent pas sinon je ne ferais pas affaire avec ces gens. La plupart du temps c'est une expérience positive pour ces filles. Le problème, c'est qu'on les paye à tourner du sexe plus dur, il y a une récompense financière à faire des trucs de plus en plus barrés. On nous incite financièrement à demander à ces filles d'essayer. Parfois elles essaient et elles n'aiment pas ça. C'est malheureux et c'est le plus gros problème que j'ai avec le commerce du porno aujourd'hui. Maintenant que j'ai une famille, j'en suis plus conscient, mais j'essaie de garder le sens des proportions et de me dire que c'est juste du porno. Tout le monde est là volontairement et tout le monde est juste en train de jouer. Ça implique certains risques et on va gérer ces risques.⁷⁰

Stagliano semble comprendre la question, à un certain niveau, mais il s'en détourne. Mais que se passerait-il si nous pratiquions cette empathie ? Que dirions-nous alors de Dynamite ? Notre première réaction serait-elle, « Oui mais bon, elle a choisi d'être là » ? Ou aurions-nous envie de lui parler, loin des pornographes, dans un environnement où nous pourrions parler comme des êtres humains, où nous pourrions la comprendre plus profondément, en tant que personne, avec ses espoirs et ses rêves ? Je ne peux bien sûr pas savoir ce que Dynamite nous dirait. Pour entrer en empathie, je n'ai pas à prétendre en savoir plus que Dynamite sur sa propre vie, ou le comprendre mieux. Nous pouvons écouter ce qu'elle dit – ses mots à elle, pas les répliques du pornographe, prononcés dans un environnement où elle est vraiment libre de parler. Nous pouvons réinscrire ces commentaires dans le contexte plus large de ce que nous savons des femmes qui travaillent dans l'industrie du sexe. Et en faisant cela, nous pouvons essayer de nous mettre à sa place, entourée de ces six hommes. Nous pouvons nous demander si nous aimerions être à sa place ; ou si nous voudrions que les personnes qui nous sont chères y soient. Et si à cette question notre réponse est non, nous pouvons nous demander pourquoi.

Rien là-dedans qui conduise à discréditer la capacité de Dynamite à agir ou à la traiter comme une dupe. Cela renforcerait seulement notre capacité à ressentir, à comprendre et à réfléchir pour nous guider dans un monde complexe. Lorsque nous entrons en empathie avec autrui, nous prenons conscience d'un lien. Nous savons que nous ne sommes pas en train de manquer de respect à l'autre personne parce que ce n'est pas ce que l'on ressent – on ressent de la sollicitude, pas du jugement. Nous pouvons aussi nous rendre compte des moments où nous nous ne sommes pas en lien empathique avec autrui. Parfois nous reconnaissons ce même manque d'empathie chez les autres.

À quoi ressemble l'absence d'empathie

Les bonus du DVD *Big Booty White Girls*, une production gonzo d'*Evil Angel* de l'année 2004, comprennent une piste de commentaires qui permet au spectateur d'entendre les voix du réalisateur/acteur Justin Slayer et du caméraman commenter la scène, en surimposition de la bande-son normale. Dans la scène avec Mélanie Crush, la rencontre des images et du commentaire cristallise la mort de l'empathie.

Quoiqu'on ne sache pas bien d'où vient Crush, ou quelle est sa langue natale, il apparaît qu'elle parle très peu l'anglais, et elle ne prononce pas plus de quelques mots. Le sexe commence avec Slayer qui réalise du sexe oral sur elle, et elle émet des sons de plaisir. Puis elle se met à genoux, face au dossier du canapé, et il pénètre son vagin par l'arrière, en lui tenant les cheveux pendant ses poussées. À ce moment-là, ses gémissements ne sont plus clairs ; difficile à dire s'ils sont de plaisir ou de douleur. Quand il pousse sa pénétration jusqu'au bout, le son de sa voix et l'expression de son visage évoquent de plus en plus clairement la douleur. Cela continue, il dit : « Tu aimes qu'on te baise comme ça ? Tu en veux plus ? » Elle ne répond pas. Alors il pénètre son anus, dans diverses positions. Il lui demande si c'est bon, et pour la première fois elle répond oui. Il pousse à l'intérieur de son anus, et elle se touche le vagin. Les poussées s'accroissent, le rythme auquel elle se touche ralentit d'un coup et, de nouveau, elle a l'air d'avoir mal. C'est alors qu'il lui dit qu'il va aller profond. Elle a clairement l'air d'avoir mal, les yeux fermés, en se retournant à la recherche de quelque chose à agripper. Il dit : « Regarde-moi. Je te baise le cul. Regarde-moi. Regarde-moi. » Il l'embrasse et commence de nouveau à pousser : à ce moment son expression ne laisse aucun doute sur le fait qu'il est en train de la blesser. Elle tend les bras pour s'accrocher à lui. Sans trop prévenir, il éjacule sur son visage et dans sa bouche. À ce moment, son pénis sorti d'elle, elle a l'air de revenir à la vie.

Tout le monde reconnaît que certains des sons et certaines des expressions que les gens font pendant l'activité sexuelle sont ambigus ; qu'on peut les lire comme des signes de plaisir ou de douleur. Mais à de nombreux moments de cette scène il est difficile d'interpréter les réactions de Crush comme quoique ce soit d'autre que des expressions de douleur. Peut-être que personne d'autre que Crush ne peut le savoir, mais il me suffit qu'aux yeux d'un observateur, à de nombreuses reprises dans cette scène, elle semble clairement avoir mal.

La piste de commentaire nous montre la manière dont les hommes ont interprété ces expressions de voix et de visage en faisant le film :

Le caméraman : Ce qui me plaît chez elle aussi, Dog, c'est que la performance d'actrice pour elle c'était fini du moment où tu l'as touchée. Elle était là pour de vrai, elle avait envie de baiser. Elle jouait sur ses propres fantasmes. [...] Ses yeux, mec, en me regardant. Tu vois l'expression sur son visage, genre, tu sais quoi, « J'aime vraiment, vraiment ce qui se passe ». Tu sais quoi, j'ai presque eu l'impression qu'elle avait vraiment besoin de baiser. Parce que tu sais, il y a plein de ces jolies nanas qui veulent pas se faire baiser.

Justin Slayer : Il faut bien s'accorder avec la nana. Là voilà, ça c'est un langage universel. [...] Ce petit couinement qu'elle pousse comme une petite cochonne. [...]

Le caméraman : Ce que j'ai appris, c'est que du moment que tu as réussi à mettre la nana dans le coup, elle fera presque n'importe quoi. Parce qu'il faut qu'elle se détende et tout. [...] Parce qu'elles sont faites pour se faire baiser comme ça. Je veux dire, sinon pourquoi elle aurait un si gros cul, une chatte comme ça, des cuisses comme ça ? Elle était foutue comme ça parce qu'elle était faite pour être baisée. [...] Qui peut dire le contraire.

Justin Slayer : Elle s'est accroupie bien bas [pendant la pénétration anale]. Elle aime ça. [*Elle pousse un évident cri de douleur*] Oups, un peu trop profond.

Le caméraman : Là vous voyez la pure réalité. On zappe toutes les conneries à la Hollywood. Vous voyez la pure réalité.

De même qu'il n'y a pas moyen de savoir avec certitude ce qu'a vécu Melanie Crush, il n'y a pas moyen de savoir dans quelle mesure le commentaire entre Slayer et le caméraman a reflété leur opinion et leur ressenti au sujet de cette scène. Leurs commentaires constituent néanmoins soit un compte rendu fidèle de leurs propres perceptions, soit un compte rendu élaboré à l'intention des spectateurs. Soit ils croient, soient ils veulent que les hommes qui les regardent croient, que (1) les femmes sont physiquement et émotionnellement conçues pour être utilisées sexuellement de cette manière ; (2) que cela leur plaît ; et (3) que des expressions qui semblent indiquer que la femme est mal à l'aise ou qu'elle a mal soit passent inaperçues, soit sont interprétées comme des expressions de plaisir.

Que pense réellement Justin Slayer, et quelle influence cela a-t-il sur les films qu'il réalise ? Je ne prétends certainement pas le savoir. Mais voici la manière dont il décrit son travail à un interviewer en 2005 :

Justin Slayer : En ce moment je travaille sur *Mami Culo Grande*. « Mami » est une petite Latino. On les appelle des « Mami's ». Et « culo » c'est le cul. « Grande » ça veut dire gros. Donc en ce moment on a le rayon Latino au gros cul. J'ai aussi mon film *Black Pipe Layer* qui sort bientôt. C'est du haut de gamme où juste on déchire des petites nanas blanches – DP, Anale et juste on les fend au large ouvert.

Steve C. : Pour ceux qui ne le savent pas déjà, pouvez-vous nous expliquer ce que veut dire DP ?

JS : DP, c'est une double pénétration. On baise une fille par le cul et la chatte en même temps. Vous voyez le genre ? C'est notre métier.

SC : Ça a l'air horriblement douloureux.

JS : La douleur, tout ça, j'y connais rien. J'ai jamais vécu ça.

SC : Ce que je veux dire c'est qu'il y a une fille en dessous qui hurle à n'en plus pouvoir.

JS : Oui parfois. Mais il y a aussi des filles qui peuvent encaisser cette merde. Il y a des filles qui ne veulent rien en dessous de ça, vous voyez le genre ? On bosse avec des pros ici, c'est ça le porno. C'est la putain de NBA NFL des putains de bêtes de foire. Il se passe des trucs de malade.⁷¹

Effectivement, il se passe des trucs de malade, dans le monde de la pornographie et au-delà.

Ce chapitre s'est concentré sur les actrices et acteurs, et comprendre les conditions dans lesquelles ils tournent est un aspect crucial de l'évaluation politique et éthique de l'industrie pornographique. Comme l'a dit Andrea Dworkin, « la pornographie arrive à des femmes ».⁷² Elle voulait dire par là que ce que les consommateurs regardent sur un écran est arrivé dans le monde à une femme réelle. Elle voulait aussi dire que dans le monde, la pornographie est consommée par des hommes, ce qui a des effets sur les vies de femmes réelles dans le monde. Un examen complet requiert donc que nous passions de la question de la production à celle de la consommation.

Nous sommes ce devant quoi nous nous masturbons [consommation]

Ce qu'il faut comprendre d'abord et avant tout au sujet de la consommation de pornographie par les hommes est qu'elle implique des hommes qui consomment de la pornographie. Je veux dire par là que les consommateurs de la pornographie hétérosexuelle de grande distribution sont très majoritairement des hommes, et qu'ils ne regardent pas seulement de la pornographie mais qu'ils la consomment : ils l'utilisent pour faciliter leur masturbation. Ces deux réalités sont cruciales pour toute enquête sur les effets de la pornographie sur les attitudes et les comportements.

L'industrie pornographique reconnaît le rôle de ses produits dans la masturbation des hommes. Par exemple, une pige d'*Adult Video News* au sujet des réalisateurs de *gonzo* résume ainsi les raisons de la popularité de ce genre auprès des producteurs et des consommateurs :

Les produits *gonzo*, *non-feature*, sont de loin le genre pornographique dominant car ils coûtent moins cher à produire que les films à scénario, mais de manière tout aussi importante, parce qu'ils sont le produit de choix du consommateur qui se caresse en solo et qui veut simplement aller droit au but, se branler sur de la bonne came, et ensuite, s'ils veulent vraiment voir un peu de jeu, d'intrigue et de dialogue, zapper sur la dernière sortie Netflix. Ces réalisateurs comprennent ça, et en cela, nous les applaudissons.⁷³

L'industrie sait pertinemment que le « consommateur qui se caresse en solo » est un homme, mais elle aime raconter que les femmes s'intéressent tout autant à la pornographie que les hommes – ou du moins, que ce serait le cas si elles parvenaient à se débarrasser des attitudes répressives d'une société puritaine. Certaines personnes, dans l'industrie, soutiennent que les femmes adhèreraient alors au même genre de pornographie qui plaît aux hommes ; d'autres suggèrent qu'une pornographie plus « centrée sur les femmes » est nécessaire.

Comme pour bien d'autres questions au sujet de la pornographie, nous ne disposons pas de données fiables sur la répartition hommes/femmes dans la consommation de pornographie. Mais peu importe l'opinion qu'on se fait sur ce que les femmes devraient penser et ressentir au sujet de la pornographie, il est clair que la pornographie contemporaine reflète de manière prédominante l'imagination sexuelle des hommes, enracinée dans une conception dominante de la masculinité : le sexe comme contrôle, conquête, domination, et le fait de se donner du plaisir en prenant les femmes. Ces vingt dernières années, j'ai toujours demandé aux producteurs et vendeurs de pornographie que j'interviewais quel pourcentage de leurs consommateurs était des hommes. Le plus petit chiffre qu'on m'ait jamais donné est 80 %, même si tous reconnaissent que davantage de femmes regardent de la pornographie aujourd'hui qu'il y a seulement dix ans, à mesure que les matériels à contenu sexuellement explicite deviennent plus normalisés. Dans ce chapitre, je me concentrerai donc sur le lien entre la pornographie et les attitudes des hommes vis-à-vis des femmes et du sexe, et sur le comportement des hommes vis-à-vis des femmes dans des situations sexuelles et non-sexuelles.

Un·e lecteur·ice sceptique pourrait demander : Comment pouvez-vous être sûr qu'il y ait un lien entre la consommation de pornographie et les attitudes et/ou comportements ? On ne saurait l'affirmer, bien sûr, sans preuve et sans une théorie qui donne sens à ces preuves. Mais de nombreuses personnes admettent que ce lien existe, et parmi elles le « père du *gonzo* », John « Buttman » Stagliano.

La pornographie est « une psychologie qui n'est pas saine à mon avis »

À l'*Adult Entertainment Expo* de 2006, j'ai demandé à Stagliano si la pornographie *gonzo*, qui représentait des actes sexuels de plus en plus extrêmes et brutaux, l'inquiétait pour une raison ou une autre. Il répondit que même s'il ne dirait jamais que l'industrie va dans la mauvaise

direction, « il y a beaucoup plus de trucs plus durs ; il y a beaucoup plus de trucs que je trouverais déplaisants à regarder, qui ne me plaisent pas personnellement .» Il insista immédiatement sur le fait que les films qu'on critique habituellement – comme ceux d'*Extreme Associate* qui incluent des scénarios de viol⁷⁴ – étaient produits avec le plein consentement de toutes les personnes impliquées et, par conséquent, qu'ils devraient indiscutablement être légaux. Mais à la question plus profonde de savoir ce que de tels films reflétaient de la culture et de la manière dont ils pourraient affecter les gens, il répondit de manière équivoque : « C'est possible qu'ils alimentent une psychologie qui n'est pas saine à mon avis. Mais je ne sais pas vraiment si c'est malsain. Et pour certaines personnes ça peut être quelque chose de sain. »

Quelle est cette « psychologie » dont il n'est pas si sûr ? Stagliano s'expliqua : Cette psychologie, c'est que certaines personnes aiment abuser d'autres personnes, dans la vie réelle, dans des situations réelles. Et je m'inquiète que nous créions un art qui nourrisse ça, qui d'une certaine manière le renforce et dise que c'est une bonne chose, et fasse que des gens se sentent un peu plus à l'aise avec certains trucs psychologiques dont je pense qu'ils devraient les mettre mal à l'aise parce qu'ils sont mauvais.

Donc, le père du *gonzo* (qui est « un art », selon lui) s'inquiète de ce que des variétés plus extrêmes de pornographie puissent renforcer et normaliser des attitudes qui légitiment l'abus sexuel. Et si l'on s'inquiète des effets des formes les plus rudes et brutales de pornographie, hé bien, en toute logique on devrait s'inquiéter des effets de tous les produits de l'industrie, puisqu'il n'y a pas de raison de supposer que seule la pornographie la plus extrême puisse avoir un tel effet.

En d'autres termes, dans un moment de candeur, le chef de l'une des maisons de production et de distribution de pornographie les plus renommées a reconnu ce que les critiques féministes disaient depuis des décennies : il est plausible qu'il existe un lien entre la consommation par les hommes d'une pornographie misogyne et la violence sexuelle. A n'en pas douter, Stagliano ne s'accorderait pas avec les féministes sur le degré de clarté avec lequel un tel lien a été établi, et sur ce que la société devrait faire si et lorsque de tels liens seraient définitivement établis. Mais il est crucial de remarquer qu'il reconnaît par ses réponses le fait qu'un tel lien paraît sensé intuitivement, ce que l'industrie pornographique nie depuis longtemps avec sa réplique « la pornographie c'est juste des fantasmes ».

Un des présupposés implicites de la position de Stagliano est que les films qu'il crée et/ou distribue diffèrent significativement des « trucs plus durs » qui l'irritent. Mais une telle distinction est difficile à justifier quand on y regarde de plus près.

Voilà le résumé que j'ai écrit d'une scène avec Krysti Lynn (ancienne petite-amie de Stagliano) et Rocco Siffredi (l'une des stars masculines les plus connues de la pornographie), tirée d'une production de 1995, *Buttman's Big Butt Backdoor Babes*, l'un des films de l'échantillon de ma première étude sur la pornographie vidéo :

Krysti « a rencard » avec Rocco à la piscine de l'arrière-cour du réalisateur. Après avoir parcouru la série standard des positions, Rocco essaie de pénétrer son anus mais ses premières tentatives échouent, apparemment en partie à cause de la taille de son pénis, et alors qu'il pousse plus fort la caméra montre le visage de Krysti, dont l'expression évoque clairement la douleur. Ses « baise-moi » laissent la place à un son de douleur guttural qui a l'air authentique. Après quelques minutes de sexe anal, Rocco revient à la pénétration vaginale avant d'éjaculer sur ses fesses, qu'il frappe avec son pénis, tout en la fessant. À l'arrière-plan, une sirène d'ambulance passe par hasard dans la rue d'à côté, et la voix-off dit : « Tiens, ton ambulance arrive, Mlle. Krysti Lynn. Je sais que c'était assez rude. » Elle montre ensuite son anus et son vagin à la caméra, et la voix-off dit, « Ouais, tu t'es bien fait poncer petite, c'est bien. »

Comparez ma description avec le résumé tiré d'un site internet connu pour ses compte-rendus de films pornographiques, adultdvdtalk.com :

Krysti fait une fellation à Rocco et lui mange le cul (cochon) ! Puis elle montre son cul à Rocco et à nous autres (via la caméra). Rocco lui mange la chatte et le cul : elle gémit et on entend le bruit d'un ronronnement d'hélicoptère. Il lui lubrifie le cul avec sa salive et la doigte. Rocco la baise par derrière, puis il la prend en cowgirl et cowgirl inversée. Plus tard, Rocco baise Krysti par le cul pendant qu'elle se fourre un doigt dans la chatte. Changement de position : Missionnaire. Krysti gémit sauvagement et elle se retourne encore. À ce moment, l'habituelle décharge de sperme. Rocco éjacule sur tout son cul et la fesse au milieu du cul avec sa bite. Bonne scène.⁷⁵

Dans cette scène, non seulement personne n'a interrompu l'action quand il est apparu que Krysti Lynn avait mal, mais le réalisateur a montré à l'écran les preuves physiques de cette douleur et il a plaisanté sur elle.

Stagliano peut voir le potentiel de conséquences négatives qu'enveloppe la pornographie contemporaine la plus extrême, mais il faut croire qu'il ne voit pas que cette même logique peut s'appliquer à ses propres réalisations ou aux produits qu'il distribue, et qui incluent à présent les productions de Siffredi en tant qu'acteur et réalisateur. (Siffredi est un homme hors du commun dans l'industrie pornographique ; en plus de ses productions sexuellement explicites, il a également fait la vedette d'un film grand public, *Anatomy of Hell*, réalisé par Catherine Breillat.) Voilà la manière dont un critique pro-pornographie du journal *Village Voice* décrit le film *Rocco : Animal Trainer 10*, « festival de salopes 100% anal » sorti en 2002 par l'entreprise de Stagliano *Evil Angel* :

Dans la première scène, centrée sur un lit à sept côtés, Rocco filme un type anonyme à l'accent anglais ; Bella (ce charmant Rocco la reçoit d'un « Ciao Bella ! »), qui porte un plug anal assez gros sous son mini-short en jean ; l'élégante et silencieuse Sara ; et une blonde habillée en dominatrice, qui reste bouche bée devant le trou du cul béant de Bella et la manière qu'a le type de fesser, étrangler et baiser des bouches sans y avoir été invité. Bella, que j'avais déjà vu réaliser certains des actes les plus salaces auxquels j'aie pu assister, encaisse tous ces abus : les larmes lui coulent le long des joues – peut-être le simple effet physique d'avoir une grosse bite tenue de force au fond de la gorge – sur son visage, un sourire persistant pas tout à fait convaincant.⁷⁶

Quelle que soit son opinion véritable sur ce qui est sain ou ce qui ne l'est pas, Stagliano sait ce qui se vend. Il sait que Rocco fait vendre :

J'ai été le premier à faire tourner Rocco. Nous avons évolué ensemble vers des trucs plus durs. Il a commencé à cracher sur les filles. Un truc musclé de mâle dominant, avec des femmes qu'on pousse jusqu'à leur limite. Ça ressemble à de la violence mais ça n'en est pas. Je veux dire, plaisir et douleur sont la même chose, pas vrai ? Rocco est conduit par le marché. Ce qui marche dans le marché d'aujourd'hui, c'est la réalité.⁷⁷

La réalité de l'invitation au viol

Les partisan·es de la pornographie esquivent la question des effets de ce matériel sur les attitudes et les comportements en formulant la question en termes simplistes : « La pornographie cause-t-elle le viol ? ». À cette question-ci il est facile de répondre : Non.

Puisque certains des hommes qui consomment de la pornographie ne violent pas, et que certains des hommes qui violent ne consomment pas de pornographie, la pornographie n'est ni une condition nécessaire ni une condition suffisante au viol. On ne saurait soutenir de manière convaincante que la pornographie en est, comme disent les juristes, une cause *sine qua non* – « sans consommation de pornographie, cet homme n'aurait pas violé. » Cette remarque est facile à faire ; les modèles simplistes de cause à effet ne sont jamais très utiles pour expliquer le comportement humain. Par exemple, quelle est *la cause* qui fait qu'un·e étudiant·e triche à un questionnaire à choix multiple ? Sa peur de rater l'examen ? Une aversion pour son enseignant·e ? Un vice inhérent

à son caractère ? Les motifs sous-jacents à n'importe quel comportement humain sont complexes ; parler des causes en termes simples, c'est être simpliste.

Passons à une question plus utile : « La pornographie peut-elle être un facteur qui contribue au viol ? » Cette question reconnaît les limites de la capacité humaine à comprendre des comportements complexes, tout en ouvrant la voie à une compréhension plus profonde, compte tenu de ces limites. Les critiques féministes de la pornographie ne soutiennent pas que la pornographie est dans tous les cas le seul agent causal direct à l'œuvre dans la violence sexuelle. Personne ne soutient que si l'on éliminait la pornographie, le viol disparaîtrait. Au lieu de cela, mieux vaudrait débattre des manières dont la pornographie pourrait jouer un rôle dans la violence sexuelle dans notre culture. La pornographie à elle seule ne force pas les hommes à passer à l'acte, mais la pornographie fait partie d'un monde dans lequel les hommes passent à l'acte, et par conséquent il importe de comprendre la production, le contenu, et la consommation de pornographie dans le but d'éliminer la violence sexuelle.

La plupart des états de l'art de la recherche sur les liens éventuels entre pornographie et violence sexuelle suggèrent que l'on trouve des indices d'effets limités sur les consommateurs, sans qu'on puisse pour autant formuler des conclusions définitives. Il est peu probable que la recherche scientifique puisse jamais démontrer une relation de cause à effet simple et directe entre la consommation de pornographie et la violence sexuelle. Il y a trop de complexité dans le comportement humain pour qu'il en soit autrement. Tant qu'on cherchera des liens causaux directs correspondant à un modèle scientifique traditionnel, on aboutira sans doute toujours à un tel jugement ; on imagine mal des méthodes de recherche qui pourraient fournir des données et des conclusions plus convaincantes.

On ne peut pas isoler avec certitude les effets d'une manifestation spécifique de la misogynie (la pornographie) au sein d'une culture qui est misogyne en général. En fait, le danger que représente la pornographie est précisément d'autant plus grand que celle-ci constitue seulement une partie d'un système sexiste, et que le message qu'elle véhicule est renforcé en d'autres lieux. Ce que nous apprennent les témoignages des femmes et des hommes dont la vie a été affectée par la pornographie, c'est la manière dont ce matériau participe de la violence faite aux femmes, et celle dont il peut perpétuer et renforcer un système plus large de haine à l'encontre des femmes auquel il appartient. Plutôt que de discuter d'un lien causal simple, nous devrions considérer la manière dont plusieurs facteurs « rendent quelque chose attrayant », pour reprendre les termes de la philosophe féministe Marilyn Fry.

Trois types d'études ont été réalisées sur la relation entre la pornographie et la violence. Deux d'entre elles s'inscrivent dans le modèle scientifique traditionnel, et leur valeur est limitée. En premier lieu, quelques études à grande échelle ont enquêté sur la corrélation entre la disponibilité de la pornographie et les taux de violence : elles aboutissent à des résultats mitigés.⁷⁸ La complexité des variables intriquées qu'elles considèrent et l'imprécision de leurs mesures rendent ces études à peu près inutilisables.

En second lieu, on a construit des études expérimentales en laboratoire pour enquêter directement sur la question des liens causaux. Une étude typique consiste à exposer des groupes de sujets à différents types ou degrés de matériel sexuellement explicite, en comparaison d'un groupe de contrôle visionnant du matériel non-sexuel. Les chercheur·ses visent à dégager des différences significatives entre les groupes à l'aune d'une mesure, par exemple, des attitudes masculines envers le viol. Sur la base de tels tests contrôlés – la mesure des effets d'un stimulus expérimental (l'exposition à la pornographie) sur une variable indépendante (les attitudes envers les femmes ou le sexe) dans des groupes pris au hasard – les chercheuses tirent des conclusions, le plus souvent hésitantes, sur les relations causales en présence.

L'un des états de l'art les plus complets de la littérature expérimentale, dressé par des chercheur·ses éminent·es de ce champ d'étude, conclut que « si une personne présente des inclinations sexuelles relativement agressives en raison de divers facteurs personnels et/ou culturels, il est possible qu'une certaine exposition à la pornographie active ou renforce des comportements et tendances coercitives qui leur sont associées. »⁷⁹ Les auteur·es soulignent aussi que « une forte

exposition à la pornographie ne constitue pas nécessairement un indicateur de forte propension à l'agression sexuelle. »⁸⁰ Un autre état de l'art de grande ampleur conclut également qu'on a plus de chances de trouver des effets chez les hommes prédisposés à la violence, et peu de chances d'en trouver chez ceux qui n'y sont pas prédisposés.⁸¹

Même si ce travail expérimental offre parfois des indications intéressantes concernant la manière dont la pornographie opère eu égard au comportement sexuel des hommes, il souffre de plusieurs difficultés graves qui limitent sa valeur. Premièrement, les mesures des attitudes des hommes envers les femmes, telles que leur réponses aux questions sur les peines appropriées pour sanctionner les violeurs, ne nous disent pas nécessairement grand-chose sur leur velléité à violer. Étant donné que, le plus souvent, les hommes ne voient pas d'agression ou de violence dans leur comportement sexuel agressif ou violent – pour eux, c'est juste du sexe – les hommes qui violent condamnent souvent le viol, qu'ils voient comme étant le fait d'autres hommes. En outre, le comportement sexuel est un mélange complexe de réactions cognitives, émotionnelles et physiques, mélange que les réponses données à un sondage reflètent avec plus ou moins de précision.

Qui plus est, ces études en laboratoire sont incapables de mesurer les effets subtils qui se développent au fil du temps. Si la pornographie produit des attitudes et forme le comportement par une exposition répétée, rien ne garantit que ces études qui exposent des gens à une faible quantité de pornographie sur un temps court puissent mesurer précisément quoi que ce soit. Par exemple, dans une étude, les membres du groupe exposé à la catégorie de pornographie que les chercheurs ont qualifié de « massive », ont visionné six films sexuellement explicites de huit minutes par séance, sur six séances, soit un total de quatre heures et 48 minutes de matériel.⁸² Et, bien sûr, aucun laboratoire ne peut répliquer la pratique de masturbation devant de la pornographie, qui influence sans doute la manière dont les hommes interprètent la pornographie et sont influencés par elle. L'orgasme est une expérience émotionnelle et physique forte, centrale dans l'expérience pornographique, et pourtant les études en laboratoire ne disposent d'aucun moyen éthique de prendre cela en compte. Quoique la plupart des critiques pro-pornographie de la recherche expérimentale nous mettent en garde contre la possibilité que leurs résultats soient sur-évalués, pour ces raisons il est tout aussi probable que cette recherche sous-estime le rôle de la pornographie dans la promotion d'attitudes et de comportements misogynes.

Une troisième méthode d'enquête – des entretiens avec des hommes qui consomment de la pornographie, en particulier ceux qui sont sexuellement agressifs, et de femmes engagées dans des relations avec de tels hommes – ne saurait promettre de jugements scientifiques conclusifs concernant les effets de la pornographie, mais ce genre de travail peut nous aider à approfondir notre compréhension. Il est particulièrement important d'y inclure les expériences des femmes, les principales cibles de la violence, et qui sont particulièrement bien placées pour la comprendre.

En se fondant à la fois sur la recherche de labo et sur de tels entretiens, Diana Russel a soutenu que la pornographie est un facteur causal au sens où elle peut :

- prédisposer certains hommes à désirer violer ou intensifier ce désir
- saper chez certains hommes les inhibitions internes à la réalisation de leurs désirs de viol
- saper chez certains hommes les inhibitions sociales à la réalisation de leurs désirs de viol
- saper la capacité de certaines victimes potentielles à éviter le viol ou à y résister.⁸³

Le témoignage public des femmes,⁸⁴ les entretiens que j'ai menés avec des consommateurs de pornographie et des délinquants sexuels, ainsi que divers autres travaux de recherche, m'ont conduit à conclure que la pornographie peut

- être un facteur important dans la formation d'une vision de la sexualité où les hommes sont dominants
- être utilisée pour initier les victimes et briser leurs résistances vis-à-vis de l'activité sexuelle
- contribuer à rendre difficile la séparation entre le fantasme sexuel et la réalité, et
- fournir un manuel d'entraînement pour agresseurs⁸⁵

Examinez ce que rapportent les personnes ci-dessous et ce qu'elles nous apprennent concernant le rapport entre pornographie et comportements :

De la part d'une prostituée de rue, qui rapporte la fois où un type a explosé devant elle et lui a dit :

Je sais tout de vous autres salopes, tu n'es pas différente, vous êtes toutes les mêmes. J'ai tout vu dans les films. Tu aimes qu'on te batte. [À ce moment il a commencé à frapper la victime violemment] Je viens juste de le voir encore dans ce clip. Il la tabasse en la violant et elle dit qu'elle aime ça ; tu sais que t'aimes ça ; dis-moi que t'aimes ça.⁸⁶

Examinez ce que rapportent trois hommes différents de mon étude, qui avaient été condamnés pour délits sexuels⁸⁷ :

De la part d'un homme de 34 ans qui avait violé une femme et abusé sexuellement des jeunes filles :

Il y avait tout ce sexe oral que je voulais qu'elle me fasse. Il y avait, genre, les façons d'exciter ça comme dans les films, et j'ai essayé ça sur elle, et ça ne marchait pas. Par moments je devenais frustré, et c'est là que j'ai commencé à la frapper. [...] J'ai beaucoup fait usage de la force, beaucoup de demandes directes, auxquelles les femmes dans les films auraient tout simplement obéi. Il m'arrivait de lui demander des trucs. Et si elle ne le faisait pas, alors je commençais à la gifler un peu partout.⁸⁸

De la part d'un homme de 41 ans qui avait abusé sexuellement sa belle-fille :

En fait, quand il m'arrivait d'abuser ma fille, je pensais à telle ou telle femme que j'avais vue dans une vidéo. Parce que si j'avais dû ouvrir les yeux et voir ma belle-fille là devant moi pendant que je l'abusais, vous savez, ça n'aurait pas été très excitant pour moi. Vous savez, ça m'aurait ramené à la triste réalité que je suis un agresseur d'enfant, alors que je suis dans cette réalité dans laquelle je fais l'amour à, ou je pénètre, cette belle femme de la vidéo. La vidéo ne me venait même pas à l'esprit. C'était juste cette personne magnifique avec un corps magnifique, et qui voulait bien faire tout ce que je demandais.⁸⁹

De la part d'un homme de 24 ans qui avait abusé sexuellement des jeunes filles alors qu'il travaillait comme conducteur de bus scolaire :

Quand je me masturbais devant ces trucs de pornographie, il m'arrivait de penser à certaines filles que j'avais vues dans le bus ou à celles à qui j'avais vendu de la drogue, et de penser, tout en regardant ces images dans les livres, à quoi ça ressemblerait d'avoir cette fille ou une autre en train de faire ça, le truc auquel je pense. [...] Me masturber juste en y pensant ne me suffisait plus. En fait, il fallait que je le fasse, en fait il fallait que je fasse quelque chose. [...] Genre parfois après ça il m'arrivait de voir genre un paquet de gamins sortir du bus, j'en choisissais une ou deux et je les regardais ou bien je m'arrêtais et je les regardais dans le rétroviseur, ce genre de trucs. Il m'arrivait de penser, plus tard dans la journée, que je me masturberais devant de la pornographie, et que j'utiliserais cette image juste comme un paysage mental, comme un genre de décor ou ce que vous voulez, et je me le mettais en tête, et dans cette image je m'y mettais moi aussi et la personne, quelle qu'elle soit, à laquelle je pensais à ce moment-là.⁹⁰

Relations « ordinaires » et hommes « normaux »

Ces histoires portent sur le rapport entre la pornographie et la violence sexuelle, sur le genre de sexe que presque tout le monde condamne dans la culture où nous vivons. Mais une enquête sur le rôle de la pornographie dans le monde ne saurait s'arrêter aux seuls cas et acteurs qui sont criminels. Sitôt qu'on comprend comment la consommation habituelle de pornographie à thèmes misogynes peut constituer un facteur dans la formation des attitudes et des comportements des hommes qui violent, la question devient inévitable : Quel effet a-t-elle sur les hommes qui ne

violent pas ? Autrement dit, les attitudes sexuelles des non-voleurs pourraient-elles en être également affectées ? La consommation habituelle de pornographie pourrait-elle être un facteur de formation des attitudes des hommes qui les conduisent à traiter leurs partenaires consentantes avec dureté et manque de respect ? Dans une société où l'on apprend déjà aux hommes en bien d'autres occasions que le sexe est affaire de conquête, de contrôle, et de domination – se pourrait-il qu'une pornographie qui partage ces mêmes valeurs contribue à renforcer de tels comportements ?

Tel fut dès le départ l'un des centres d'attention de la critique féministe de la pornographie. Dans l'un des premiers livres à exprimer cette critique, une femme qui avait été interrogée dans le cadre d'une étude sur les agressions sexuelles fit le rapport suivant :

Mon mari aime les films pornographiques. Il essaie de me faire faire les choses qu'il trouve excitantes dans les films. Elles incluent des rapports à deux ou à trois. Je refuse toujours. Aussi, ses idées de mettre des objets dans le vagin m'avaient toujours énervée, jusqu'à ce que j'apprenne que ce n'était pas aussi déviant que je le pensais. Il me forçait, ou bien il me mettait dedans tout ce qui lui passait par la tête.⁹¹

Les mêmes études et histoires que l'on cite en discutant des liens entre la pornographie et le viol ont tout autant leur place au sujet des effets d'un tel matériel sur le comportement « ordinaire » des hommes « normaux ». Les quatre effets décrits plus haut – former une vision de la sexualité où les hommes dominent, initier les victimes, contribuer à rendre difficile la séparation entre fantasme sexuel et réalité, et fournir un manuel pour agresseurs – sont tout autant à l'œuvre chez les hommes qui ne prennent pas part aux activités correspondant à la définition légale du viol. Il nous faut ici abandonner cette illusion confortable, selon laquelle il existerait une ligne nette entre les hommes qui violent et ceux qui ne violent pas, entre les sales types et les mecs bien.

Le viol est légalement défini comme une pénétration sans consentement.⁹² Quand je lis la section consacrée au viol du Code pénal du Texas, je suis à peu près sûr de n'avoir jamais enfreint cette loi. Mais je me rends compte aussi qu'une bonne partie de mon entraînement en tant qu'homme concernait la manière d'obtenir le consentement d'une femme par tous les moyens à disposition. Il est illégal de contraindre une femme « à se soumettre ou à participer [au sexe] au moyen de la force physique ou de la violence », mais jeune homme on m'apprenait qu'il faut parfois être un peu plus insistant quand elle commence par dire non, parce qu'en fait elle en a envie. Il est illégal d'altérer le jugement d'une femme « en lui administrant une substance quelconque sans que l'autre personne en ait connaissance », mais jeune homme on m'apprenait qu'il faut parfois avoir la main un peu lourde sur l'alcool dans le verre d'une femme ou l'encourager à prendre une autre bière, juste histoire de la mettre dans l'ambiance. Comme beaucoup de jeunes hommes, on m'a appris qu'en matière de sexe le « non » d'une femme pouvait vouloir dire « non », ou bien vouloir dire « peut-être », ou encore « oui, mais c'est à toi de venir me prendre ». La seule manière de savoir si « non c'est non », c'était d'insister. Les hommes insistent, et les femmes soit continuent de résister soit s'abandonnent. Même si je n'y ai jamais été très doué, tel était le jeu qu'on m'avait appris à jouer.

Quand je parle en public dans des groupes mixtes, il m'arrive de faire une blague sur le comportement ordinairement grossier des hommes – leur tendance à ne penser qu'au sexe en ignorant les autres aspects de l'intimité, leurs incessantes demandes/exigences de sexe, les manières qu'ils ont de coincer les femmes de telle sorte qu'il soit plus facile pour elles de se livrer au sexe que de continuer à résister. Je décris cela et puis je dis « Je sais bien sûr qu'aucune des femmes présentes ici n'a jamais vécu cela ». Immédiatement, les femmes de la pièce sourient ou éclatent de rire. Souvent, la chose suivante que beaucoup d'entre elles font consiste à regarder les hommes autour d'elles dans la pièce pour voir comment ils réagissent, pour savoir s'ils sont en colère ou pas. Les femmes savent de quoi je parle, et elles savent aussi qu'il peut être dangereux de le reconnaître à la face des hommes, qui en général n'aiment pas que l'on mette le doigt sur ce genre de schémas.

Quand je parle en public, j'utilise toujours le pronom « nous » quand je parle des hommes. Peu importe que j'arbore aujourd'hui une politique féministe, j'ai été éduqué pour être un homme, et cet entraînement ne disparaît pas magiquement à la lecture de livres féministes. Je dois examiner

mon propre passé et juger la manière dont je me comporte aujourd'hui. Ceci en guise de rappel : l'analyse que je propose ne concerne pas seulement une sous-catégorie de la population masculine qui puisse être identifiée et isolée des hommes « normaux ». Quand on me demande quel genre d'homme aime – ce qui signifie, bien sûr, aime se masturber devant – une pornographie si clairement enracinée dans la haine des femmes, ma réponse est simple : Des hommes comme moi. Des hommes comme nous tous. Pas tous les hommes, mais des hommes comme nous tous. Des hommes qui n'arrivent pas à obtenir de rendez-vous amoureux tout comme d'autres qui ont tous les rendez-vous qu'ils veulent. Des hommes qui vivent seuls et d'autres qui sont mariés. Des hommes qui grandissent dans des foyers libéraux où la pornographie n'a jamais vraiment posé problème et d'autres qui vivent dans des foyers à la religion stricte où aucune conversation sur le sexe n'était permise. Des hommes noirs, blancs, et de-toutes-les-autres-couleurs-que-vous-puissiez-imaginer. Des hommes riches et d'autres pauvres.

Pour les hommes, il ne saurait y avoir d'échappatoire vers la catégorie de « l'un des mecs bien ». Comme la plupart des hommes, j'aime à me considérer comme un mec bien, et je suppose que comparé à Howard Stern, j'en suis un. Mais curieusement ce n'est pas terrible, comme réconfort. J'admets que ce n'est pas aussi simple que de ranger d'un côté les sales types, de l'autre les mecs bien, et de s'assurer qu'on est du bon côté de la ligne.

Je suis à peu près sûr que je n'ai jamais enfreint les lois sur l'agression sexuelle, qu'aucun·e de mes partenaires n'a jamais ressenti que j'aie pris l'initiative d'un rapport sexuel non-consenti. Mais je suis moins sûr d'avoir toujours évité, dans ma vie sexuelle, de plus subtils comportements semblables au viol, surtout quand j'étais plus jeune et que j'avais encore à réfléchir de manière critique sur ces règles du comportement masculin qu'on m'enseignait. Ai-je déjà été sexuel avec une partenaire qui ne voulait pas être sexuelle à ce moment-là, mais qui y a consenti simplement parce que c'était plus simple que telle ou telle conséquence qu'elle sentait devoir résulter d'un « non » ? Je ne peux pas répondre à cette question avec certitude, mais je peux le savoir à vue de nez. Et même si j'aimerais profondément pouvoir dire que cela n'est jamais arrivé, je suis à peu près sûr que ce fut parfois le cas.

Même quand il y a consentement explicite entre un homme et une femme, il y a des questions que nous les hommes devrions toujours nous poser. La plus basique est la plus dérangeante : notre implication dans les moments d'intimité avec une partenaire, pendant le sexe, prend-elle des formes qui traitent notre partenaire comme un être humain, une personne qui a ses propres espoirs, ses rêves et ses désirs ? Ou prend-elle des formes qui la traitent comme un objet, comme quelque chose – pas quelqu'un – dont le rôle dans le monde à ce moment là consiste à produire pour nous du plaisir sexuel ?

On prétend souvent que les féministes radicales croient que tout rapport sexuel entre un homme et une femme est du viol : le succès de cette caricature provient de ce qu'elle nous tient à distance de cette question dérangeante. Les féministes radicales refusent d'accepter la distinction entre les sales types et les mecs bien. Elles n'affirment pas que tout homme est un violeur, mais elle considèrent effectivement que les hommes dans cette société sont éduqués dans une culture du viol et sont formés par cette culture. Est-il si radical de le reconnaître ? Ou bien est-ce simplement honnête ?

Sitôt qu'on choisit d'être honnête, à la mode radicale, une autre question troublante apparaît : Quand un homme qui se range lui-même parmi les mecs bien s'adonne à une consommation habituelle de pornographie misogyne, cela affecte-t-il son attitude envers les femmes et/ou son comportement sexuel ?

Par suite des conclusions décrites plus haut dans ce chapitre, nous pourrions nous demander :

- Serait-il possible que la consommation de pornographie d'un « mec bien » contribue à former son imagination de manière à sexualiser la domination masculine ?
- Un « mec bien » essaie-t-il parfois de faire voir de la pornographie à une partenaire pour saper sa résistance à tel ou tel acte sexuel dont lui a envie mais qu'elle rejette ?

- La consommation régulière de pornographie d'un « mec bien » peut-elle estomper quelque peu la frontière qui sépare dans son esprit le fantasme et la réalité ?
- La consommation habituelle de pornographie, notamment des films qui présentent des actes sexuels extrêmes, donne-t-elle parfois à un « mec bien » des idées, ou des désirs, d'actes sexuels spécifiques qui sont humiliants pour les femmes, et qu'il n'aurait peut-être pas envisagés sans cela ?

Il importe de se poser encore une autre question sur la consommation de pornographie des hommes « normaux », notamment à l'ère de l'internet : La consommation habituelle de pornographie, étant donné ses propriétés simili-addictives, peut-elle restreindre la capacité des hommes à créer des liaisons intimes avec un·e partenaire ? Autrement dit, se peut-il que la pornographie contribue non seulement au comportement sexuel agressif de certains hommes, mais aussi à ce que d'autres se renferment émotionnellement et physiquement, laissant à leurs partenaires un sentiment de rejet ?

La psychologue Ana Bridges, spécialiste de l'impact de la pornographie sur les relations romantiques,⁹³ a découvert que la recherche fournissait des preuves convaincantes du fait que la pornographie inflige aux relations hétérosexuelles des dommages à la fois indirects, en affectant les attitudes et les émotions de son public, et directs, en exerçant une mauvaise influence sur l'évaluation et la valorisation d'un·e partenaire romantique. Bridge conclut :

Les études sur la consommation compulsive de pornographie suggèrent que ses spectateurs s'habituent à certaines images et à certains actes, et par suite ont besoin de matériels de plus en plus déviants pour atteindre l'excitation sexuelle. Ma propre recherche suggère que les dommages occasionnés dans les relations où une personne consomme de la pornographie et pas l'autre peuvent être dévastateurs. En particulier, certaines femmes en relation avec des hommes consommateurs de pornographie rapportent avoir l'impression que leurs partenaires fantasment sur une image pornographique pendant la pénétration plutôt que de partager ce moment intime avec elles. D'autres femmes affirment que leurs partenaires ne les sollicitaient plus pour faire l'amour ; à la place ces hommes préfèrent se masturber devant de la pornographie. D'autres femmes encore sont dérangées que leurs partenaires leur demande de prendre part à des actes sexuels vus dans une vidéo explicite, sans se préoccuper de savoir si elles trouveraient ces actes déplaisant ou humiliants. En général, ces femmes rapportent un fort déclin de l'intimité et du lien avec leurs partenaires, et beaucoup n'ont d'autre choix que d'envisager de rompre tout bonnement leur relation.⁹⁴

Pour donner un début de réponse à ces questions sur le comportement des hommes, il est nécessaire d'enquêter plus avant sur l'expérience du visionnage de pornographie. Nous savons que les hommes allument la pornographie, se masturbent devant elles, puis l'éteignent. Mais que ressent-on dans cette expérience ? Quels sont les processus psychologiques/émotionnels à l'œuvre ? Je ne prétends pas donner de réponse définitive à ces questions, mais au lieu de cela je voudrais les aborder à partir de ma propre expérience. Je ne revendique aucun statut scientifique à ces observations, mais elles ne sont pas non plus simplement idiosyncrasiques ; je réfléchis sur ma vie dans le contexte des expériences du grand nombre d'hommes à qui j'ai pu parler de ces choses au fil des ans, de manière informelle aussi bien que dans le cadre d'entretiens formels. Je n'affirme pas que ces observations sont vraies pour tout homme. Mon compte rendu est seulement une partie du processus par lequel je cherche à comprendre comment marche la pornographie. Et la pornographie marche – elle constitue un moyen efficace et efficient de susciter une érection chez un homme et de créer un environnement où il peut atteindre l'orgasme relativement vite. Mais que ressent-on alors ?

L'objectification, des femmes et de soi

Les critiques de la pornographie attirent l'attention sur l'objectification des femmes, sur la manière dont on perd de vue l'humanité pleine et entière des femmes pour les réduire à la somme des parties de leur corps, et au plaisir sexuel que les hommes en tirent. Comme Andrea Dworkin et d'autres l'ont soutenu, tel est le processus fondamental au cœur de la pornographie. Susanne Kappeler décrit l'objectification comme un problème de base dans la manière dont les hommes apprennent à regarder les femmes :

Le problème fondamental à la racine du comportement des hommes dans le monde, y compris des agressions sexuelles, du viol, des violences domestiques, du harcèlement sexuel, du fait de maintenir les femmes à la maison et dans des opportunités et conditions inégales, de les traiter comme des objets de conquête et de protection – le problème sous-jacent à la réalité des relations des hommes avec les femmes, c'est la manière dont les hommes regardent les femmes, c'est leur Regard.⁹⁵

Je peux me retourner sur ma vie et voir comment cela s'est produit. Qui plus est, ces dix dernières années, alors que je conduisais mon analyse de la pornographie, j'ai observé le même processus. Même en analysant la pornographie au prisme du féminisme critique, je me suis rendu compte que pendant le temps où je regarde ces films, je tends à retomber dans un état d'esprit où par réflexe j'évalue les femmes en fonction de leur apparence physique. Au cours de ces études, il m'arrivait de regarder un concentré de films sur une période de trois ou quatre jours, suite à quoi, sur une période de quelques semaines, je me rendais compte à quel point je me mettais à avoir ce genre de réflexe d'objectifier les femmes autour de moi. C'est la raison pour laquelle je me suis toujours arrangé pour mener ces projets pendant l'été, où je n'avais aucun devoir pédagogique et où je pouvais, dans la mesure du possible, prendre la liberté de passer du temps seul afin de décompresser après l'expérience.

Là où je veux en venir, c'est que le pouvoir de la pornographie à former la manière dont les hommes voient les femmes est, dans mon expérience, si fort qu'il peut l'emporter sur le processus rationnel par lequel j'entreprendrais d'y résister. J'ai découvert que je pouvais intervenir dans le processus, mais il était clair que sur une certaine période pendant et après mon visionnage, j'objectifierais d'abord, et je déconstruirais cette objectification ensuite. L'acte qui consiste à regarder les femmes de cette façon ne conduit pas forcément tous les hommes à agir de manière ouvertement sexiste envers les femmes. Mais il soulève d'autres questions dérangeantes : Y-a-t-il des manières subtiles et quotidiennes dont le comportement des hommes envers les femmes – en situation sexuelle ou non-sexuelle – est affecté par l'entraînement à l'objectification qu'ils reçoivent dans la pornographie ? Et cet entraînement est-il si omniprésent dans la culture contemporaine, diffusé à travers des médias de toutes sortes, qu'il en vient à produire ce genre de manière de regarder défectueuse, comme Kappeler le suggère ?

En même temps, même si nous faisons avant tout porter l'attention sur la manière dont les femmes sont objectifiées dans la représentation qu'en donne la pornographie – et sur les conséquences qui s'ensuivent pour toutes les femmes – il est également de la plus haute importance de comprendre le processus par lequel, nous les hommes, nous nous objectifions. Selon mon expérience, qui est également celle de bien des hommes à qui j'ai parlé au fil des ans, nous nous sentons devenir émotionnellement engourdis lorsque nous regardons de la pornographie en nous masturbant, et comme « débranchés » émotionnellement, pourrait-on dire dans le langage courant. Pour entrer dans le monde pornographique et faire l'expérience de cette ruée sexuelle intense, bon nombre d'entre nous doivent éteindre certaines des réactions émotionnelles qui sont typiquement liées à l'expérience sexuelle avec une personne réelle – le sentiment de l'humanité d'autrui, la conscience d'être présent à autrui, la reconnaissance de quelque chose d'extérieur à son propre corps. Chez moi, le visionnage de pornographie produit un genre d'engourdissement émotionnel, dû en partie au processus par lequel je m'objectifie moi-même.

En discutant avec Meg Baldwin, une féministe professeure de droit à la Florida State University qui a abandonné la vie académique pour diriger un centre d'accueil pour femmes, j'ai compris plus en profondeur ce processus. Baldwin, qui a travaillé pendant des années avec des

femmes prostituées, dit que ces femmes ont pour expérience commune d'avoir à supporter d'être systématiquement la cible de colères et de violences sans motif de la part des types. Baldwin m'a raconté qu'après avoir entendu d'innombrables histoires sur cette réaction des hommes, elle conclut que leur colère s'enracinait dans cette objectification de soi. Elle me décrivit à grands traits le processus :

En général, les hommes vont voir des prostituées pour avoir une expérience sexuelle sans avoir à s'engager émotionnellement. Pourtant, une fois qu'ils sont dans la situation sexuelle, il leur arrive parfois d'avoir ces mêmes réactions émotionnelles qu'ils voulaient éviter, tout simplement parce que nos vies émotionnelles ne peuvent être complètement contrôlées. Quand ils ressentent ces choses qu'ils voulaient supprimer, les types se déchaînent contre la cible la plus facile – contre la femme qu'ils rendent responsable de leur avoir fait ressentir ce qu'ils ne voulaient pas ressentir.

Si Baldwin a raison – ce que je crois, sur la base de ma propre expérience – on pourrait dire que nous les hommes transformons les femmes en objets afin de nous transformer nous-mêmes en objets, afin de parvenir à détacher l'émotion de notre corps pendant le sexe, à la recherche d'une expérience sexuelle où nous n'avons pas à éprouver de sentiments. Mais parce que le sexe est toujours plus qu'un acte physique, les hommes qui recherchent cet état de détachement se retrouvent souvent avec de fortes réactions émotionnelles qui peuvent déboucher sur de la violence et de la cruauté.

Ces observations peuvent nous aider à trouver une réponse à la question que les femmes me posent le plus souvent à entendre les descriptions de la haine des femmes sexualisée du genre pornographique : « Pourquoi les hommes aiment-ils cela ? ». Dit très simplement, les hommes aiment la pornographie parce qu'elle marche : elle produit efficacement l'érection et l'orgasme. Mais la question est en réalité : comment de telles images peuvent-elles produire ces érections et ces orgasmes ? Pourquoi les hommes ne voient-ils pas à quel point la construction des femmes dans la pornographie ne colle pas avec les femmes qu'ils connaissent dans la vie ? Je n'ai pas de réponse définitive à ces questions, mais nous pouvons commencer à sonder les recoins du psychisme des hommes, ces endroits où les gens polis ne vont pas, pour approfondir notre compréhension.

Le contrôle

La chose la plus importante que m'aient apprise l'analyse de ma propre histoire et les entretiens que j'ai menés est à quel point le concept de contrôle (des femmes par les hommes) est au cœur de la pornographie. Dans ma vie, cela ressort clairement de ma période de plus lourde consommation de pornographie. C'était autour de mes vingt-cinq ans, après la rupture d'une relation sérieuse avec une femme. Une des raisons pour lesquelles j'avais trouvé cette relation et sa dérégulation si problématiques était que je ne les contrôlais pas. Dans la plupart de mes relations intimes, avant et après celle-ci, j'ai pour l'essentiel conservé le pouvoir de prendre des décisions de base sur la nature de la relation. Mais dans cette situation-là, pour diverses raisons, j'avais laissé le contrôle à cette femme. De ce fait, je me trouvai après la rupture dans un état affectif particulièrement instable, qui je crois me rendit la pornographie encore plus attractive.

Dans la pornographie, le contrôle reste aux mains des hommes en deux sens. Premièrement, la grande majorité des scènes de sexe dans les films pornographiques représentent des rencontres sexuelles où les hommes sont en position de contrôle, guidant les actions des femmes en vue de produire un plaisir masculin. Les images qui me restent de cette période sont celles où la femme, complètement subordonnée, réalise des actes sexuels sur et pour l'homme. Deuxièmement, en faisant de la sexualité féminine une marchandise, la pornographie me permettait de contrôler le lieu et le moment où je la consommais, et avec elle les femmes qui s'y trouvaient.

La technologie a augmenté la capacité du spectateur à contrôler son expérience sexuelle. Le bouton d'avance rapide du magnétoscope a permis aux spectateurs de passer rapidement sur les

parties d'un film qui ne les intéressent pas. Les DVD présentent la même caractéristique et la développent, en segmentant les films par actrice ou par type d'acte sexuel. Sur beaucoup de DVD, par exemple, on peut d'un clic accéder directement aux scènes de pénétration anale.

Sur un site anti-pornographie incluant les réflexions d'hommes sur leur consommation de pornographie, un homme explique que ce désir de contrôle était un attrait central chez lui :

Pour moi, le porno se résume à CONTRÔLER DES ÊTRES HUMAINS, ou devrais-je dire à l'ILLUSION de contrôler autrui. C'est ça qui m'excitait. J'avais l'impression d'avoir si peu de contrôle sur ma vie depuis l'enfance ; ça je pouvais le contrôler (quelles femmes j'allais voir nues, ou bien je pouvais mettre pause et faire durer telle image éternellement) par exemple. Il n'y a pas de vulnérabilité, pas de risque, et par conséquent – rien qui fasse grandir. Je pense que, chez moi, l'illusion de contrôler les femmes, fût-ce dans des fantasmes pornos masturbatoires, était une tentative malavisée d'étouffer la peur que je ressens à l'endroit des femmes. Je sais maintenant qu'il y a de bien meilleures manières de traiter ces peurs.⁹⁶

Reconnaître les contradictions de la pornographie

De nombreux débats, aussi bien dans la littérature académique que populaire, ont été consacrés au complexe de la Madone et de la salope. Même si ces termes peuvent être employés dans un sens spécifiquement freudien, leur sens général dénote la manière courante qu'ont les hommes de classer les femmes soit comme des Madones (les bonnes femmes, mères et épouses, qui méritent amour et respect) soit comme des salopes (les mauvaises femmes dont le rôle consiste à être utilisées pour le sexe). Le message de la pornographie peut renforcer cette représentation binaire mais peut aussi contribuer à la saper.

Sur la base de ce que rapportent non seulement les hommes qui consomment de la pornographie, mais encore les femmes qui partagent leurs vies, il semble clair que certains hommes consomment ce matériel dans l'acceptation sous-jacente de la distinction Madone/salope – autrement dit, il n'y a que des salopes pour faire ce genre de choses, et elles existent en tant que classe dans le seul but de faire ce genre de choses. Par voie de conséquence, il n'y a aucun souci à regarder des hommes leur infliger des choses cruelles et humiliantes à l'écran. Même si un homme ne voudrait pas qu'on fasse subir la même chose aux femmes qui partagent sa vie, c'est acceptable dans la pornographie parce que ces femmes, les salopes, sont justement faites pour ça.

Mais il est tout aussi clair qu'un des messages courants de la pornographie est que toutes les femmes sont des salopes par nature ; que c'est quelque chose d'intrinsèque au fait d'être une femme. S'il y a une chose que l'on sait, dans la pornographie, c'est que toutes les femmes, peu importe la catégorie à laquelle elles appartiennent (mères et grand-mères, jeunes femmes et femmes enceintes, docteurs et infirmières, grosses et maigres, noires et blanches et de toutes les autres couleurs), ont pour valeur suprême dans la vie de fournir du plaisir sexuel aux hommes. Au cas où les actes sexuels ne seraient pas suffisants à eux seuls, les femmes dans la pornographie verbalisent constamment leur statut : « Je suis une pute/une salope/une cochonne/une petite salope/etc. » Quand les femmes oublient de le dire, les hommes le leur rappellent, d'une question : « Est-ce que tu es une salope ? », ou d'un ordre : « Dis que tu es une salope ».

C'est une seule et même réalité complexe : la pornographie est l'un des lieux de la culture où l'on crée des salopes, où l'on stigmatise certaines femmes dans le monde réel – les femmes actrices elles-mêmes – comme des sujets devant être traités ainsi, à la différence des autres femmes. Et en même temps, la pornographie renforce dans l'esprit des hommes l'idéologie selon laquelle toutes les femmes sont des salopes.

Autre réalité complexe : Une partie de la charge sexuelle d'une certaine pornographie tient à ce que les femmes y sont humiliées et à ce que les hommes qui la regardent savent que les femmes n'aiment pas cela. Une partie de l'attrait des images de femmes qu'on blesse dans un contexte sexuel tient à ce que les hommes qui les regardent savent que cela blesse réellement les femmes.

Mais en même temps, l'idéologie de la pornographie est que les femmes aiment en fait des choses qui peuvent apparaître humiliantes ou blessantes, une fois de plus parce que c'est dans leur nature. Il arrive donc que le goût des hommes pour la pornographie soit fondé sur le fait de savoir que les femmes ont mal, tout en se laissant dire dans le même temps que ce n'est pas vraiment de la douleur puisque que c'est la manière dont les femmes découvrent leur véritable personnalité sexuelle.

Comme disait « Buttman », John Stagliano, « plaisir et douleur sont la même chose, pas vrai ? »

Les hommes que j'ai rencontrés dans ma vie n'ont jamais eu de mal à faire la différence entre leur propre plaisir et leur propre douleur. Je vois plutôt bien la différence entre les choses qui font du bien et celles qui font mal. La pornographie dit aux hommes qu'il n'en va pas de même pour les femmes. Les femmes dans la pornographie, les salopes, aiment clairement ce genre de traitement sexuel ; c'est leur nature. La plupart des femmes en dehors de la pornographie, les Madones, affirment qu'elles n'aiment pas ce genre de traitement sexuel. Mais peut-être, suggère la pornographie, que c'est juste parce que ces Madones mentent. Peut-être qu'au fond, toutes les Madones sont en réalité des salopes. Peut-être que c'est ce qu'elles aiment toutes – du sexe brutal, douloureux, humiliant.

Il est difficile de ne pas être conduit par ces observations à une question simple : Les hommes haïssent-ils les femmes ?

Cette question ne sous-entend pas que chaque homme sans exception haïsse chaque femme sans exception. Nous demandons plutôt s'il y a quelque chose dans la culture qui encourage la haine des femmes. Je n'ai pas de réponse à cette question. Mais Bill Margold, un acteur et producteur de pornographie de longue date, connu dans l'industrie comme une sorte de renégat au franc-parler, en a une. Margold croit que la pornographie est relativement inoffensive, mais il reconnaît également que ce commerce a un côté hideux. Son analyse de ce que Stagliano appelait « une psychologie qui n'est pas saine, à mon avis » ne mâche pas ses mots :

Toute ma raison d'être dans l'Industrie, c'est de satisfaire le désir des hommes de ce monde qui en gros ne se soucient pas trop des femmes et qui veulent voir des hommes de mon Industrie les venger des femmes qu'ils n'ont pas pu avoir quand ils étaient ados. Je crois fermement à cela, et l'Industrie me déteste parce je le dis. [...] Donc on jouit sur le visage d'une femme ou on la brutalise un peu sexuellement : on les venge de leurs rêves perdus. C'est ce que je crois. J'ai entendu le public m'applaudir quand je fais quelque chose d'ignoble à l'écran. Quand j'étrangle, sodomise, ou brutalise quelqu'un, le public applaudit mon action, et quand finalement j'assouvis mon désir pervers, c'est l'ovation.⁹⁷

Les producteurs de pornographie, ses consommateurs et ses partisans parlent sans cesse de leur amour des femmes. Quand on les accuse de produire, de consommer, ou de justifier un matériel misogyne, ils disent que la pornographie est centrée sur les femmes, que les femmes sont les stars, que la pornographie célèbre le pouvoir sexuel des femmes. Voici ce qu'écrivait un critique de film :

Mais ce qui rend le matériel [du réalisateur John Leslie] si brûlant, est ce qui rend tout aussi brûlant le travail de Stagliano : la Sincérité. Ces mecs aiment les femmes. Les corps des femmes embrasent leur imagination. Leurs pulsions créatrices sont directement liées à leur appétit sexuel. De cette connexion jaillit une pornographie brûlante, crue, réelle.⁹⁸

Je ne doute pas que John Stagliano puisse aimer telle ou telle femme dans sa vie. Et pourtant Stagliano, le père du *gonzo*, n'a rien non plus, en règle générale, contre une pornographie qui fait usage de scénarios de viol :

Je peux aimer une scène de viol si elle est bien faite et que la fille me plaît vraiment. Le mec est très important dans une scène comme ça, son attitude envers le sexe. Si c'est un truc sexuel, je vais adorer. Si c'est juste un truc d'humiliation, ça ne va pas me plaire. Je ne m'intéresse qu'au sexe, aux jolies filles, et au goût qu'on a pour elles.⁹⁹

La pornographie est un genre où une scène de viol n'est pas forcément « un truc d'humiliation », un genre où l'on peut avoir le goût des jolies filles ayant un rapport sexuel dans une scène qui les représente en train d'être violées. C'est brûlant, c'est cru, c'est réel – des adjectifs courants que l'industrie adore utiliser pour décrire son matériel. De plus en plus courants également : sale, salace, cochon. Tels sont les termes courants d'une industrie pornographique qui soit-disant aime les femmes, des termes employés par des consommateurs de pornographie qui soit-disant aiment les femmes.

Combien d'amour les femmes sont-elles encore capables de supporter ?

Devenir cochonne

[Ariana Jolee et Laura David]

La première fois où j'ai entendu le mot « cochon » employé dans un contexte sexuel, c'était sur l'album des Black Oak Arkansas de 1971, dans la chanson « Chaude et cochonne ». J'avais douze ans et je ne voyais pas bien ce que le chanteur du groupe voulait dire par « Oui quand tu me couilles, oh oui tu es chaude et cochonne ». Je m'imaginais que cela avait quelque chose à voir avec le fait d'être transpirante et de sentir fort pendant le sexe, dont je ne savais pas grand-chose.

De nos jours, ces paroles ne déconcerteraient aucun garçon de douze ans. Aujourd'hui, « chaude » et « cochonne », en anglais *hot* et *nasty*, font partie des termes sexuels les plus courants et largement répandus dans la culture. « Chaude » et « chaudasse » sont des termes d'usage fréquent dans la culture majoritaire. Si vous vous ennuyez sur internet, vous pouvez cliquer lachaudasse.com.^b « Cochonne » est le mot doux de prédilection dans la pornographie. En dehors du domaine sexuel, l'adjectif « cochon » connote quelque chose de sale, de repoussant, de choquant, d'indécent. Dans la pornographie, il signifie tout cela et plus encore, le tout pouvant tenir dans une phrase reçue de la part d'un fan de l'AEE de Las Vegas en 2006. Il me disait qu'il aimait la pornographie quand elle était cochonne. Je lui demandai ce que « cochonne » voulait dire pour lui.

« Ben, cochonne, c'est, vraiment cochonne, quoi, quand on s'y met sévère », dit-il. Je lui dis que ce n'était toujours pas clair pour moi. « Ben, cochonne – les trucs que ta petite amie ne veut pas faire » répondit-il en riant. « Tu crois que je veux que ma copine apprenne que je suis à la recherche des trucs qu'elle veut pas faire ? »

Parce que telle ou telle femme acceptera ou non de faire telle ou telle chose, les actes sexuels « cochons », en ce sens, varieront d'une personne à l'autre. Mais quoi qu'il recouvre, le terme s'applique à ce qui tombe en dehors du désir sexuel d'une femme « normale ». Le sexe « cochon », dans le vocabulaire pornographique, est le sexe que veulent les trainées. C'est ce que font les salopes. Seules certaines femmes sont cochonnes. Ou, plus précisément, certaines seulement sont susceptibles de se comporter de manière cochonne. Mais comme toutes les femmes ont une « salope intérieure », toutes les femmes veulent en fait se comporter de manière cochonne, ce sont juste les conventions sociales qui les retiennent. En fin de compte, selon la logique de la pornographie, toute femme est une salope, pourvu que la société la laisse être ce pour quoi elle est faite.

Suivant cette logique, les femmes qui travaillent dans la pornographie – en particulier celles qui sont vraiment cochonnes – sont femmes au plus haut point. Sous ce rapport, Ariana Jolee pourrait bien être la femme parfaite dans un monde défini par la pornographie, elle dont le personnage public et le travail à l'écran incarnent le concept de « cochon ». Son émergence en tant qu'actrice célèbre de la pornographie *gonzo* a coïncidé avec la période où je travaillais sur ce livre, et j'ai voulu l'interroger. Mais de telles interactions soulèvent des questions complexes.

Écrire sur les femmes actrices est l'une des parties les plus difficiles d'une recherche sur l'industrie pornographique. Les femmes qui travaillent dans la pornographie ont tendance à être traitées par les hommes comme des objets ou bien de désir ou bien de ridicule. Autrement dit les hommes les regardent comme des choses (encore une fois, pas vraiment des gens, des choses) à baiser ou à moquer, ou les deux. Par exemple, un site pornographique consacré au sexe oral qui fait hoqueter pose la question suivante : « Ces jouets de baise pourraient-ils être plus stupides ? »¹⁰⁰ Ceci résume l'idée que les hommes auraient de ces femmes dans le monde pornographique.

Quand les actrices pornographiques prennent la parole en public, elles répètent systématiquement un texte normalisé qui insiste sur le fait qu'elles ont librement choisi cette carrière en raison de leur amour du sexe et de leur absence d'inhibitions. Une actrice fréquemment citée dans la presse, Nina Hartley, a écrit que sa carrière dans la pornographie et l'effeuillage avait

^b Le site, puis les applications *pickthehottie.com* proposent à leurs utilisateurs de choisir entre deux images de femmes celle qu'ils trouvent la plus « chaude ». Des classements généraux sont établis à partir des réponses fournies, auquel l'utilisateur est invité à comparer ses propres choix. (NdT)

été « choisie en conscience, comme une voie vers la connaissance de soi, une exploration de la sexualité dans ses diverses formes ». ¹⁰¹ Il est ainsi courant de donner à la participation dans l'industrie du sexe la forme d'un acte féministe par lequel des femmes prennent le contrôle de leur propre vie. Quel que soit le degré de réalisme de la description que Hartley donne de sa propre vie, ce canevas de « Je suis une actrice porno, écoutez-moi rugir » est un mantra pour les femmes qui travaillent dans l'industrie.

Même si nous devrions écouter et respecter ces voix, nous savons aussi, par le témoignage de femmes qui quittent l'industrie du sexe, qu'elles sont souvent désespérées et malheureuses dans la prostitution et la pornographie, mais ressentent le besoin de valider leur activité comme un de leurs choix pour éviter de se penser elles-mêmes comme des victimes. Dans un sondage réalisé auprès de 130 personnes travaillant comme prostituées, on a estimé que 68 % des personnes interrogées présentaient les symptômes cliniques correspondant à un état de stress post-traumatique, et 88 % affirmèrent vouloir sortir de la prostitution, en décrivant ce dont elles avaient besoin pour s'échapper. ¹⁰² Je l'ai déjà dit, la question du choix, et du degré de liberté que les femmes ont dans leurs choix, est une question complexe. Respecter les décisions que prennent les femmes n'implique pas que nous devions ignorer le schéma récurrent de femmes qui tiennent un tout autre discours sur ces décisions après coup. Dans un monde complexe, il ne faut pas s'étonner si la manière dont nous donnons sens à notre vie est pleine de paradoxes et de contradictions.

Même compte tenu de toutes ces limites, plusieurs aspects du personnage de Jollee et de ses choix de carrière demeuraient intrigants, et je voulais voir s'il me serait possible de lui parler de façon à aller au-delà du discours type. À l'*Adult Entertainment Expo* de Las Vegas en 2006, je pris deux rendez-vous avec elle, mais elle ne se présenta ni à l'un ni à l'autre. Les messages téléphoniques que je lui laissai alors sont restés sans réponse. De Jollee, je n'ai donc hélas aucune expérience directe, seulement son image sur pellicule et ses réactions publiques en interview. Telles quelles, cependant, ces sources me semblent déjà renfermer des passages éclairants.

Ariana Jollee : le personnage public

Jollee – qui a travaillé pour la première fois dans un film pornographique en 2003, à l'âge de vingt ans, dans *Nasty Girls 30* – a joué dans des centaines de films au cours de ses toutes premières années dans l'industrie et s'est forgé la réputation d'être partante pour à peu près n'importe quoi. Un critique de film a écrit que « la personnalité cochonne d'Ariana Jollee » faisait d'elle « un cadeau pour le XXX ». ¹⁰³

Lorsqu'elle eut signé son contrat de réalisatrice chez Mayhem, l'entreprise annonça avec fierté que « la fille la plus salace de tout le porno », « l'une des filles les plus sales que le feuilleton pour adulte ait connu » allait prendre la barre de la série *Young Bung*. Le monde pornographique en plein buzz essayait de deviner, au dire de l'entreprise, « le genre de cochonnerie que Jollee se préparait à lâcher sur le monde ». ¹⁰⁴ Lorsqu'elle fut engagée par une autre entreprise en qualité d'actrice-réalisatrice, un commentateur fit remarquer qu'aussi bien Jollee que les responsables de l'entreprise étaient tombés d'accord sur le fait que « s'il y eut jamais une fille qui convienne à une entreprise du nom de *No Boundaries*, c'est cette petite cochonne d'Ari ». ¹⁰⁵

Dans une interview accordée à *Adult Video News*, le directeur de publication décrivit en Jollee une starlette dotée d'une aura de « le-sexe-salace-cochon-limite-est-ma-seule-et-unique-raison-d'être ». Elle indiqua avoir essayé à peu près tout sauf la triple pénétration anale :

AVN : Donc tu aimes vraiment l'anal ?

Jollee : Ouais.

AVN : Et la double vaginale ?

Jollee : Non, je ne fais pas de double vag. Ma chatte est si serrée. J'en ai fait, mais ça fait mal. Non, je n'aime pas ça en règle générale.

AVN : Mais tu aimes la double anale.

Jollee : Ça me fait jouir plus fort que n'importe quoi d'autre.

AVN : Vraiment ?

Jollee : C'est si cochon. C'est si bon, et si incorrect avec ça !

Jollee dit aussi qu'elle était en colère contre les gens qui critiquent ce genre d'actes sexuels en leur reprochant d'être incorrects ou trop cochons :

J'adore avoir deux bites dans le cul. L'autre jour j'ai fait une double anale qui n'était même pas sur le script. J'ai fait ça plus d'une fois. J'ai fait une double anale avec Cheyne Collins et Tyce Bune, parce qu'ils voulaient me baiser le cul ensemble. Et je ne me suis même pas fait payer pour cette double anale. Je ne voulais pas. C'est un acte sexuel. On filme un acte sexuel. On ne devrait pas critiquer le sexe. Que ce soit des 18-20 ans, une double anale, une putain d'orgie géante ou un gang bang à 20 millions de mecs, c'est un acte sexuel. Qu'on nous foute la paix.¹⁰⁶

Quand mes collègues de l'équipe du film documentaire ont interviewé Jollee à l'AEE de Las Vegas de 2005, elle s'exprima à la manière typique des actrices pornographiques, en saluant dans son travail l'expression de sa véritable personnalité :

Je suis juste une sale perverse qui, je ne sais pas moi, je fais ce que j'aime. [...] Je peux jouir alors qu'on me gifle le visage ou qu'on me défonce parce que j'en ai envie. C'est un fantasme. Donc ça n'est pas forcément comme du sexe normal, mais ce n'est pas de l'humiliation. Nous sommes tout simplement en train de célébrer nos corps, et d'être des êtres humains, naturels et érotiques.

Jollee déclara que la première fois où elle avait vu de la pornographie elle s'était dit : « Je veux faire ça et je veux être payée pour ça ». Elle déclara qu'elle avait pris du plaisir à tous les actes qu'elle avait entrepris à l'écran, tout en laissant entendre que prendre plaisir à certaines choses suppose une certaine force de volonté :

Alors, la double anale – c'est salace, incorrect et dégoûtant. C'est si bon. Oui, c'est bon. C'est vraiment bon. [...] Si tu le veux vraiment à fond, ça ne sera pas douloureux. Il faut juste le vouloir, c'est tout. [...] La double pénétration ne fait pas mal du tout. C'est l'une des meilleures sensations au monde. C'est salace et si tu crois que c'est bon, ce sera toujours bon, alors il suffit d'essayer.

Dans une interview accordée en 2004 à un site internet en lien avec la pornographie, à la question de savoir s'il était possible à une actrice pornographique d'avoir une vie privée, Jollee répondit :

Il y a des parties de moi que je ne laisse pas voir aux gens. Je suis très sélective avec les personnes que je laisse m'approcher, et il n'y en a pas beaucoup. Une ou deux peut-être. C'est très dur d'y arriver. Mais ça n'empêche pas que je donne beaucoup à beaucoup de gens. C'est un de mes problèmes. Je donne beaucoup. Dans tout ce que je fais. Et quand on ne vous le rend pas, c'est une grosse déception. Il y a des parties de moi que personne ne connaît. Mais c'est bien de garder le mystère, de laisser les gens s'imaginer et de les choquer. Oh mon Dieu, elle lit ! Vous voyez ce que je veux dire ? Elle vient de cuire le meilleur steak que j'aie jamais mangé. J'écris de la musique. Personne ne le sait. J'ai toujours été très créative.¹⁰⁷

Ariana Jollee : le personnage à l'écran

Jollee a joué dans *Swirlies*, une sortie de 2005 de *JM Productions*. Le film consiste en du sexe *gonzo* typique agrémenté d'une astuce : à la fin de chaque scène, l'homme trempe la tête de la femme dans une cuvette de toilettes et tire la chasse. Dans les termes mêmes de l'entreprise : « Toutes ces salopes se font bizu. Baise-là et tire la chasse. »

Dans la scène qu'elle réalise avec l'acteur Jenner, Jollee sonne à la porte pour se plaindre : à l'école, le petit frère de Jenner a fait subir le bizutage de la chasse d'eau au petit frère de Jollee. Cette introduction dure moins d'une minute et cède la place aux actes sexuels, qui incluent des pénétrations orales, vaginales et anales dans les positions typiques qui donnent à la caméra le meilleur angle de vue possible sur les parties génitales. La pénétration orale inclut des pénétrations profondes qui font hoqueter, et la pénétration anale est en plusieurs positions différentes. Après avoir éjaculé sur son visage, Jenner l'emmène dans la salle de bain pour lui mettre la tête dans la cuvette.

Voilà une sélection des répliques de Jollee pendant le sexe dans ce film :

« Shove it up my fucking ass. ... fuck that fucking tight little motherfucking asshole. Ah, that's so fucking good.

Fuck that motherfucking filthy asshole motherfucker. Fucking amazing. So fucking amazing. Fucking fuck me motherfucker.

Fucking cock in that little asshole. That fucking dick in my fucking tight little filthy motherfucking asshole.

Fucking love it. Fucking love it.

Fuck motherfucker is fucking me. Ride that fucking cock, huh.

Fucking nice hard cock in fucking tight little ass. Fuck me like a fucking little puppy, huh. Little puppy dog, huh. Fuck me with that fucking cock so hard. So fucking hard shoot your fucking hot cum all over my pretty little motherfucking face like a dirty little filthy motherfucking whore. »^c

Au milieu de la scène, Jenner – qui est resté silencieux pour l'essentiel, comme le sont souvent les hommes dans la pornographie – prend finalement la parole, et dit enfin : « Oui, oh oui, c'est ça, dis des trucs sales comme une vraie putain de salope. »

La réponse de Jollee résume son personnage à l'écran : « Putain de sale. Je suis une putain de petite salope salace. »

Laura David

Dans les centaines de films dans lesquels elle a joué, Jollee n'est souvent qu'une actrice parmi d'autres. Mais elle était la seule femme dans *65 Guy Cream Pie*, un film de gang bang produit en 2004 par *Devil's Film* mettant en scène sa rencontre avec 65 hommes.

Dans une interview d'avant-tournage, que l'on trouve dans les bonus du DVD, Jollee dit qu'elle a déjà joué dans un gang bang à 21 hommes le jour de son 21^{ème} anniversaire et qu'elle a hâte de participer à cette rencontre à 50 hommes (qui devinrent finalement 65 sur le plateau). « *Cream pie* », littéralement « tarte à la crème », est un terme pornographique désignant des hommes éjaculant dans le vagin ou l'anus d'une femme, plutôt que d'éjaculer sur son corps ou dans sa bouche.

« Je suis faite pour ce genre de trucs », dit-elle. « J'aime devenir sauvage et perdre la tête. » Durant l'interview, elle raconte à quel point elle s'attend à être sexuellement vorace pendant le tournage, mais fait ensuite cette réflexion : « Peut-être qu'ils vont me foutre en l'air. Peut-être qu'ils vont vraiment, genre, me donner une leçon. Peut-être que je ne suis pas aussi insatiable que je le crois. » Elle explique qu'elle sera sans doute « dans un sale état » quand ce sera fini mais qu'elle aura été « bien baisée ». L'interviewer lui demande quelle sera la forme de son vagin et de son anus après cela. Elle parle des parties de son corps à la troisième personne : « Ils peuvent l'encaisser. C'est ce qu'ils veulent. C'est ce qu'ils aiment. Ils reprennent leur taille ensuite. La chatte est étroite. Elle reprend toujours sa taille. »

Dans cette interview elle parle également de sa vie privée. Elle dit qu'avant ses gang bang à l'écran, elle avait eu un jour des relations sexuelles avec douze hommes dans un camion de

^c Passage difficile à traduire (NdT)

pompier. Elle refuse de dire l'âge qu'elle avait à l'époque, mais ses remarques suggèrent qu'elle était adolescente. De cette expérience, elle dit : « C'était si bon. Je remercie l'homme qui m'y a emmenée chaque jour du reste de ma vie. Je lui parle encore ; c'est vraiment un bon ami à moi. C'est un pervers mais j'aime les pervers. J'aime les gens libres. »

À ce moment-là, ses manières pornographiques s'estompent au silence d'un instant, et on a du mal à lire son visage. Son expression ambiguë suggère qu'il pourrait bien y avoir davantage à raconter, que ce jour dans le camion de pompier fut un peu plus compliqué que cela, que peut-être une telle expérience pour une adolescente dans un camion de pompier n'était pas simplement le produit de son désir sexuel. Ou peut-être que l'histoire est inventée, et tout entière une partie de la performance à destination du consommateur de pornographie. La seule chose qui est sûre, c'est que les spectateurs n'auront pas l'histoire complète sur ce DVD. Après ce moment, Jollee rentre rapidement dans son personnage pornographique, en disant, « J'espère que tout le monde va prendre son pied. J'ai bien l'intention de jouir. »

Sur six heures de tournage,¹⁰⁸ Ariana a des rapports sexuels oraux, vaginaux et anaux, de double pénétration, et de double pénétration anale avec 65 hommes. Ils éjaculent sur son corps et dans son corps. Elle recueille leur sperme dans une tasse et le boit à plusieurs moments du film. Et pourtant, après plusieurs heures de sexe avec 65 hommes, Jollee conserve une étrange capacité à être, selon toute apparence, émotionnellement présente. L'un des hommes, qui semble peu expérimenté sexuellement, prend son tour avec timidité. Jollee est compréhensive, tendre même, avec lui, au milieu de ce cirque sexuel. « Tu vas jouir pour moi ? » lui demande-t-elle, et ils entament une pénétration vaginale en position du missionnaire. Elle essaie de le guider. Elle lui dit : « Si tu veux baiser, fais ça bien. Allez, baise comme tu baises chez toi ». Puis elle jette un œil aux opérateurs caméra et au réalisateur, pour vérifier semble-t-il que la scène leur convient, avant de se retourner vers l'homme. Avec autant de compassion qu'une telle situation le permet, elle l'encourage à ralentir. Jollee dit : « Bébé, détends-toi. Ralentis. Doucement, doucement. Baise pour de vrai. » Elle oriente la tête de l'homme vers son visage, pour qu'il la regarde, mais il refuse de croiser son regard et fixe de nouveau son vagin, avec un rire visiblement nerveux. Elle regarde les hommes autour d'elle et elle hausse les épaules comme pour dire : « J'ai essayé ». Étrange moment que cette tentative d'intimité, mais un moment seulement : Jollee revient rapidement aux répliques pornographiques standard : « Jouis pour moi putain »

Quand tout est fini, Jollee se rend dans une salle de bains, que les spectateurs peuvent voir dans les bonus sur les coulisses du DVD. Après six heures et 65 hommes, alors qu'elle erre de ci de là dans la salle de bain à la recherche d'un bon tissu pour s'essuyer, Jollee parle à l'homme qui tient la caméra :

Jollee : Oh mon Dieu, wow. Tu avais déjà vu un truc pareil ? Qu'est-ce que tu en as pensé ?

Le caméraman : Ces mecs, je pense que tu les as épuisés.

Jollee : C'est eux qui m'ont épuisée. Putain je vais pas dire le contraire. Regarde-moi. Je suis au bord de tomber dans les pommes.

Elles s'interrompt brièvement et regarde l'homme qui tient la caméra, avec une expression de grande vulnérabilité.

Jollee : C'était un bon gang bang ?

Le caméraman : Oui, c'était intense. C'était très bien.

Jollee : Merci. J'ai essayé.

La plus cochonne des femmes salaces de la pornographie, cette femme qui va bientôt avoir 22 ans, se tourne vers un homme qui gagne sa vie dans l'industrie pornographique et recherche son approbation, en lui demandant si le rapport sexuel qu'elle a eu avec 65 hommes était « un bon gang bang ». Les questions – pas sa question, mais les questions plus générales que sa réaction suggère – restent pendantes, sans réponse. Dans quel monde vivons-nous, où une femme de 21 ans a un rapport sexuel avec 65 hommes en un jour pour produire un film devant lequel des milliers d'autres hommes se masturberont pendant des années ? Dans quel monde vivons-nous, où cette jeune femme

peut rechercher une validation dans l'approbation que les hommes font de sa performance sexuelle extrême ? Dans quel monde vivons-nous, où poser ces questions simples peut vous faire étiqueter « prude » ?

Sans surprise, à ce moment-là *65 Guy Cream Pie* ne soulève pas ces questions. Au lieu de cela, Jollee en revient à son personnage enjoué, en demandant à l'homme : « Tu t'amuses bien avec la caméra ? »

Qu'est-ce qu'un spectateur peut tirer de tout cela – du camion de pompiers, de la tendresse envers cet homme au lit, et de l'échange dans la salle de bains après le gang bang ? Quelles conclusions devrions-nous en tirer concernant Ariana Jollee ? Prétendre savoir quoi que ce soit sur la base de cette information limitée, ce serait de la folie. Les petits indices qui ressortent pendant le film ou les bonus du DVD ne sont rien d'autre que des indices, trop subtils pour que les pornographes se soient même souciés de les couper au montage. Rien n'est clair ; il n'y a rien qu'un spectateur puisse conclure avec certitude. Si l'on devait me demander : « Qui est Ariana Jollee ? », je serais bien en peine de donner la moindre réponse.

Ce qui est sûr, c'est que le vrai nom de cette jeune femme n'est pas Ariana Jollee. Plusieurs sources en ligne indiquent que son vrai nom est Laura David.¹⁰⁹

Peut-être, donc, que la question importante n'est pas : « Qui est Ariana Jollee ? ». Peut-être la bonne question est-elle : « Qui est Laura David ? »

Non-masculinité

Où devons-nous aller ? [plus que juste des michetons]

Ça ne change pas un homme

En 2005, j'ai été invité à donner une conférence sur la pornographie aux étudiants de la St. John's University, une faculté Catholique exclusivement masculine au centre du Minnesota, tenue par un monastère bénédictin. Je n'ai pas hésité à accepter, en partie parce que je suis avide de parler de ces sujets avec tous et n'importe lesquels d'entre les hommes, et aussi parce que j'avais travaillé sur ce campus vingt ans auparavant et que j'étais content d'avoir l'occasion de passer dire bonjour.

Quand j'étais à son service en qualité de directeur des nouvelles, de 1983 à 1984, l'université avait fait les premiers pas en vue d'une transition sur les questions de sexe et de genre. À cette époque, elle étendait ses relations de partenariat avec une école voisine exclusivement féminine, le College of St. Benedict, dirigé par un couvent Bénédictin. Reflétant la politique de l'Église catholique en matière de genre, les hommes de St. John's partaient du principe qu'une position dominante leur revenait de droit, et du temps où j'y étais il s'en était suivi plus d'un moment tendu dans les réunions de préparation communes. Quoiqu'à cette époque je n'avais pas encore lu d'écrits féministes, ni beaucoup réfléchi aux questions de genre et de pouvoir, avec mon ingénuité de jeune actif je pouvais tout de même voir que mes collègues masculins, en particulier les plus vieux, n'étaient pas à l'aise à l'idée que St. John's et St. Ben's puissent être sur un pied d'égalité, ou même le devenir un jour. Dans les ordres et dans le professorat laïc, certaines personnes, hommes et femmes, faisaient pression en faveur d'une telle égalité, mais il y avait aussi une résistance considérable.

En guise d'illustration, voici l'exemple d'un problème relativement mineur : À mesure que les deux écoles produisaient de plus en plus de livrets communs, l'équipe de St. Ben's demanda que le matériel produit collectivement fasse emploi du terme de « *first year student* » au lieu de celui de « *freshmen* ». Dans ses publications séparées, St. Ben's avait fait ce changement, pour la raison évidente qu'aucun « homme », « frais » ou non, n'étudiait sur son campus. En réunion avec mon homologue de l'université pour femmes, je dis que je ne voyais pas en quoi cette politique pour les publications communes pourrait poser problème et que j'informerai mes collègues du changement. J'avais tort. De retour à St John's, je découvris qu'en fait, cela posait beaucoup de problèmes à bon nombre de mes collaborateurs, tous des hommes. « *Freshman* » est le terme traditionnel. Et en plus, tout le monde comprend que c'est neutre par rapport au genre. Et « *first-year student* », ça sonne mal. Et les membres de l'équipe de St. Ben's étaient trop sensibles sur ce genre de choses.

Et ça n'arrêtait pas, avec des raisons sorties du chapeau, que j'ai oubliées depuis longtemps maintenant, pour expliquer pourquoi ce changement mineur qui ne coûterait rien était inacceptable. Mais la raison véritable n'était jamais prononcée : les filles ne disent pas aux garçons ce qu'ils doivent faire. Plus particulièrement, les femmes de St. Ben's ne disent pas aux hommes de St. John's ce qu'ils doivent faire. On ne disputait pas sur le mot, bien sûr ; c'était une affaire de pouvoir. Tout le monde à St. John's savait que l'ancien temps de domination masculine revendiquée était passé, mais cela ne voulait pas dire qu'on avait accepté une relation d'égalité. Même si les deux écoles avaient conservé des identités distinctes, avec des résidences et quelques activités non-académiques séparées, les programmes académiques des deux écoles avaient été confondus (les étudiant·es des deux campus suivaient les mêmes cours). La rhétorique des écoles parlait d'un partenariat fondé sur l'égalité.

Certains des hommes de St John's acceptaient cette rhétorique à contrecœur mais ne parvenaient pas vraiment à se faire à la notion d'égalité. Tout le monde restait poli, mais les accrocs sautaient aux yeux. Il en résultait des disputes d'une puérilité confondante sur un mot comme « *freshman* », dans lesquelles les hommes laissaient apparaître ce qui les dérangeait vraiment : Les femmes avaient l'air de croire vraiment à la rhétorique sur l'égalité, et faisaient parfois pression en ce sens.

Sautez vingt ans plus tard : nous sommes à la *Second Annual Conference on the College Male*. J'étais content d'apprendre que l'administration de St. John's avait pleinement soutenu la conférence et son agenda explicitement pro-féministe, et j'étais curieux de savoir ce qui avait bien pu changer sur le campus. Même si je ne voyais pas bien quels pouvaient être les problèmes spécifiques des hommes à l'université (par opposition aux problèmes qu'ils causent), ni la nécessité de tenir une conférence sur eux, je me rendis à cet événement avec l'esprit ouvert, et dans l'espoir que les organisateurs reconnaissent l'importance du féminisme pour les hommes. J'étais encouragé par le fait qu'ils m'aient sollicité pour parler de la pornographie tout en sachant que mon travail puisait dans une analyse féministe-radical.

Le premier indice laissant entendre que ma ligne politique allait sembler déplacée me fut donné par le ton d'auto-célébration de la soirée d'ouverture : les hommes qui y participaient semblaient consacrer l'essentiel de leur temps de parole à expliquer en quoi la conférence était si importante. L'orateur principal, un homme dont le travail a un ancrage féministe, souleva des points importants, mais son discours était sur le même ton. Tout le monde parlait du besoin qu'ont les hommes de réfléchir sur eux-mêmes de manière critique sur le pouvoir et le privilège masculins, et pourtant le message implicite que j'en retirais était : « nous sommes les mecs bien, les hommes qui ont dépassé le sexisme ».

En partie en réaction à ce ton, ma prise de parole du jour suivant débuta par une adresse directe :

On a beaucoup dit, durant cette conférence, que les hommes ont besoin de s'aimer les uns les autres et d'accepter de parler ouvertement de cet amour. C'est quelque chose d'important ; il nous faut être capables d'aller au-delà de la tendance par trop commune chez les hommes à étouffer ou à déformer nos émotions, tendance destructrice aussi bien pour nous même que pour les personnes qui nous entourent. Plusieurs personnes ce week-end ont parlé de notre besoin de nous nourrir les uns les autres, et c'est aussi quelque chose d'important. Mais il est également crucial de se rappeler que nous aimer les uns les autres implique aussi de nous remettre en cause.

C'est ce que je voudrais faire aujourd'hui, nous remettre en cause – en termes durs – au sujet de la consommation de pornographie chez les hommes. Dans un monde injuste, nous autres qui avons des privilèges devons être durs avec nous-mêmes, par amour.

Le défi est le suivant : Pouvons-nous être plus que juste des michetons ?

L'atmosphère enjouée de la conférence se dissipa bien vite. Je critiquai l'idée selon laquelle on pouvait à la fois être pour l'égalité de genre et consommer de la pornographie, acheter des femmes dans la prostitution, ou aller dans des bars de strip-tease. Il est toujours inconfortable de dire ces choses dans des groupes d'hommes (même pro-féministes), pour l'évidente raison qu'un bon nombre des hommes dans la salle continuent de soutenir financièrement les industries d'exploitation sexuelle et ne veulent pas qu'on le leur reproche. Et à ceux qui avaient arrêté ces pratiques, je suggérais que notre travail, personnel et collectif, ne s'arrêtait pas là :

Pour cesser d'être des michetons, l'échappatoire est politique. Cet échappatoire, c'est le féminisme. Par féminisme, je n'entends pas l'exercice superficiel qui consiste à identifier quelques « questions relatives aux femmes » que les hommes peuvent aider à résoudre. J'entends la porte d'entrée vers ce que Karl Marx appelait « une critique sans merci de l'ordre existant, sans merci en ce qu'elle ne reculera ni devant ses propres découvertes, ni devant le conflit avec quelque pouvoir que ce soit ».

Nous devons entreprendre une critique sans merci. Partons non seulement de la pornographie, mais du sexe plus généralement. L'une de ces découvertes, je crois, est non seulement que les hommes sont souvent des michetons, mais que la manière dont les mecs consomment les femmes sexuellement est une fenêtre qui ouvre également sur d'autres aspects de nos vies intimes et sexuelles. Pour beaucoup d'entre nous, le sexe est souvent le lieu à la fois d'un étalage et d'un renforcement de notre pouvoir sur les femmes. Je ne veux pas dire par là que tous les hommes utilisent à chaque fois le sexe

de cette manière-là, mais qu'un schéma récurrent de telles relations est facilement repérable dans notre société. Les femmes y sont confrontées jour après jour, et à un certain niveau la plupart des hommes le comprennent aussi.

Il nous apparaît que les problèmes soulevés par la pornographie ne concernent pas seulement l'achat et la vente de femmes. Pourvu que nous restions sans merci, et que nous ne reculions pas devant nos propres découvertes, on voit qu'ils concernent également le sexe en général, ainsi que la manière dont les hommes et les femmes sont ordinairement entraîné·es à être sexuel·les dans notre culture. Il n'est pas seulement question de macs, de michetons et de femmes prostituées. Il est question d'hommes et de femmes, de sexe et de pouvoir. Si pendant toute cette discussion vous vous êtes dit, « Bon, ce n'est pas pour moi – je ne paie jamais pour ça », ne soyez pas si sûr de vous. La question n'est pas de savoir qui paye ou qui ne paye pas pour ça. Ce dont il est question, c'est de la nature fondamentale de la relation entre un homme et une femme, et de la manière dont cela s'exprime dans le sexe et dans l'intimité.

Flop.

Mes mots coulèrent comme une pierre. D'habitude, après une intervention sur ces sujets, beaucoup de personnes viennent me parler, soit pour exprimer leur accord soit pour m'expliquer les raisons pour lesquelles ils croient que je suis fou. Le sujet a tendance à susciter des débats animés, mais pas cette fois. L'homme qui m'avait invité me remercia poliment d'être venu, et un homme du public se leva pour dire qu'il pensait que cette question était importante. Le reste du public se dirigea rapidement vers la sortie. Deux ou trois hommes seulement m'approchèrent le jour suivant où je restais à la conférence.

Le manque de participation venait peut-être de ce que je suis quelqu'un de désagréable. Mais quand bien même ce serait vrai, ce manque de compétences relationnelles de ma part, quel qu'il soit, n'a jamais retenu les gens de me sermonner par le passé. Non, l'explication la plus probable, à mon avis, est que j'avais gâché leur fête. Ils avaient prévu une conférence sur l'homme à l'université du point de vue de leur « nouveau » paradigme d'une masculinité réformée. J'avais suggéré que nous autres hommes – nous tous, moi et eux – avions encore beaucoup de travail à accomplir avant de commencer à célébrer quoi que ce soit, et que ce travail impliquait de renoncer à la masculinité, pas de la reconstruire. Je les quittai sur ces mots :

Nous vivons des temps de crise sexuelle. Cela rend la vie difficile, mais cela ouvre également un espace pour l'invention et la créativité. C'est ce qui m'a entraîné vers le féminisme, vers la possibilité d'une manière différente de comprendre le monde et moi-même, vers la possibilité d'échapper au piège de la masculinité qu'on m'avait tendu, vers cette chance de devenir quelque chose de plus qu'un homme, de plus qu'un micheton – de devenir un être humain.

Nous avons besoin d'élucider ce que cela pourrait vouloir dire, pour les hommes, de devenir des êtres humains.

Le sexe : différences et ressemblances

À l'issue d'un débat d'une heure dans lequel j'intervenais à la radio et de l'examen de certains de mes écrits, l'éditeur du magazine *Hustler* émit le diagnostic suivant : « Je crois bien que Jensen est un individu profondément perturbé, en guerre contre sa propre masculinité. »¹¹⁰

Je laisse à d'autres le soin de juger si je suis perturbé, profondément ou non, mais Bruce David a eu tort de suggérer que j'étais en guerre contre *ma* masculinité. Si je suis en guerre, c'est contre la conception de la masculinité de la culture contemporaine, et au-delà de cela, contre la notion même de masculinité. Mais David avait raison d'affirmer que je n'étais

pas seulement contre la pornographie ; il est aussi contre la masculinité. Il croit que les attributs mêmes de la virilité doivent être redéfinis. Il ne veut pas que vous regardiez le foot ni que vous y jouiez. Il pense que ça rend les hommes trop agressifs. Il pense que le porno et le sport sont au moins en partie responsables des abus sexuels sur enfants et entre conjoints.

C'est rendu un peu pêle-mêle, mais il n'a pas tout faux. Je ne pense pas que le sport soit responsable des abus sexuels sur enfants et entre conjoints, mais je suis effectivement d'avis que la conception dominante de la masculinité qui s'exprime si souvent dans le sport est ancrée dans la même conception de la masculinité qui conduit aux abus sexuels. Je pense qu'il nous revient de regarder en face les dures vérités concernant le comportement des hommes et les notions de masculinité sous-jacentes à ce comportement, d'entreprendre une critique sans merci, en nous tenant prêts à assumer les implications – personnelles et sociétales – de ce que nous apprenons.

On prend de plus en plus conscience, dans tous les secteurs de la culture, qu'une telle critique est nécessaire, que les traits couramment associés à la masculinité – la compétition, l'agression, la domination, et la répression des émotions – ne sont pas seulement liés à la violence des hommes à l'encontre des autres mais sont toxiques pour les hommes eux-mêmes. Une stratégie consiste à redéfinir la masculinité sur la base d'autres valeurs. Même si elle réussit à provoquer un changement de comportement dans certaines situations chez certains hommes, c'est un coup risqué, dans la mesure où cette stratégie renforce l'idée selon laquelle les différences physiques entre hommes et femmes se traduisent en différences sociales. Notre objectif devrait être non pas de redéfinir la masculinité, mais de l'abolir. Les tentatives consistant à identifier et à valoriser des traits masculins alternatifs renforcent, plutôt qu'elles ne réduisent, la capacité des hommes à se défaire de leur position dominante. Tout effort de court terme visant à redéfinir la masculinité sur de plus bas niveaux de violence doit s'accompagner d'une conscience des dangers inhérents à la catégorie elle-même.

Le réquisitoire à l'encontre de la masculinité peut s'aider d'une comparaison avec les catégories raciales. À la différence des catégories de sexe, les catégories raciales sont arbitraires. Même si elles se fondent sur des différences physiques observables (à savoir, que ma peau d'Euro-Américain/blanc est visiblement plus blanche que celle d'une personne appartenant à la catégorie raciale Afro-Américaine/noire),¹¹¹ la division des gens en catégories raciales n'est pas une condition de la survie ou de l'épanouissement de l'humanité, et ne se fonde sur aucun principe philosophique ou loi biologique. Autrement dit, nous pourrions facilement envisager de vivre sans aucun concept de distinctions raciales entre humains. Les différences physiques observables seraient toujours là, mais la couleur de la peau ne serait pas plus pertinente pour créer une catégorie que la taille des oreilles, par exemple. Les gens ont des oreilles de différentes tailles, et nous pourrions arbitrairement diviser le monde en opposant les gens-à-grandes-oreilles aux gens-à-petites-oreilles, mais nous ne le faisons pas. Peu importe les petites différences génétiques entre humains qui se révéleraient découler de la région d'origine des ancêtres d'une personne (et avoir par conséquent un lien quelconque avec ce que nous appelons « la race »), celles-ci ne permettent pas de fonder un concept de race valable au sens biologique. La race, par conséquent, est une construction sociale, fondée sur des différences physiques réelles, mais des différences qui ne prennent leur sens que par le moyen d'un processus social.

Les catégories de sexe sont différentes. Pour se reproduire, les êtres humains doivent remarquer les différences physiques entre mâles et femelles. Si les hommes pensaient qu'ils ont autant de chance de produire un enfant par la pénétration d'un homme ou d'une femme, l'espèce aurait du souci à se faire. Je ne veux pas dire par là que la sexualité n'a pas d'autre fonction que reproductive, position qui conduit souvent à des présomptions hétérosexistes et à des politiques homophobes : je fais seulement remarquer des réalités matérielles. Il est inévitable que les humains remarquent les différences reproductives – qu'ils sachent distinguer les mâles et les femelles ; ce processus n'est pas arbitraire.

Nous pouvons donc imaginer un monde sans catégories de race, mais il serait impossible – science-fiction mise à part – de construire un monde sans catégories de sexe. Nous devons donc avoir pour objectif final d'éliminer le concept de race, même s'il nous faut bien sûr conserver les catégories raciales à court terme, pour faire face aux effets pernicioeux des réalités socio-politiques de la suprématie blanche et du racisme.

Soutenir que nous devrions rejeter la masculinité ne revient pas à dire que nous pouvons éliminer la catégorie de sexe. Cette position n'implique pas que nous ignorions les différences physiques évidentes entre mâles et femelles – par exemple, la taille corporelle moyenne, les hormones, les organes reproducteurs. Étant données ces différences physiques relativement faciles à identifier, il est probable qu'il existe d'autres différences ancrées dans notre biologie que nous ne comprenons pas encore. C'est donc un fait indiscutable que le câblage et la tuyauterie est différent chez les hommes et chez les femmes ; par contre, il est pour le moins discutable d'alléguer l'existence de différences plus profondes, d'ordre spirituel, émotionnel et/ou intellectuel, entre mâles et femelles, sur la base de ces différences physiques.

J'aborde ce problème d'un point de vue précautionneusement théorique, qui prend acte non seulement de la quantité extrêmement limitée de savoir dont nous disposons pour le moment, mais encore du fait que nous autres humains n'avons pas les capacités intellectuelles pour nous permettre d'affirmer quoi que ce soit sur le sujet dans un futur proche. Dans l'état de notre compréhension, et avec les outils dont nous disposons, il est improbable qu'avant longtemps nous en sachions beaucoup plus sur la question de ces éventuelles différences intellectuelles, émotionnelles ou spirituelles. En d'autres termes, c'est une des nombreuses questions de ce monde complexe au sujet de laquelle nous sommes fondamentalement ignorant·es : l'étendue de notre ignorance déborde celle de notre savoir. Les dernières découvertes des neurosciences, si impressionnantes soient-elles, ne font qu'ajouter quelques gouttes au baquet du savoir humain, qui est encore loin d'être rempli.

Nous savons qu'en termes biologiques, les mâles et les femelles sont plus semblables que différent·es. Nous ne savons dans quelle mesure ces différences font une différence en matière de processus spirituels, émotionnels ou intellectuels, et nous ne savons pas grand-chose non plus du degré de malléabilité que pourraient revêtir les éventuelles différences qui existeraient bel et bien. Il est vrai que l'existence du patriarcat est un signe que ces différences existent ; des systèmes ancrés dans l'oppression des femmes par les hommes ne seraient de toute évidence pas apparus si certaines différences biologiques n'avaient pas fait la différence. Mais ce fait ne nous renseigne en rien sur notre capacité à construire une société qui tempère les effets de telles différences ; et pour sûr, il est plausible que nous soyons capables de surmonter les différences physiques, quelles qu'elles soient, qui ont conduit à des sociétés patriarcales.

Plus simplement : Dans toute population humaine, on rencontre d'importantes variations individuelles. Même s'il ne fait pas de doute qu'une grande partie de notre comportement tire ses racines de notre ADN, il ne fait pas de doute non plus que la manière dont s'exprime notre bagage génétique est hautement influencée par la culture. Au-delà de cela, il est difficile de dire quoi que ce soit avec la moindre certitude. Il est vrai que seules les femmes peuvent porter des enfants et les allaiter. Toutes les femmes ne le font pas, bien sûr, mais seules les femmes le peuvent. Il est probable que ce fait a des conséquences sur certains aspects des personnalités des femmes et des hommes. Mais nous ne savons pas grand-chose de cet effet, et il n'est pas probable que nous en sachions jamais davantage.

Pour le moment, la culture semble obsédée par les différences de genre, dans le contexte d'une vogue intellectuelle récurrente pour ce qu'on appelle actuellement la « psychologie évolutionniste » (nouvelle incarnation de l'ancienne « sociobiologie »), qui veut expliquer tous les comportements complexes comme de simples adaptations évolutionnaires – dès lors qu'un schéma comportemental existe chez l'être humain, c'est forcément que d'une manière ou d'une autre il s'agit d'une adaptation. Sur le long terme, c'est vrai. Mais à court terme – le cadre dans lequel nous devons formuler nos jugements et nos analyses – l'argument qui consiste à dire : « Regardez comme diffère le comportement des hommes et des femmes ; ce doit être parce que les femmes et les hommes sont fondamentalement différent·es », alors qu'un système de pouvoir (le patriarcat) a

créé des différences sociales entre hommes et femmes pendant des siècles, n'est vraiment pas convaincant. Il est possible que, sur le long terme, le patriarcat ne soit pas une adaptation réussie au sens évolutionniste et qu'il conduise l'espèce à l'extinction. À voir tout autour du monde les menaces contre une vie durable qui découlent des sociétés patriarcales, ceci n'est pas seulement plausible, mais de plus en plus difficile à nier. Ceci suggère qu'un rejet du patriarcat, en rendant possible la survie humaine sur le long terme, pourrait bien être une adaptation réussie au sens évolutionniste.

Peu importe ce que le futur nous réserve, nous devrions rester sceptiques à l'égard des grandes affirmations qu'on fait concernant la signification de ces différences perçues entre femmes et hommes, étant donnés les effets pernicioeux du patriarcat et son incessante dévaluation des choses féminines. Dans le débat culturel en cours, ces questions se réduisent souvent à l'affirmation selon laquelle certains aspects du comportement humain sont « naturels ». En un sens, c'est une déclaration vraie, mais creuse. Si les êtres humains peuvent faire quelque chose, par définition cela veut dire qu'il est compris dans notre nature de nous comporter de la sorte, et que cela est, par suite, naturel en un certain sens. Nous avons tou·tes en nous, formant partie de notre nature, la capacité de prendre part à une gamme de comportements. Nous sommes capables d'être un jour aimant·es et attentionné·es envers nos ami·es et notre famille, un autre jour de les torturer. Nous sommes capables d'aimer nos enfants et de les battre à mort. Toutes ces activités sont naturelles en ce sens élémentaire, et elles surviennent assez souvent pour ne pouvoir être écartées comme les comportements aberrants d'une partie limitée de la population qui serait sociopathe.

Mais la plupart du temps, l'affirmation selon laquelle un comportement est « naturel » va bien plus loin : les gens qui la formulent affirment ou sous-entendent que le comportement en question est soit désirable moralement, soit, s'il n'est pas désirable, extrêmement difficile à changer. On soutient parfois que de tels changements sont si difficiles à réaliser que le « coût » individuel et/ou social qu'il y aurait à le tenter l'emporte sur les bénéfices à prévoir, quoique de telles positions soient en règle générale soutenues justement par ces personnes dont on menace les privilèges. Faut-il s'étonner que ce gens soient prompts à affirmer que le *statu quo* est naturel ?

Beaucoup de gens voient le contrôle des femmes par les hommes comme quelque chose de naturel. Celui-ci est naturel, bien sûr, au sens tautologique que je viens de décrire – « si cela existe, c'est naturel ». Mais est-il désirable moralement ? Et, s'il ne l'est pas, est-il simplement une réalité de la vie que l'on ne peut changer ? Je répondrais « non » à l'une et l'autre question. Dès lors, il nous faut abandonner la question de savoir ce qui est clairement biologique pour parler de la manière dont les sociétés donnent un sens au fait d'être mâle et femelle.

Redéfinir ou éliminer la masculinité ?

La manière dont une société comprend les différences et les ressemblances entre mâles et femelles, et entreprend par la suite d'imposer cette compréhension aux gens, est une question politique et sociale. Le processus par lequel on répond à ces questions est collectif et il reflète la distribution du pouvoir dans la société. Nous avons le choix, et les choix que nous avons faits par le passé doivent changer si nous voulons nous tenir aux principes de justice que la plupart d'entre nous prétendent être les leurs. Pour celles et ceux qui s'engagent en faveur de la justice de genre, cela signifie que nous avons le choix entre redéfinir la masculinité en se détachant de la conception dominante qui conduit à des conséquences néfastes comme l'agression sexuelle, ou travailler à éliminer tout bonnement le concept de masculinité. Après des années de lutte dans la première de ces deux voies, ces dernières années je suis passé à la seconde.

Ironiquement, si j'ai changé d'avis, c'est en grande partie à force de voir des hommes féministes perpétrer ce vieux jeu du Roi de la Coline au moment même où ils essayaient de contribuer à la justice de genre. Par exemple, j'ai observé pendant plusieurs années la joute de deux écrivains pro-féministes connus qui cherchaient à se dominer l'un l'autre dans divers forums. Leurs désaccords étaient sérieux, et il est important d'exprimer de tels désaccords, mais la tournure que

leurs débats avaient pris était une version à peine plus polie de ce que l'on appelle parfois un « concours de bites », un comportement rituel visant à établir sa domination. Le spectacle de leur petit jeu me rappela douloureusement que je suis également enclin à un comportement similaire ; il est facile pour un homme de prétendre résister à la conception dominante de la masculinité, de réussir dans cette entreprise sous plusieurs points de vue, et de se rabattre pourtant sur la poursuite de la domination de manières plus subtiles. J'ai aussi vu un homme pro-féministe, qui en public fait un excellent travail dans la lutte contre les violences faites aux femmes, tenir en privé le même discours arrogant de la domination que j'avais si souvent rencontré dans les vestiaires et autres espaces exclusivement masculins. Cet avertissement m'apprit une nouvelle fois à quel point il est facile de retomber dans le piège de la masculinité. Plus souvent que je ne voudrais l'admettre, je me prends moi-même – ou je suis pris par d'autres – à parler d'une manière similaire.

Ces observations ainsi que les conflits intérieurs que je continuais à vivre m'obligèrent à me demander : L'objectif devrait-il être simplement de reconstruire une masculinité plus-gentille-et-plus-douce ? Si oui, comment nous retenir de glisser de nouveau dans la conception dominante de la masculinité qui nous entoure dans un monde patriarcal ? Ce désir de trouver une nouvelle manière « d'être un homme », et de nous accrocher à la masculinité révèlent-ils un attachement profond à une position de domination ? Ce glissement est-il inévitable tant que nous nous accrocherons à l'idée de masculinité ? Bien sûr, l'acte de renoncer à la masculinité ne change pas le comportement comme par magie. Mais le fait que la plupart des hommes réagissent à cette idée avec un réflexe d'hostilité est le signe à mes yeux que c'est un bon point de départ pour la discussion ; si les hommes ont peur d'aller au-delà de la masculinité, c'est qu'il y a là quelque chose à creuser.

La première étape consiste à chercher la raison pour laquelle les hommes ressentent un engagement si profond en faveur de l'idée de masculinité, peu importe la définition qu'on en donne. Qu'avons-nous peur de perdre ? Je pense que la réponse est assez simple. La masculinité – et l'idée de masculinité – confère aux hommes un moyen de s'assurer qu'ils ne sont pas, et ne seront jamais, des femmes. La masculinité garantit à un homme que peu importe ce qui lui arrive dans sa vie, il est un non-femme. Dans une culture qui déteste les femmes, une telle garantie est forcément réconfortante, même pour des hommes pro-féministes qui n'oseraient jamais dire une telle chose tout haut. Cette garantie nous empêchera également de faire pleinement face à cette haine des femmes et de faire l'expérience de notre pleine humanité.

Je ne peux donc échapper à une conclusion simple : Si les hommes veulent être pleinement des êtres humains, nous devons d'abord cesser d'être des hommes.¹¹²

Proposer pour stratégie l'abolition de la masculinité ne produit aucune controverse dans les États-Unis d'aujourd'hui – pour la simple raison que cette idée est inintelligible pour la plupart des gens. Dans une société où l'on croit que les différences biologiques entre les sexes conduisent à des différences psychologiques significatives et immuables entre les genres, le projet d'éliminer la masculinité n'a littéralement aucun sens pour bien des gens. C'est pourtant une position assez simple et élégante.

Considérons cette idée dans une situation concrète. Après les attentats du 11 septembre, l'un des participants d'une liste mail pro-féministe a avancé que les actions des hommes au cours de cette journée tragique pouvaient nous être utiles pour repenser la masculinité. L'auteur du mail avançait que le fait que des pompiers de sexe mâle se soient précipités dans des immeubles en flammes, en risquant et parfois en sacrifiant leurs vies pour sauver celles des autres, pouvait nous rappeler que la masculinité pouvait comprendre un genre de force qui s'enracine dans le soin et le sacrifice plutôt que dans le pouvoir et la domination. N'y avait-il pas là une occasion de redéfinir la masculinité ?

Ma réponse était simple : Bien sûr que les hommes font souvent montre d'une telle force, tout comme les femmes. En quoi ces caractéristiques seraient-elles donc spécifiquement masculines ? Ne sont-elles pas simplement humaines ? Y-a-t-il une seule caractéristique que l'on puisse identifier comme « masculine », présente chez les hommes à un degré significativement plus élevé qui la rende clairement propre aux êtres humains de sexe mâle plutôt que femelle et qui, par conséquent, mérite d'être appelé masculine ? Je ne peux en identifier aucune, et personne ne le peut.

Encore une fois, il existe des différences biologiques entre hommes et femmes, mais pouvons-nous lier la biologie à un ensemble quelconque de traits psychologiques ou moraux avec la moindre certitude ?

Il est important de parler des différences de schémas comportementaux entre hommes et femmes. Si nous identifions l'inclination des hommes à la compétition, à la domination, et à la violence, c'est que nous voyons ces différences de schémas comportementaux ; les hommes sont plus enclins à ces comportements dans notre culture. Quelles que puissent être les racines biologiques de tels comportements (et, encore une fois, nous n'avons pas les outils pour répondre à cette question avec la moindre certitude), nous pouvons facilement observer et analyser les manières dont les hommes sont socialisés à se comporter de la sorte, et nous pouvons nous fixer pour objectif de changer ces comportements destructeurs en changeant cette socialisation.

Il y a bien de la différence entre faire ce genre d'analyse, et soutenir que des qualités humaines admirables, présentes à la fois chez les hommes et chez les femmes, devraient de quelque manière que ce soit être identifiées comme relevant en premier lieu du domaine de l'un ou l'autre genre. Assigner ces qualités à un genre est une erreur, et une erreur dégradante pour le genre dont on suppose alors qu'il ne les possède pas au même degré. Affirmer que « la force et le courage sont des traits masculins » – même en reconnaissant que les femmes peuvent être fortes et courageuses, elles aussi – ne peut que conduire à la conclusion que les femmes ne sont pas aussi fortes ou courageuses. Sinon, ne les considérerions-nous pas simplement comme des traits humains ? Dire que « la force et le courage sont des traits masculins », par conséquent, c'est soutenir implicitement des préjugés sexistes.

Le seul argument que je puisse imaginer en faveur de cette tentative de redéfinition de la masculinité est d'ordre stratégique : ce pourrait être une stratégie transitoire que d'essayer de donner aux hommes de nouvelles manières de penser à leur masculinité qui puissent les écarter de la conception dominante, dangereuse et toxique. Je comprends très bien que cela puisse être tentant, mais j'ai toujours des scrupules envers les stratégies qui impliquent une prémisse implicite illogique.

Les « vrais » hommes et leur force

Cette approche abolitionniste est une position minoritaire non seulement dans la culture au sens large, mais encore dans le mouvement même de lutte contre les violences faites aux femmes. Bon nombre d'activistes qui travaillent à réduire – et nous l'espérons, à finalement éliminer – le viol, les violences conjugales, et l'agression sexuelle sur mineur·e soutiennent et mettent en œuvre la stratégie de redéfinition de la masculinité. « Les vrais hommes ne violent pas » est un slogan courant.¹¹³ L'idée selon laquelle on peut être un homme et ne pas commettre une telle violence est claire et facile à communiquer, et pourtant elle consolide une adhésion à la masculinité en invoquant l'idée selon laquelle il y a une manière d'être un vrai homme, qu'il y a quelque chose chez les hommes, en termes psychologiques ou moraux, qui les distingue des femmes. Peu importe ce qu'on affirme être le comportement des vrais hommes – que ce soit ne pas manger de quiche¹¹⁴ ou ne pas battre les femmes – ceci suppose d'accepter l'idée selon laquelle il existe un ensemble d'actions et de manières d'être, découlant d'un ensemble de traits, qui définissent les hommes. Cette position repose sur la présomption que la masculinité est une réalité biologique, plutôt que sociale.

Une autre campagne de sensibilisation présente des hommes qui affirment : « ma force n'est pas faite pour blesser. »¹¹⁵ Encore une fois, la stratégie qui consiste à donner aux hommes le moyen de se trouver puissants d'une manière qui ne conduise pas forcément à la violence est une stratégie raisonnable sur le court terme. Mais elle représente également une adhésion à la masculinité-comme-domination, qui lie ouvertement force et masculinité. Il n'est pas dit explicitement que les femmes ne sont pas fortes, mais il est clairement suggéré que les hommes sont plus forts. Les hommes sont, en moyenne, plus grands que les femmes, et une idée de force est corrélée à la taille.

Mais cette image et ce slogan véhiculent bien plus qu'une observation sur le rapport des masses musculaires. Il contribue à une conception du genre aux yeux de laquelle les hommes sont non seulement forts, mais encore naturellement en position de contrôle du fait de cette force.

Quels que soient les objectifs des personnes qui ont créé ces messages, de telles tentatives de reformulation de la masculinité ne s'attaquent pas au sentiment d'être des dominants que les hommes entretiennent envers eux-mêmes. Elles ne déstabilisent pas la croyance des hommes en leur vocation naturelle au commandement. On pourrait défendre l'emploi de telles campagnes s'il était possible de savoir qu'elles réduisent efficacement la violence masculine. Mais nous devrions reconnaître que ces tactiques rendent l'objectif de long-terme d'élimination de la masculinité plus difficile à atteindre.

La campagne intitulée « Les protecteurs » que l'association *Shared Hope International* a lancée en 2006, en vue de mettre un terme au financement par les hommes des industries d'exploitation sexuelle qui ciblent les enfants, fait apparaître un autre problème potentiel de ces stratégies. Quoique toute expression religieuse en ait été retirée, cette campagne est ancrée dans une perspective chrétienne conservatrice qui rejette implicitement la critique féminine de la domination masculine. Selon cette perspective, la domination masculine est une force positive, mais que l'on doit utiliser pour protéger les enfants, plutôt que pour les exploiter.

À première vue, il peut sembler difficile de trouver à redire à cette initiative, quelles que soient nos opinions politiques. Quiconque entend réduire la violence des hommes à l'encontre des enfants ne peut que saluer le fait que des hommes déclarent publiquement leur opposition à « l'exploitation sexuelle des enfants, par la consommation de pornographie, et l'achat de services sexuels ». Mais la conception de la masculinité sous-jacente à cette campagne est dérangeante. Pourquoi les hommes devraient-ils faire cela ? Parce que « de vrais hommes ne sauraient tolérer » de tels comportements. Et pourquoi pas ? Parce que les « vrais hommes » sont des protecteurs, « des hommes qui prenons au sérieux notre rôle de protecteurs et de soutiens »

Les hommes soutiennent. Les hommes protègent. Les hommes défendent. La campagne ne parle que de la protection d'hommes envers des enfants, ce qui soulève des questions évidentes : Où sont les femmes adultes dans tout cela ? Ne devraient-elles pas protéger les enfants, elles aussi ? Peuvent-elles être des protectrices ? Ou ont-elles besoin de protection elles aussi ?

Autre question évidente : Qui a mis les hommes à ce poste de responsabilité ?

Peu importe qu'on attribue à Dieu ou à la nature d'avoir fait des hommes des protecteurs naturels, le résultat est le même : Le patriarcat. Et inévitablement, sous le patriarcat, femmes et enfants sont appelés à souffrir. S'il revient aux hommes de protéger les femmes et les enfants, alors les hommes doivent avoir le pouvoir de les protéger. Comme l'a dit l'un des partisans de cette conception de la masculinité dans un livre très controversé, « Comment puis-je vous protéger si je ne peux pas vous dire quoi faire ? »¹¹⁶ Les vrais hommes protègent, entendre : les vrais hommes doivent avoir le pouvoir de protéger ; entendre : les vrais hommes doivent avoir le droit de dire aux femmes ce qu'elles doivent faire.

Et tout ce discours sert de couverture à un fait simple et repoussant : Les femmes et les enfants n'ont pas besoin d'être protégés *par* les hommes – elles ont besoin d'être protégées *des* hommes. Ce discours sur la protection devrait être vu pour ce qu'il est : un racket de protection. Un homme ou un groupe d'hommes promet de protéger des femmes et des enfants d'autres hommes. Et pour le faire, ces hommes de bien doivent avoir le pouvoir de protéger, entendre : un pouvoir de contrôle.¹¹⁷

Si les hommes, vrais ou pas, voulaient vraiment aider à mettre un terme à la violence et à l'exploitation, une voie toute simple s'offre à eux : s'allier aux femmes dans des campagnes dirigées par des femmes en vue de mettre un terme aux abus perpétrés par les hommes. Puisque ce sont des hommes qui commettent la grande majorité des violences à l'encontre des femmes et des enfants, peut-être vaut-il mieux laisser leur chance aux femmes pour diriger les campagnes qui visent à mettre un terme à cette violence.

Il y a un nom à cela : Le féminisme. Les hommes peuvent trouver leur place dans un mouvement féministe visant à mettre un terme à la violence des hommes ; il y a plein d'associations

qui seront ravies de les accueillir dans la lutte. Mais il reste un problème : dans une association féministe, il n'y a pas de Roi de la Coline. Les associations féministes sont parfois confrontées à la rivalité de femmes essayant d'être la Reine de la Colline, quoique les groupes auxquels j'ai participé ont en grande partie réussi à éviter ce processus. L'objectif du féminisme, selon ce qu'on m'a appris et que j'ai essayé d'appliquer, n'est pas le pouvoir-sur que les vrais hommes recherchent, mais un pouvoir-avec – un pouvoir qui se crée et qui s'étend par des efforts conjoints, qui n'est pas détenu et contrôlé par un groupe dirigeant. Ce noble objectif, malheureusement, n'est pas souvent atteint. Mais il est crucial qu'il soit posé, et que la voie d'une autre compréhension de soi-même et de son rôle dans le monde soit ouverte aux humains de sexe masculin.

La féminité

Jusqu'ici, je me suis bien gardé de dire quoi que ce soit sur la féminité, la croyance correspondante qu'il y a quelque chose dans la nature des êtres humains de sexe féminin qui nous permette d'identifier des traits qui leur soient spécifiques, comme effets biologiques. Je n'ai pas commenté la manière dont les humains de sexe féminin deviennent des femmes, au sens social.

En tant qu'homme, je comprends que je dois me concentrer en premier lieu sur l'exercice injuste du pouvoir par les hommes qui découle d'une conception particulière de la masculinité, et plus généralement sur l'idée de masculinité. En toute logique, la fin de la masculinité impliquerait la fin de la féminité, de l'idée selon laquelle certains états d'esprit, de certaines émotions, et de certains comportements appartiendraient en propre aux humains de sexe femelle. Bon nombre de mes amies féministes radicales et alliées tombent d'accord sur cet objectif. Toutes les femmes ne sont pas d'accord. Je n'essaierai pas ici de décrire ni d'évaluer la féminité, mais je remarquerai simplement que dans un monde sans conceptions d'une masculinité ancrée dans la biologie (ou dans des impératifs théologiques), on imagine mal comment des conceptions de la féminité pourraient exister ; perdre une moitié d'un doublet revient en règle générale à faire s'évanouir l'autre. Encore une fois, cette position n'implique pas d'ignorer les différences matérielles entre êtres humains mâles et femelles, mais plutôt de proposer des manières de comprendre ces différences.

Que resterait-il ?

L'aspect le plus intéressant du problème est la question que les gens posent souvent quand on leur présente l'approche abolitionniste : Bon, mais si les mâles ne sont plus des hommes, que seront-ils ? Ma réponse simple – qu'ils seront des êtres humains – a l'air de déconcerter bien des gens. Quand je parle de ces idées, les hommes pensent souvent que je veux éliminer tous les comportements traditionnellement associés à la masculinité, que je veux créer un monde où aucun homme ne joue plus jamais au foot. C'est faux. Éliminer le concept de masculinité ne détruirait pas l'activité consistant à courir après une balle et à tirer dedans sous un ensemble de règles. Sans doute, si nous laissons derrière nous le concept de masculinité, la manière dont les gens jouent au football changera-t-elle ; je soupçonne que ce serait un jeu bien moins violent, par exemple, ce qui serait une bonne chose à mon sens.

Ce souci concernant la manière dont nous-autres, humains de sexe mâle, pourrions nous situer dans un monde sans masculinité, sans la série d'opinions préconçues que nous pourrions avoir sur ce que signifie être un homme, s'enracine dans une peur de l'inconnu. Même si beaucoup d'hommes trouvent les exigences de la masculinité stressantes, et même écrasantes parfois, les rituels de la masculinité sont familiers et peuvent être rassurants, alors même qu'ils sont source de douleur. L'appel à dépasser la masculinité vers une nouvelle humanité demande aux gens d'imaginer quelque chose pour lequel nous n'avons aucun modèle. C'est effrayant, mais comme la plupart des choses qui font peur, cela ouvre la possibilité de découvrir quelque chose de plus

profond, de plus riche, et de plus satisfaisant. Cela exige de nous d'être imaginatifs, et d'accepter de cheminer en territoire inconnu. Un tel voyage est effrayant, certes, mais aussi exaltant.

Un point de départ pour ce voyage se trouve au cœur même du sexe et du genre : Dans la sexualité.

Conclusion

La pornographie [À quoi sert la sexualité ?]

Les gens parlent beaucoup de sexe. Certain·es parlent du genre de sexe qui leur plaît, d'à quel point ils ou elles ont envie de le faire, et avec qui. D'autres parlent de ces gens-là qui s'adonnent trop au sexe, ou avec les mauvaises gens, ou simplement parlent trop de toutes ces choses qu'ils ou elles ne devraient pas vouloir et ne devraient pas faire.

Et pourtant, au milieu de tant de discours, il est une question simple qui dans notre culture fait très rarement l'objet d'une discussion sérieuse : À quoi sert la sexualité ? Quelle est – quelle devrait être – la fonction du sexe dans les vies des humains au XXI^e siècle ? Parmi toutes les manières dont les gens sont susceptibles de comprendre leur sexualité et de s'en servir dans leurs vies, lesquelles s'accordent le mieux avec l'épanouissement humain ? Lesquelles s'accordent le mieux avec une société juste et durable ? Dans un monde où le contrôle des naissances est plus facilement accessible, et où la sexualité gaie et lesbienne est mieux (quoique loin d'être complètement) acceptée, cette question devrait d'autant plus attirer l'attention que la quantité d'activité sexuelle qui n'est pas même potentiellement liée à la reproduction s'est spectaculairement accrue.

En divers lieux et époques de cette société, notamment dans le cadre de certaines traditions religieuses, une réponse à la question « à quoi sert la sexualité » a été imposée par des moyens non seulement arbitraires et contraignants, mais parfois d'une inhumanité choquante. Prenez la simple question de la masturbation. À combien d'enfants qui exploraient leur sexualité par la masturbation a-t-on dit que leur comportement relevait du péché ? Quelle honte ces enfants porteront-ils avec eux et pour combien de temps ? Combien de ces enfants ces leçons suivront-elles jusque dans l'âge adulte pour entraver le développement d'une relation saine avec leur propre corps et d'une intimité saine avec autrui ?

Dans les cultures patriarcales, hétérosexistes, ce genre d'injonctions autoritaires au sujet du sexe a laissé des cicatrices plus ou moins profondes chez bien des gens, moi y compris. Avec un tel héritage, il n'est pas étonnant que beaucoup veuillent éluder la question et – explicitement ou implicitement – agissent comme si celle-ci ne pouvait recevoir aucune réponse, car chaque réponse, quelle qu'elle soit, reviendrait à contraindre quelqu'un·e, tout en restant susceptible d'être utilisée à mauvais escient par d'autres. Il est vrai que de quelque manière que nous proposons de déterminer collectivement « à quoi sert le sexe », cela placera les pratiques sexuelles de certain·es en dehors de la norme, peu importe la largesse et l'inclusivité de la réponse retenue. Mais il est crucial de reconnaître que rejeter la question a aussi des conséquences.

Nous devrions commencer par admettre que, précisément parce qu'ils sont des expériences puissantes, l'intimité et le sexe ne vont jamais sans risque. Même dans un monde homogène où tout le monde serait d'accord sur le rôle du sexe, il est probable qu'au cours de leur vie intime les gens se sentiraient parfois blessé·es et rejeté·es, déçu·es et découragé·es. Tenter de protéger cette relation humaine contre tout risque viderait sans doute les interactions humaines de leur sens. Mais s'il n'y a aucune compréhension commune du rôle que le sexe est appelé à jouer dans nos vies, alors il est probable que les gens seront bien plus souvent blessé·es, non pas seulement psychologiquement mais aussi physiquement. Et dans le patriarcat, ce sont les femmes et les enfants qui auront à souffrir la plupart de ces blessures.

Un exemple : Mettons qu'une personne croie que le sexe peut être seulement affaire de plaisir physique, après quoi deux personnes peuvent se séparer sans conserver de contact émotionnel. Une autre personne voit plutôt le sexe comme une expérience émotionnelle qui crée un lien entre deux personnes. Si elles se rencontrent, qu'elles sont attirées l'une par l'autre, et se lancent dans une activité sexuelle, leurs notions conflictuelles concernant ce à quoi sert le sexe produira un stress émotionnel. Nous pouvons balayer cela d'un simple « c'est la vie », mais pourquoi devrions-nous ignorer un problème si courant ? Pourquoi ne pas rechercher une meilleure compréhension capable d'atténuer le degré et la sévérité du problème ?

Admettons sinon que les membres d'un groupe soient socialisés pour voir le sexe comme un l'acquisition d'un plaisir au moyen de la prise des membres d'un autre groupe. Dans la vie de tous les jours, les gens qui appartiennent au groupe dominant agiront sur la base de cette compréhension du sens du sexe, par des manières qui objectifieront et dégraderont systématiquement les membres du groupe subordonné. Aucun des membres du groupe dominant – bon ça va, appelons-les juste les hommes – prendront probablement position en public pour défendre explicitement cette conception du sexe, en ces termes directs. Mais aussi longtemps que la discussion publique au sujet de savoir « à quoi sert le sexe » est passée sous silence, ces hommes peuvent agir sur la base de cette conception sans avoir à la défendre ou à en être tenus pour responsables.

Alors, n'ayons pas si peur de cette conversation. Pourvu que nous nous mettions à en parler de manière plus ouverte et sincère, il est possible que nous parvenions à réduire certains des mauvais côtés actuels du sexe et à étendre beaucoup de ses bons côtés potentiels.

Nous en demandons trop au sexe

Je crois qu'une telle discussion au sujet du rôle du sexe, peu importe la conclusion à laquelle chaque personne aboutirait, nous montrerait que nous en demandons trop au sexe.

Un ami m'a dit un jour qu'il pensait que le sexe pouvait être bien des choses, y compris tout simplement l'expression d'une envie de faire connaissance avec quelqu'un.e. Le sexe, me dit-il, « peut être comme une poignée de main chaleureuse » lorsque deux personnes se rencontrent. Pour lui le sexe avait parfois ressemblé à cela. Il me dit aussi que le sexe pouvait être quelque chose que l'on partage exclusivement entre deux personnes qui prévoient de s'aimer pour la vie, et qu'il avait aussi vécu cela. Il soutenait que le premier usage du sexe n'avait pas d'impact sur le second.

J'étais dubitatif ; je pense que c'est beaucoup demander à une seule pratique humaine, que d'attendre qu'elle soit capable de véhiculer tant de signification. Ce seul et même ensemble d'actes peut-il vraiment supporter un tel poids ? Pouvons-nous donner sens – non pas dans l'abstrait, mais dans nos vies de tous les jours, là où nous vivons – à une seule pratique de tant de manières différentes ? De toute évidence, les gens peuvent se comporter sexuellement de chacune de ces deux manières, ou encore se situer n'importe où entre les deux ; nous en avons des exemples tout autour de nous. À un moment donné de la vie d'une personne quelconque, cela peut avoir l'air de marcher. Mais la question est de savoir si un éventail si large de significations peut, avec le temps, promouvoir l'épanouissement humain dans une culture juste et soutenable. En d'autres termes, si une pratique est susceptible de véhiculer presque n'importe quelle signification, des humains peuvent-ils s'y adonner avec un tant soit peu de clarté dans leurs relations ?

On m'a une fois objecté que le sexe est loin d'être la seule pratique au sujet de laquelle ces questions pourraient être soulevées, qui appelleraient la même conclusion ; que dans les faits un grand nombre d'activités humaines véhicule une semblable variété de significations, sans que cela ait l'air de compliquer les choses. Par exemple, me dit cet homme, on utilise le vin à la fois comme drogue récréative et comme sacrement lors de la communion chrétienne, et personne n'insinue que son usage profane avilisse son usage sacré. La comparaison est pertinente, mais loin de l'affaiblir elle renforce mon argumentation.

En premier lieu, c'est à titre d'acte symbolique que l'on boit une gorgée de vin pendant une communion. Lorsqu'ils font du vin un usage récréatif, les gens vident leur verre. Une gorgée de vin lors d'une communion est symbolique, tout comme un court baiser entre deux personnes peut être symbolique. Mais bien des gens dans la culture contemporaine croient qu'un rapport sexuel complet peut avoir ces multiples significations, ce qui revient à soutenir que nous pourrions nous enfilet une bouteille de vin à une communion exactement de la même manière qu'on la boirait en soirée, et que la signification du vin de messe n'en serait pas affectée.

Mais au-delà de cela, il apparaît que cette analogie nous aide à comprendre l'importance que nous donnons au sexe lorsque nous attendons de lui qu'il véhicule tant de significations. Même si les gens qui s'abstiennent de boire de l'alcool me contrediront sans doute, le vin – et l'alcool plus

généralement – remplit potentiellement une fonction sociale utile, par le rôle qu’il occupe dans nos moments de rencontre et la manière qu’il a de mettre les gens à l’aise. Certain·es diraient (moi y compris), qu’employé avec modération, l’alcool peut améliorer la qualité de ces moments et contribuer à l’épanouissement humain. On pourrait soutenir que c’est à cela que sert l’alcool. Mais dans la société contemporaine, dans l’emploi concret que les gens qui vivent différents types de stress font effectivement de ces breuvages, l’alcool peut facilement faire l’objet d’usages abusifs, destructeurs à la fois pour l’individu·e qui a un problème de boisson et plus largement pour la société. C’est en partie parce que la boisson en est venue à être utilisée de tant de manières différentes – de même que le sexe – que les gens ont du mal à comprendre comment s’y retrouver devant cet éventail d’usages et de significations. Ici aussi, nous demandons à la pratique de la consommation d’alcool de véhiculer trop de significations, et il en résulte qu’un acte qui pourrait être positif produit systématiquement des conséquences extrêmement négatives.

Les capacités pour s’y retrouver devant l’éventail étendu des significations varieront d’une personne à l’autre, mais néanmoins des schémas doivent émerger. Par exemple, demandez à n’importe quel groupe de femmes hétérosexuelles, et je suis sûr que la majorité d’entre elles sera capable de vous décrire une expérience traumatisante issue des différences entre leur réponse à la question « à quoi sert le sexe ? », et la réponse des hommes. Cela ne veut pas dire que chaque homme hétérosexuel est resté toute sa vie bloqué dans une conception particulière du sexe, qui se trouve toujours en opposition avec celle de toute femme hétérosexuelle. Je suis simplement en train de vous faire remarquer des schémas, ce qui est la base de tout choix concernant la complexité des interactions sociales.

Un jour, un ami masculin m’a dit quelque chose qui peut bien résumer l’argument que je défends ici : il m’a dit, l’air un peu triste, « ma vie sexuelle est extra, mais ma vie amoureuse est pourrie ». Dans sa vie, il ne manquait jamais de partenaires sexuels capables de satisfaire à un certain genre de besoin de plaisir physique. Mais cette activité ne remplissait pas un autre besoin, également puissant, d’une intimité qui pourrait s’exprimer sexuellement mais irait aussi au-delà du sexe. Ici, les conséquences du fait de demander au sexe de véhiculer tant de signification apparaissent clairement, non pas dans la tension entre personnes différentes, mais à l’intérieur d’un seul et même être humain. Alors qu’il espérait que le sexe pourrait constituer un point de jonction avec quelqu’un qu’il aurait aimé, il continuait à avoir des rapports sexuels de manières qui parfois n’incluaient aucune relation avec l’autre personne.

Quelques réflexions sur ce à quoi le sexe ne sert pas

Quelles que soient les tentatives pour initier une discussion sur le sens du sexe, elles suscitent le plus souvent un réflexe de rejet, qui met en cause la possibilité même d’une telle discussion, comme si celle-ci ne pouvait que conduire à l’imposition arbitraire de règles sexuelles. Selon l’expression d’un éminent féministe pro-pornographie, « vraiment, qui sont [les militant·es anti-pornographie] pour nous dire où notre imaginaire sexuel devrait être porté ? »¹¹⁸

J’en conviens. Personne ne peut vraiment dire à quelqu’un·e d’autre où son imaginaire sexuel devrait être porté. L’imaginaire est indiscipliné et notoirement rétif aux tentatives de contrôle. Mais notre imaginaire vient de quelque part. Notre imaginaire a beau nous être intérieur en certain sens, il n’en est pas moins influencé par des forces extérieures. Est-il interdit d’avoir une discussion au sujet de ces influences ? Sommes-nous si fragiles que notre imaginaire sexuel ne puisse supporter une discussion honnête et humaine ?

Je me fiche de dire aux gens où leur imaginaire sexuel doit s’arrêter. Mais je voudrais discuter de la direction dans laquelle nous pensons que notre imaginaire sexuel peut aller. Mon intérêt pour ces questions n’est pas motivé par un désir d’imposer quoi que ce soit aux autres, mais par celui d’apprendre quelque chose de leur part. Plutôt que de me barricader contre une telle discussion, j’aimerais qu’elle soit plus courante. Je pense que la discussion doit partir des problèmes

sexuels dans lesquels nous nous trouvons, ce qui dans mon cas signifie partir des hommes et de leurs désirs.

Une des discussions courantes chez les hommes – et qui me laissait perplexe même au temps où je n'avais encore aucune conscience critique de ces questions – concerne le genre de corps et les parties du corps qu'ils aiment, ainsi que le genre d'actes sexuels spécifiques qui leur plaît. Les hommes disent souvent des choses du genre « j'aime les femmes avec des gros seins ». D'autres diront qu'ils aiment les petits seins. L'important n'est pas qu'ils préfèrent telle ou telle taille, mais que les hommes tendent à exprimer leur préférence indépendamment d'une quelconque référence à telle ou telle femme. Ils ne discutent pas de l'expérience consistant à rencontrer une femme particulière, et à trouver certains aspects de son apparence attrayants, mais plutôt de préférences génériques. Le trait physique retenu peut être la couleur ou la longueur des cheveux, la taille, le poids, la largeur de hanches ou la forme des mollets – à peu près n'importe quoi, et parfois jusqu'à des détails pour le moins précis. Si j'en crois mon expérience, le fait ne concerne pas seulement les hommes hétérosexuels ; j'ai entendu des hommes gays parler de la même manière.

Mais comment puis-je savoir ce que je trouverai attrayant dans l'abstrait ? Parler de ce qui me plaît sexuellement, en le détachant d'une personne réelle, c'est admettre que les actes sexuels peuvent être détachés d'une personne réelle. C'est une manière qu'ont les hommes de reconnaître qu'ils peuvent fonctionner sexuellement en dehors de toute relation, isolés, seuls au milieu de leurs fantasmes. Encore une fois, il n'y a rien de mal à reconnaître que nous sommes des animaux complexes, que nous fantasmons, que notre sexualité comporte des mystères que nous ne pouvons pas complètement comprendre. Mais c'est tout autre chose que de s'effondrer dans un monde clos où notre processus de comportement sexuel débute par la réduction de notre partenaire potentiel·le à des parties du corps. Cela va au-delà du fait de considérer une personne comme un objet ; c'est le processus par lequel les hommes transforment les femmes en les parties de leurs corps.

Je sais qu'il y a des théories psychanalytiques au sujet des fétiches pour m'expliquer l'objectivation, si seulement je voulais bien prendre le temps de les comprendre, ou peut-être si j'étais assez subtil pour les comprendre. J'ai essayé, mais au bout du compte j'en reviens toujours à l'idée qu'il y a quelque chose de dangereux dans ce processus. En tant que personne, je trouve qu'il y a quelque chose de triste là-dedans. Quelles que soient les explications psychologiques complexes que différentes personnes et écoles de pensée puissent avoir à nous offrir, nous ne pouvons échapper à ce que ces choses disent de nous en tant que personnes.

Encore une fois, soyons clairs : bien sûr, les préférences varient d'une personne à l'autre ; nous ne sommes pas des robots, après tout. Oui, il émerge dans les cultures certains canons de beauté qui sont communs, mais il y a également de considérables variations individuelles. Je me fiche d'imposer une conception de ce qui est beau ou sexuellement attirant à quiconque. Je remarque juste que les hommes (et les femmes aussi, mais mon expérience me dit que les hommes sont bien plus coutumiers du fait dans la société contemporaine) ont tendance à faire ce genre de déclarations dans l'abstrait, concernant le corps des femmes en général.

Il me semble que cette observation peut elle aussi se résumer à un commentaire que j'ai entendu un jour de la part d'un homme. Au cours d'une conversation qui portait sur nos expériences sexuelles et qui incluait des réflexions sur les expériences négatives des gens il dit, « un mauvais orgasme, ça n'existe pas ». Je suppose qu'il voulait dire que jouir c'était jouir – quelles qu'en soient les circonstances ou les méthodes, c'était toujours bon. Or il y a, bien sûr, de mauvais orgasmes. Il y a des orgasmes qui blessent les gens, surtout des femmes et des enfants. Il y a des orgasmes qui gardent les hommes coupés d'eux-mêmes.

Même s'il était hyperbolique, le commentaire de cet homme reflétait une vision de la sexualité courante chez les hommes que j'ai connus : même si le sexe a une composante émotionnelle, en définitive jouir est toujours une bonne chose. Le présupposé caché d'une telle vision est que peu importe tout ce dont on peut le recouvrir, la réalité profonde du sexe – ce qui compte vraiment – c'est qu'il est affaire de plaisir physique. Il n'est pas étonnant que la pornographie soit populaire chez qui partage une telle vision du sexe. Elle marche. Elle produit cet orgasme. Dès lors que l'on accepte cette conception du sexe, la quête de la pornographie

véritablement à même de produire cet orgasme avec le plus d'intensité prend le pas sur d'autres considérations – s'agissant du coût que supportent les gens qui font de la pornographie, de la politique des images, ou des dommages qui pourraient découler de cette industrie – qui dès lors sont perdues de vue.¹¹⁹

Quelques réflexions sur ce à quoi pourrait servir le sexe

Dans le débat sur les images à caractère sexuel explicite, on a souvent eu recours à la distinction entre une pornographie patriarcale et un art érotique enraciné dans des valeurs égalitaires et/ou féministes. On considère comme érotique une œuvre capable d'éveiller une sensibilité ou un pouvoir érotique en nous, qui soient plus profonds que le plaisir pornographique. Même si à mes yeux une grande partie de ce que l'on étiquette comme de l'art érotique est de la pornographie d'un peu plus gros budget, le concept d'érotisme est utile pour réfléchir au rôle du sexe dans la vie humaine.

Mais « érotisme » ne devrait pas être pris simplement pour synonyme d'« activité sexuelle ». La regrettée poétesse Audre Lorde nous rappelle, dans un essai influent, que nous ne devrions pas nous laisser piéger à faussement claquemurer le pouvoir érotique des femmes dans la chambre à coucher, où il est si souvent transformé en « sensation plastifiée », et facilement confondu avec le pornographique. Pour Lorde, l'érotisme est une force vitale, une énergie créatrice : il est « Ces expressions physiques, émotionnelles, et psychiques de ce qui est le plus profond, le plus fort et le plus riche à l'intérieur de chacun·e d'entre nous, lorsqu'on le partage : les passions d'amour, aux sens les plus profonds. »¹²⁰

Lorde écrit l'expression de son pouvoir érotique sous des formes que la culture ne définit pas comme sexuelles, sous d'autres encore que la culture pourrait définir comme sexuelles ; elle écrit l'effusion du pouvoir érotique dans l'acte d'écrire un bon poème et dans celui de « se mouvoir en plein soleil contre le corps d'une femme que j'aime ». Quelle que soit la forme d'expression de ce pouvoir érotique, l'important est de « reconnaître que le pouvoir de l'érotisme dans nos vies peut nous donner l'énergie de rechercher de véritables changements dans notre monde, plutôt que de se contenter de prendre la relève des rôles d'un vieux drame rebattu ». ¹²¹

Les fois où j'ai parlé de cette quête pour dépasser le vieux drame rebattu, les gens m'ont souvent demandé quel genre d'actes sexuels j'imaginai être capables de nous connecter à notre pouvoir érotique. J'hésite toujours à répondre, non seulement parce que je ne suis pas qualifié pour offrir aux gens un livre de recettes sexuelles, mais encore parce que je pense que c'est la mauvaise question. Il n'est pas tant question d'actes spécifiques que de la manière dont nous entrons en relation les un·es aux autres. Il y a deux autres distinctions que j'ai trouvées utiles en vue d'approfondir notre compréhension du soi, d'autrui, et du sexe : magie vs. mystère, et chaleur vs. lumière.

On dit souvent du sexe qu'il est magique, qu'il a le don de porter les partenaires à un état de conscience d'un genre supérieur. Dans différentes traditions, une conception plus formelle de cette « magie sexuelle » entreprend de transformer le sexe en une sorte de rituel spirituel, cependant la plupart des gens utilisent les termes de « magie » ou « magique » pour décrire quelque chose qui n'est pas tout à fait un rite sacré. Je juge le terme de « magie » mal choisi, lorsqu'on l'applique au sexe, parce qu'il implique que l'acte peut être compris.¹²² Quoiqu'on désigne par « magie » des choses que la plupart des gens ne comprennent pas, la magie est un processus au moins potentiellement susceptible d'être compris. Lorsque les magiciens font des tours de magie, il se peut que nous ne comprenions pas du premier coup comment ils ont fait, mais nous savons que les magiciens, eux, le comprennent, et que nous pourrions, avec assez d'étude, tirer nous-mêmes cela au clair. La magie repose sur la diversion : l'artiste détourne notre attention du secret du tour.

Je ne me représente pas le sexe comme une magie, comme quelque chose que l'on ne puisse jamais vraiment apprendre. Plutôt que de conceptualiser le sexe comme un ensemble de tours qui peuvent être analysés, je préfère le voir comme un mystère, quelque chose qui dépasse notre

capacité de compréhension. Lorsque nous nous sentons véritablement connecté·e à une autre personne et que nous l'exprimons sexuellement – ce n'est pas vraiment de la magie ; ce n'est pas quelque chose que nous puissions vraiment saisir. C'est un mystère, et c'est ce mystère – ou l'espoir que nous pourrions toucher à ce mystère – qui nous fait vivre sexuellement. Sans lui, nos vies sexuelles tendent à tomber dans la routine. La magie peut bien être divertissante, même elle peut devenir une routine.

Une autre manière courante de parler du sexe, notamment ces dix dernières années, s'exprime en termes de chaleur : Elle est chaude ; lui, c'est un chaud-lapin ; nous avons passé une nuit brûlante. Dans le monde du chaud, il est naturel de se concentrer sur le frottement, lui qui produit de la chaleur. Le sexe devient du frotti-frotta^d ; le frottement produit de la chaleur, et la chaleur rend le sexe bon. Il y a plein de livres sur le sujet, dont une série écrite par Tracey Cox, laquelle se décrit elle-même comme « une experte internationale en sexe, langage corporel et relations ». ¹²³ Elle débuta en 1998 avec *Hot Sex : How to Do It* et se poursuivit avec *Hot Relationships : How to Know What You Want, Get What You Want, and Keep It Red Hot !* ; *Hot Love: How to Get It* ; et *The Hot Sex Handbook*.^e En 2006, elle fit monter la température avec *Superhotsex*. Bienvenue dans un monde où tout le monde est chaud·e et heureux·se.

Mais nous devrions prêter attention à une expression qu'on utilise couramment pour parler d'une argumentation qui, quoi qu'intense, ne fait pas beaucoup avancer notre compréhension : on dit que la personne qui l'a entreprise a « produit plus de chaleur que de lumière ». Pour avoir grandi sur les prairies gelées du nord du Midwest, je sais bien que la vie a besoin de chaleur, mais lorsqu'il s'agit d'étendre notre compréhension de nous-mêmes et d'autrui, il me semble que la lumière nous est d'une plus grande aide que la chaleur.

Alors, que se passerait-il si notre activité sexuelle – nos relations charnelles – étaient moins question de chaleur et davantage de lumière ? Que se passerait-il si au lieu de chercher désespérément du sexe brûlant, nous recherchions une manière de créer de la lumière à notre toucher ? Que se passerait-il si par un tel toucher il s'agissait de trouver une manière de créer de la lumière entre les gens, et d'ainsi pouvoir mieux nous voir, nous-mêmes et entre nous ? Si le but est de nous connaître nous-mêmes et entre nous de cette manière, alors ce n'est pas vraiment de chaleur dont nous avons besoin, mais de lumière pour éclairer le chemin. Comment se toucher et se parler pour faire briller cette lumière ? Il ne peut y avoir aucun livre de recettes pour ça, aucune liste de positions sexuelles à potasser pour espérer atteindre la béatitude sexuelle. Il n'y a que la quête constante de toucher et d'être touché, d'être véritablement vivant. James Baldwin, comme si souvent, est allé au cœur du sujet dans un commentaire souvent cité : « Je pense que l'incapacité à aimer est le problème central, car cette incapacité masque une certaine terreur, et cette terreur est la terreur d'être touché·e. Et, si vous ne pouvez pas être touché·e, vous ne pouvez pas être changé·e. Et si vous ne pouvez pas être changé·e, vous ne pouvez pas être vivant·e. »¹²⁴

Mais que faire des cas où toucher devient, disons, ennuyeux ? La question m'a été posée par une amie. C'est bien joli de parler comme ça de mystère et de lumière, dit-elle, mais dans la vraie vie il n'est pas si facile de garder le sexe en si noble position. Dans une relation longue, les gens ont parfois des enfants, des emplois, ou d'autres stress dans leurs vies, qui peuvent rendre leurs vies sexuelles routinières, et insatisfaisantes pour l'un·e ou les deux partenaires ? Dans une telle situation, pourquoi ne pas utiliser un stimulus extérieur, tel que la pornographie, pour relancer le versant sexuel de la relation ?

La question est importante, en partie du fait que tant de gens sont précisément confrontés à cette situation, mais aussi parce qu'elle renforce ma position. Lorsque le sexe devient, selon ses propres termes, ennuyeux, lorsqu'un couple arrête même d'avoir des rapports sexuels, devons-nous forcément considérer que le but est de reprendre immédiatement une activité sexuelle ? Si le but

d « Frotti frotta » traduit l'anglais *bump-and-grind*. *To bump* signifie secouer, *to grind* signifie moudre. Mis ensemble, ils désignent en argot à la fois certains sports de course extrême et les rapports sexuels y ressemblant. L'expression avait donné son titre en 1993 à une chanson populaire de R-Kelly, dont nous ne rapportons pas les paroles ici. (NdT)

e Soit en français : *Sexe brûlant : comment faire* ; *Relations brûlantes : comment savoir ce que vous voulez, l'obtenir et le garder chaud comme la braise !* ; *L'amour brûlant : comment le dégoter ?* et *Le manuel du sexe brûlant* (NdT)

recherché est l'intimité, le sexe n'est pas la seule route qui y conduise. Si pour une raison ou pour une autre la voie sexuelle vers cette relation n'est plus aussi libre qu'elle ne l'était auparavant, ne serait-il pas bienvenu de prendre le temps d'essayer de comprendre ce changement ? Avant de prescrire un traitement, tel que l'emploi d'un média à contenu sexuel explicite, ne vaudrait-il pas mieux passer un peu plus de temps à établir le diagnostic ? Dans une culture où la vie publique est compulsivement sexuelle, il ne faut pas s'étonner si les gens éprouvent le besoin de sexualiser en permanence leur vie privée. Nous pouvons considérer le sexe comme une part saine et naturelle de l'existence humaine, tout en considérant qu'il peut être également sain pour les gens d'opter pour des périodes de temps où l'on n'est pas sexuel·e.

Lorsque l'on ne se précipite pas à rétablir une activité sexuelle, d'autres manières de connaître une autre personne et soi-même ont le temps d'émerger. Par exemple, les couples qui connaissent une baisse de fréquence dans leurs rapports sexuels ou génitaux découvrent souvent qu'un sentiment d'intimité peut venir d'autres formes de toucher qui ne sont généralement pas tenues pour sexuelles mais peuvent revêtir une qualité érotique et sexuelle. Ils découvrent aussi parfois qu'éviter de se précipiter pour recréer immédiatement un schéma établi de comportement sexuel peut ouvrir un nouvel espace pour le dialogue, lequel peut conduire à un nouveau sentiment de lien affectif.

Quelles que soient les préférences de chacun·e concernant les diverses formes de toucher et de dialogue, il est clair que nos décisions au sujet du sexe et de l'intimité sont fondées sur certaines des décisions que nous avons prises – qu'elles soient conscientes ou non – concernant le rôle à donner au sexe dans la vie humaine. Nous voilà donc ramenés·es à la question : à quoi sert le sexe ?

Au-delà du plaisir

Évidemment, il ne saurait y avoir de réponse unique à une question aussi complexe. Mais que signifierait, dans une culture obsédée par la chaleur sexuelle, de suggérer qu'on se demande un peu ce que pourrait bien signifier un véritable toucher, un toucher léger, un toucher lumineux ? Que signifierait-il d'accepter que le sexe comporte inévitablement une part de mystère que nous devrions reconnaître et révéler ? Si nous étions prêt·es à cela, que pourrions-nous bien ressentir ? Que pourrions-nous bien voir ? Où cela pourrait-il bien nous conduire ?

Je pense que cette voie conduit en lieu situé au-delà du plaisir, et plus proche de la joie.

Voilà qui demande quelques définitions. En suggérant qu'il nous faut aller au-delà du plaisir, je ne suis pas en train de dire qu'il est mauvais de se sentir bien, ou que les plaisirs de nos corps physiques sont suspects. En effet, se sentir vivant dans son corps implique d'être capable de ressentir ces plaisirs – ceux de l'exercice et du jeu, du goût d'une nourriture savoureuse, du son de la musique, et du toucher. Mais le « plaisir », si l'on entend par là des sensations purement physiques, ne répond pas à nos besoins comme le fait l'expérience de la « joie », en tant qu'expérience plus profonde du mystère du sexe.

Lorsque j'entends des hommes dire qu'« un mauvais orgasme, ça n'existe pas », je comprends bien qu'en un sens cette expérience physique comporte toujours un aspect plaisant, quelles qu'en soient les circonstances. Mais tous les orgasmes sont-ils joyeux ? S'il y avait obligation à choisir entre un plaisir connu et le terrain plus complexe, instable et incertain sur lequel nous pourrions rencontrer de la joie, où déciderions-nous d'aller ?

Dans ma vie, j'ai connu le plaisir. Pour moi, ce fut une expérience mitigée. C'est bon, mais on a souvent l'impression de rester sur sa faim. Dans ma vie, j'ai connu la joie. Pour moi, ce fut à peu près toujours une bonne chose.

La culture pornographique est obsédée par le plaisir, et le plaisir est séduisant. Mais il passe à côté du cœur de l'avertissement de Baldwin au sujet de l'incapacité à aimer. Dans le même entretien, ce commentaire sert de préface à ses observations sur la peur d'être touché : « La grande difficulté est de dire OUI à la vie. La quête difficile est d'être soi-même, d'être vrai, de dire OUI avec courage – d'accepter sa sexualité, sa race, ses contradictions douces-amères ». ¹²⁵

La vie, en effet, est tissée de contradictions douces-amères. Tissée de joies et de peines. Nous luttons pour construire la force d'accepter l'inévitable fragilité de la vie.

Peut-être, peut-être seulement, le sexe fait-il partie de cette lutte. Peut-être que c'est à cela que sert le sexe.

La masculinité

[Que peuvent faire les hommes ?]

Ce dernier chapitre, qui se demande ce que nous devrions et pouvons faire concernant les enjeux soulevés par la critique féministe de la pornographie, s'adresse spécifiquement aux hommes hétérosexuels. Un bon nombre des faits et des arguments exposés tout au long du livre présentent sans doute un intérêt pour les femmes, mais je considère que ma tâche, en tant qu'homme, est d'abord de parler aux autres hommes. Et quoiqu'une grande partie de mon propos pourrait bien servir aux hommes gays à réfléchir sur leurs relations, la discussion se concentrera sur les hommes hétérosexuels.

J'emprunte un détour pour aborder la question de savoir ce qu'il convient de faire, car lorsqu'on leur présente une critique convaincante de la pornographie, beaucoup de gens s'empressent de demander, « que pouvons-nous faire ? ». Si la pornographie était un problème simple, qui puisse être isolé d'un plus large éventail d'enjeux de la culture contemporaine, cette question pourrait peut-être recevoir une réponse simple. Mais ce n'est pas le cas, et c'est la raison pour laquelle ce livre replace la question de la pornographie à l'intérieur de la question plus large de la masculinité. D'après mon expérience, les hommes que l'on met face à ces enjeux sont tentés de vouloir immédiatement identifier des actions, ceci en partie afin d'éviter de se confronter à la profondeur de la critique. Je le sais, parce que je l'ai fait pendant des années.

Avant donc d'en venir aux actes, arrêtons-nous pour prendre le temps de nous assurer d'avoir bien compris. Le désir d'agir, de rendre le monde meilleur, est un instinct salutaire ; une telle action est évidemment nécessaire si nous voulons imaginer un futur décent – ou un futur tout court – pour les humains sur cette planète. Mais il est également crucial d'agir sur la base d'une analyse complète, d'une compréhension profonde des problèmes auxquels nous sommes confrontés. Avant donc de parler d'action, assurons-nous de nous être véritablement confrontés à la question et à nous-mêmes.

Notre conception de la justice comprend une conception d'un rapport juste entre les genres, du renversement du sexisme profondément enraciné de la société contemporaine. L'intensité et la force de ce sexisme varie d'un endroit à un autre, mais il n'y a pratiquement aucun espace de la planète qui en soit exempt. Dans ce livre, j'ai essayé de souligner les raisons de l'incompatibilité entre le soutien à la pornographie, sa consommation, et les principes généraux de justice, et de montrer en quel sens la pornographie est une entreprise raciste et misogyne qui soutient le patriarcat plutôt que de le remettre en cause.

Pourvu qu'un homme accepte cette conclusion, et pourvu qu'il croie pour de bon dans les principes auxquels il prétend être attaché, l'action la plus évidente est qu'il devrait cesser d'utiliser les femmes au travers des industries d'exploitation sexuelle – la prostitution, la pornographie, les bars à strip-tease, les téléphones roses et les salons de massage. Les hommes devraient le faire, parce que la justice l'exige par un raisonnement impérieux, parce que c'est ce qu'il est juste de faire.

Mais il apparaît que les gens qui se trouvent dans des positions de pouvoir et de privilège n'agissent pas toujours en cohérence avec les principes de justice. Les raisonnements sur ce qu'il est juste de faire ne l'emportent pas toujours chez les gens qui, s'ils devaient faire ce qui est juste, auraient à y perdre quelque chose qui leur est cher. C'est certainement le cas avec la pornographie et le sexe. Les industries de l'exploitation sexuelle distribuent à beaucoup d'hommes un bien qui leur est cher (un orgasme). Au-delà de ces genres spécifiques d'échange économique-sexuel, nombre d'hommes croient que conserver une position dominante et de contrôle vis-à-vis des femmes dans leurs autres relations, intimes ou non, a pour eux de la valeur.

Si donc nous voulons confectionner un raisonnement qui jette ses racines non seulement dans l'idée de justice, mais également dans celle de l'intérêt personnel, il nous faut expliquer aux hommes les raisons qui font qu'abandonner ces échanges économique-sexuels, ainsi que s'efforcer de réaliser davantage d'égalité et de partage du pouvoir dans nos vies, est une bonne chose – pour les hommes. Une bonne part de ce livre déploie l'argument selon lequel, quels que soient les

bénéfices que les hommes retirent de la conception dominante de la masculinité, le coût à payer pour ceux-ci est exorbitant ; nous ne nous sentons jamais assez virils, et de ce fait nous demeurons toujours dans une position inconfortable vis-à-vis de nous-mêmes, des autres hommes, et des femmes. J'ai soutenu que lorsque nous objectifions les femmes et utilisons le sexe comme un moyen de ressentir du pouvoir sur les femmes, nous réduisons la richesse de l'intimité, et notre expérience du sexe est d'abord vécue comme la quête d'une idée étriquée, et en définitive insatisfaisante, du plaisir physique.

À partir de ce niveau plutôt abstrait de considérations, je veux entrer dans les détails plus spécifiques des réalités émotionnelles liées à l'usage de la pornographie, et entreprendre d'explorer plus à fond les dilemmes des hommes. Après quoi, je veux remettre ces questions émotionnelles dans leur contexte politique, pour m'assurer que nous restions bien concentrés sur la question de la justice, pour toutes et tous.

La honte et la culpabilité

Un des changements les plus notables dans la consommation masculine de pornographie ces trente dernières années est le niveau de franchise avec lequel ils en parlent. Lorsque j'étais jeune homme, il était compliqué de reconnaître notre consommation de pornographie auprès d'autres hommes. Enfants, nous en regardions souvent en groupe, en partie parce que les magazines étaient alors une ressource disponible, mais encore assez précieuse, et par conséquent partagée. En grandissant, nous organisions des sorties collectives pour aller voir des films pornographiques et parfois pour regarder des magazines en groupe, mais à partir de ce moment le plus gros de notre consommation de pornographie devenait solitaire, et visait d'abord à faciliter la masturbation.

Ados ou jeunes adultes, nous savions tous que tous le faisaient, mais nous n'en parlions pas beaucoup. Ceci, en partie parce que consommer de la pornographie était toujours une activité à double tranchant. D'un côté, c'était un truc de mec que nous faisons tous ; consommer de la pornographie, c'était faire partie de la bande des garçons . Pourtant, reconnaître franchement la consommation de pornographie comme aide à la masturbation pouvait vous exposer au ridicule, tout particulièrement une fois atteint l'âge où il devenait plausible pour un garçon d'avoir des rapports sexuels avec une fille (en avoir avec un autre garçon était tout aussi plausible, bien sûr, mais il était inacceptable de le reconnaître). Il nous fallait faire attention au degré de franchise avec lequel nous parlions de notre consommation de pornographie, sous peine qu'un autre garçon ne se serve de notre aveu contre nous, en suggérant que nous nous masturbions devant de la pornographie parce qu'on ne « pouvait en chopper aucune », à savoir aucune fille. Alors même que la consommation de pornographie vous aidait à vous définir en tant qu'homme, il pouvait aussi être retourné contre vous comme une preuve que vous n'étiez pas assez virils.

Sur ce plan, les choses ont changé. Pour de nombreux hommes, parler de pornographie de manière franche et explicite est aujourd'hui chose courante. Howard Stern – le présentateur radio-télé qui invite régulièrement des acteurs et actrices pornographiques à prendre la parole dans ses émissions – et ses imitateurs ont fait que le sujet devienne monnaie courante dans les grands médias. Nul doute que nombre d'hommes entretiennent encore des sentiments conflictuels à l'égard de leur consommation de pornographie et la cachent, notamment vis-à-vis de leurs amies et partenaires féminines qui pourraient la désapprouver, mais pour un homme, reconnaître qu'il consomme régulièrement de la pornographie ne comporte plus le même danger. En bref, pour nombre d'hommes, c'est devenu la norme.

Quoique qu'on en use davantage à découvert, je ne suis pas certain que les hommes qui consomment de la pornographie de nos jours échappent au dilemme de la honte dont bon nombre d'hommes de ma génération se souviennent, ou vivent encore. J'ai parlé dans un des chapitres précédents du cycle que parcourent les hommes attirés par la pornographie en raison de l'intensité de l'expérience sexuelle qu'elle procure, dans un contexte où il ne nous est pas demandé d'être sincères, et par conséquent vulnérables, envers un·e partenaire sexuel·le. Après l'orgasme, de

nombreux hommes éprouvent cette honte. Cette honte peut leur faire se promettre de ne plus jamais consommer de pornographie, une promesse systématiquement abandonnée sitôt que renaît le désir de sensations sexuelles exemptes des complications du rapport à une autre personne. Ce cycle peut se poursuivre indéfiniment. Pour paraphraser ce que Mark Twain disait de la cigarette, nombre d'hommes pourraient dire « C'est facile d'arrêter la pornographie – je l'ai fait des centaines de fois ».

Je ne dis pas que telle est la manière dont tous les hommes vivent leur expérience de la pornographie, mais mon expérience correspondait tout à fait à ce schéma basique, et je l'ai entendu décrire de la part de beaucoup d'autres hommes au fil des années. La consommation de pornographie suscite chez les hommes des sentiments très conflictuels à l'égard d'eux-mêmes et du sexe. Ceci ressort clairement d'un commentaire recueilli de la part d'un des usagers revendiqués de pornographie que j'avais interviewés lors d'une enquête au début des années 1990. À l'époque de l'entretien, l'homme était un technicien réparateur de fours et frigidaires de trente-quatre ans, qui passait le plus clair de sa journée de travail à rouler d'un lieu de travail à un autre, ce qui lui laissait l'opportunité de faire escale dans des sex-shops. Même lorsqu'il n'avait pas consciemment prévu d'y faire un tour, disait-il,

On dirait que le foutu chemin est tout tracé. Je suis là au volant à penser à autre chose, et tout d'un coup merde j'y suis, pile devant la porte du magasin. Je me suis dit, tu sais, à quoi bon le contrôler ? Fais ce que tu as envie de faire merde, et puis quoi ? Toute ma vie c'est plutôt constant. Je pense que le sexe c'est fun, que le sexe c'est bon, ce genre de trucs. Je ne vois pas du tout ce qu'il y a de mal à ça.

Ce commentaire renferme une bonne part du trouble intérieur que vivent bien des hommes. La consommation de pornographie peut sous certains aspects s'apparenter à de l'addiction,¹²⁶ et le désir de cet accès d'intensité que procure la pornographie peut sembler surpasser notre capacité de produire des décisions conscientes. Face au pouvoir de ces images, il est tentant de résoudre la tension en la supprimant, en adoptant l'attitude selon laquelle « le porno est un amusement inoffensif », non seulement pour les autres, mais encore pour soi-même.

Le problème, bien sûr, c'est que la tension intérieure ne se laisse pas si facilement effacer. Les défenseur·es de la pornographie objectent souvent que cette tension est simplement un produit dérivé d'une culture qui réprime la sexualité, et il ne fait aucun doute que chez certains hommes, des antécédents de répression sexuelle, enracinés le plus souvent dans une idéologie religieuse, peuvent jouer un rôle dans leurs sentiments de honte. Mais si j'en crois mon expérience – ainsi, une fois de plus, que celles similaires qui m'ont été rapportées par d'autres hommes – un autre processus est à l'œuvre : la prise de conscience du fait que transformer les femmes en objets sur une page ou un écran dans le but d'éprouver du plaisir sexuel est malsain pour tout le monde, qu'il avilit tout le monde. Après vingt ans passés à écouter des hommes en parler, je crois que bon nombre d'entre nous – quoi que nous en disions, en public ou à nous-même – comprennent à un niveau ou à un autre qu'une telle sexualité, consommer ainsi des femmes entre en contradiction avec la construction d'un monde décent fondé sur nos principes communs de justice. Nous le savons, aussi bien par nos expériences émotionnelles que par la pensée rationnelle : ce savoir nous hante, et nous fait honte.

Ce savoir est important, mais la honte est contre-productive et sape notre capacité à sortir de l'ornière. Pour les aider dans ce processus, je veux suggérer aux hommes de remplacer ce sentiment de honte par un sentiment de culpabilité.

Cette déclaration pourrait sembler absurde à première vue, étant donné qu'on emploie la plupart du temps les mots de « honte » et de « culpabilité » de manière interchangeable. Je ne vais

pas me lancer dans une analyse philosophique ou psychologique complète, mais en échange j'attire votre attention sur une différence que l'on fait ordinairement entre les deux : « la honte » désigne le sentiment d'*être mauvais* ; tandis que « la culpabilité » décrit le fait de se rendre compte que l'on *a fait quelque chose de mal*. En ce sens, la honte est destructive car elle peut facilement conduire à une haine de soi qui entrave le développement émotionnel de la personne. Quand on croit être intrinsèquement *mauvais* – comme si cela faisait partie de soi-même – il devient difficile d'imaginer modifier le mauvais comportement, puisque celui-ci provient d'un vice intrinsèque. La honte, en ce sens, est toujours un sentiment négatif.

Mais la culpabilité est plus complexe. C'est un aspect positif de la psychologie humaine que d'être capable de se rendre compte que l'on a commis un acte contraire à nos propres principes moraux et/ou politiques, notamment lorsque cet acte blesse quelqu'un d'autre. Si nous n'étions pas capables de nous rendre compte des écarts entre la personne que nous prétendons être et la manière dont nous nous comportons, on voit mal comment les individus ou les sociétés pourraient progresser moralement ou politiquement, vers un monde plus juste. En ce sens, la culpabilité est une partie nécessaire du processus consistant à reconnaître ses erreurs, en prendre la responsabilité, et aller de l'avant. Et pourtant, il est aussi possible de se sentir exagérément coupable, de concentrer son attention sur ses propres erreurs d'une manière déséquilibrée qui conduit non pas à l'action mais à un genre de paralysie émotionnelle et morale.

Ainsi, la honte tend à nous tenir enfermés dans un comportement à problèmes, là où la culpabilité peut constituer un pas en direction d'une prise de responsabilité à l'égard de nos actions passées et d'un changement à venir. Si nous rejetons l'idée de faire honte aux hommes pour ce qu'ils usent, mésusent ou abusent des femmes, nous n'avons pas besoin de rejeter le rôle positif de la culpabilité, laquelle peut constituer une partie productive d'un processus par lequel on parvient à voir qu'une action était moralement inacceptable, et par lequel on peut rectifier, dans la mesure du possible, les blessures faites aux autres et entamer un processus pour s'assurer que la mauvaise action ne se répétera plus.

Les hommes ne se sentent pas toujours puissants, mais les hommes ne sont pas opprimés

Cette distinction entre la honte et la culpabilité peut nous aider à discuter d'une autre réalité émotionnelle importante chez les hommes, que nourrit l'usage de la pornographie – un sentiment d'impuissance. De la même manière que nous devons distinguer la honte de la culpabilité, il est important ici de distinguer l'expérience vécue d'une impuissance chez un homme individuel de l'affirmation selon laquelle les hommes seraient opprimés. Les hommes se sentent souvent impuissants, tantôt pour de bonnes raisons, tantôt pour des raisons complaisantes, mais il est important d'être clair sur ce point : les hommes ne sont pas opprimés en tant qu'hommes. Ici encore, je veux travailler sur la base de ma propre expérience et du schéma que j'ai observé après presque vingt ans passés à écouter les hommes.

Il nous faut commencer par comprendre ce qu'est l'oppression, un concept qui ne porte pas les sentiments individuels de qui que ce soit, mais sur la nature d'un système. Marilyn Fries définit l'oppression comme « un système de barrières et de forces en relation mutuelle qui entrave, immobilise et façonne les gens appartenant à un certain groupe, et a pour effet leur subordination à un autre groupe (individuellement, aux individus de cet autre groupe, et en tant que groupe, à ce

groupe). »¹²⁷ L'oppression, donc, ne concerne pas telle ou telle des expériences vécues par un individu mais un schéma d'expériences vécues qui affectent les gens par suite de leur identité en tant que membres d'un groupe. À partir de là, nous pouvons commencer à comprendre la nature des dilemmes des hommes en tant que membres d'un groupe qui opprime les femmes, même si nous ne nous sentons pas toujours puissants.

Puisqu'aucun homme ne remplit jamais tous les critères requis pour être un vrai homme, il est inévitable que les hommes se sentent souvent impuissants. Quand j'étais un garçon petit et maigre moqué par des garçons plus forts, je me sentais impuissant, et je l'étais assurément. Dans ce contexte, je n'étais pas en capacité de contrôler la situation et j'étais, du fait de ma taille, à la merci de garçons plus grands qui utilisaient cette force plus grande pour tirer un plaisir sadique à mes dépens. En grandissant, je me suis trouvé à plusieurs reprises dans des situations où je n'avais pas beaucoup de pouvoir, notamment du fait de mon âge ou de mon appartenance de classe. D'autres hommes qui ont eu encore moins de privilèges que moi, notamment en raison de leur classe ou de leur race, se sentent sans aucun doute impuissants dans des situations où ces aspects de leur identité ou statut social les mettent en position de vulnérabilité. Ces vécus sont réels et sont souvent liés à d'autres systèmes d'oppression, dont les plus notables sont la suprématie blanche, la domination de classe, et l'hétérosexisme.

Mais les hommes rapportent également des sentiments d'impuissance lorsqu'ils ont l'impression qu'on remet en cause leur « droit » inhérent à contrôler autrui. Par exemple, j'ai entendu des hommes se plaindre de ce que leurs enfants ne leur obéissent pas, ou que leurs femmes ne veulent plus avoir de relation sexuelle avec eux, et déclarer qu'ils se sentent impuissants à gérer la situation. La première question à poser à ces hommes, bien sûr, est : pourquoi ? Pourquoi vos enfants ne vous respectent-ils pas et pourquoi votre femme évite-t-elle le sexe ? Se pourrait-il que cela ait quelque chose à voir avec le fait de prétendre au droit de commander et d'imposer ses volontés ?

Donc, les sentiments d'impuissance, chez les hommes, peuvent résulter d'un système d'oppression, tel que le racisme, lorsque les hommes non-blancs sont traités comme s'ils étaient moins que des humains à part entière dans le système de la suprématie blanche. Lorsque la police arrête un homme noir sans autre motif que celui de se trouver dans un quartier blanc – pour « conduite en état de négritude »^f – cet homme vit l'oppression raciale. Il est confronté à ce système de barrières et de forces en relation mutuelles en tant que personne non-blanche. Mais lorsqu'un homme se sent impuissant parce que son droit au statut social supposément dû aux hommes n'est pas respecté à la manière dont il a l'impression qu'il devrait l'être, ce n'est pas de l'oppression. Cela nous rappelle simplement que lorsque les gens jouissent de privilèges et de pouvoirs indus, ils ont davantage tendance à être complaisants envers eux-mêmes et pleurnichards.

Mais les hommes subissent aussi de vraies blessures lorsqu'ils sont pris pour cible par d'autres hommes au jeu du Roi de la Colline. Ces expériences vécues ne sont pas anodines. Mais c'est se méprendre que de leur donner le nom d'oppression. Lorsque nous employons le terme d'oppression, nous parlons d'une classe de personnes qui impose un système à autrui. En termes de genre, les hommes oppriment les femmes. Que veut-on dire en avançant que les hommes sont opprimés dans le patriarcat ? Sommes-nous en train de suggérer que les hommes oppriment les

f Nous essayons de traduire l'expression "*Driving while black*", construite à partir du délit de conduite en état d'ébriété, "*Driving while drunk*", et qui désigne les contrôles au faciès que la police impose systématiquement aux conducteurs noirs. (NdT)

hommes ? Ou que les hommes s'oppriment eux-mêmes ? Dans le cadre du patriarcat, les hommes récoltent des bénéfices matériels et psychologiques de plusieurs manières, lesquelles varient selon leur situation sociale. Tous ne vivent pas au sommet de la colline, littéralement ou métaphoriquement. Mais, comme le dit Marilyn Frye :

Quand on cite le stress et la frustration d'être un homme pour preuves que les oppresseurs sont opprimés par leur oppression, on étire le terme d'« oppression » au point de lui ôter tout son sens ; on en use comme s'il devait inclure en extension toute et n'importe quelle expérience humaine de restriction ou de souffrance, quels qu'en soient la cause, le degré ou la conséquence.¹²⁸

Le concept d'oppression est important parce qu'il nous aide à comprendre la nature systémique de la discrimination et de la violence. Dans aucun système d'oppression, les membres de la classe de personne qui domine (les hommes, dans notre cas) n'auront tous exactement la même expérience vécue de leur position dominante. Dans le cas du genre, certains hommes ne disposeront que d'un accès très limité au pouvoir patriarcal, du fait d'appartenir à une autre classe de personnes qui sont victimes d'un système oppressif, à l'inclusion de la race et du statut économique. Et ces hommes qui ne correspondent pas à la conception dominante de la masculinité se débattront par moments dans une position de relative impuissance en comparaison d'autres hommes. Nous vivons dans un système qui avantage les hommes, mais cela ne veut pas dire que les vies des hommes soient toujours enthousiasmantes. Mais ceci ne change pas la nature de base du patriarcat.

Ces distinctions sont importantes si nous voulons comprendre comment combattre les systèmes d'oppression et créer un monde plus juste. Prenez cet exemple : une femme, titulaire d'un diplôme universitaire, travaille comme manager dans un des bureaux d'une grande entreprise où les femmes et les hommes remplissent des tâches simples d'administration et gestion. La manager peut être dure et désagréable, menaçant ou humiliant parfois les employé·es pour en tirer davantage de travail. Placés dans une situation de ce genre, les hommes rapportent souvent des sentiments d'impuissance, de ressentiment, et de colère. Ce sentiment d'impuissance est facile à comprendre ; dans le capitalisme de grande entreprise, les employé·es n'ont aucun pouvoir et sont souvent traités comme de simples rouages d'une machine conçue pour maximiser les rendements. C'est un système qui crée une hiérarchie et justifie le pouvoir injustifiable d'une classe sur une autre. Traditionnellement, les positions de pouvoir au sein de ce système économique ont été détenues par des hommes, mais le simple fait de donner le même emploi à une femme dans ce même système n'en change pas la nature – il reste hiérarchique et violent. L'impuissance est réelle, car un système d'oppression est en place qui crée et maintient la distribution injuste du pouvoir.

La question est donc celle de savoir que faire du ressentiment et de la colère légitimes que les hommes ressentent dans cette situation. Il convient à n'en pas douter de tenir les managers, hommes et femmes confondus, pour responsables de leurs comportements violents quels qu'ils soient, et quel que soit le système dans lequel ils et elles travaillent. Il est peut-être inévitable de diriger une partie de cette colère et de ce ressentiment à l'encontre de ces gens qui sont le visage immédiat et la première ligne du système oppressif, même si nous devrions toujours tenter de canaliser cette colère en direction d'actions destinées à changer également le système. Mais trop souvent, les hommes opposent aux femmes en position de pouvoir des réactions misogynes, souvent formulées en termes sexuels. En de telles situations, j'ai par exemple entendu des hommes dire à quel point ils voudraient bien « baiser cette salope pour lui donner sa leçon ». Ce genre de réaction

prouve que quelque soit la position de classe qu'occupent un homme et une femme, les hommes peuvent utiliser l'arme de la violence sexuelle pour essayer d'affirmer leur supériorité.

Une telle réponse n'est pas seulement ignoble et vicieuse, elle est politiquement réactionnaire. Au lieu d'attirer l'attention et les énergies sur la nature injuste du système, les hommes cherchent trop souvent à tirer parti de n'importe quel sentiment de pouvoir effectivement à leur disposition pour se retourner contre des individus dans le cadre du système. Or le système ne changera – et il ne sera apporté de remède à son injustice fondamentale – que lorsque l'on s'y attaquera. On pourrait dire que, dans l'exemple ci-dessus, les hommes de la classe ouvrière sont opprimés dans un système de capitalisme de grande entreprise. On pourrait aussi dire que ces hommes essaient parfois de répondre à cette situation en affirmant leur pouvoir en tant qu'hommes. Quel que soit le pouvoir que cette manager de sexe féminin puisse avoir dans ce contexte, elle reste une femme dans le reste du monde, sujette à une myriade de formes de discriminations et confrontée en permanence à la menace de la violence masculine sexualisée.

Il est important que nous comprenions ces concepts si nous voulons regarder en face notre consommation de pornographie et la dépasser.

Rejeter la faute sur les femmes n'est pas la réponse

Lorsqu'on remet en cause la part qu'ils prennent aux industries d'exploitation sexuelle que sont la prostitution, la pornographie et l'effeuillage, les hommes entonnent communément ce refrain selon lequel ce sont les femmes qui auraient le pouvoir, et les hommes qui seraient exploités. Un commentateur masculin a résumé ce point de vue que tant d'hommes m'avaient servi depuis des années :

Les femmes ont une ouverture dans leurs corps dans laquelle les hommes ne peuvent entrer sans permission, et dès lors qu'une permission est requise pour accéder à quelque chose d'important, la personne à qui échoit de donner cette permission a du pouvoir sur la personne qui doit demander la permission. [...] Le résultat de ce déséquilibre de pouvoirs, c'est que les femmes peuvent presque toujours obtenir du sexe sous une forme ou une autre quand elles le veulent et que les hommes ne peuvent pas faire pareil.¹²⁹

Les femmes seront peut-être surprises d'apprendre qu'elles obtiennent presque toujours le sexe qu'elles veulent. Mais au-delà de cela, examinons plus avant cette affirmation selon laquelle les hommes sont à la merci des femmes, qui régulent l'accès à leurs « ouvertures ».

Des études indiquent que les femmes qui se prostituent dans la rue dispensent des services sexuels à 1500 hommes en moyenne par an.¹³⁰ En supposant que ces femmes travaillent six jours par semaine, cela reviendrait à dire qu'elles dispensent des services sexuels à environ cinq hommes par jour. Donc, imaginez une femme prostituée de rue, qui est pénétrée par la bouche, le vagin ou l'anus par cinq hommes différents dans une journée. Imaginez une rencontre typique au cours de laquelle un homme d'affaires prend sa voiture pendant sa pause de midi pour se rendre dans la « zone de combat » de la ville et négocie un prix avec une femme qui réalise alors sur lui une fellation dans sa voiture. Il retourne au travail, et elle retourne dans la rue. Nous fera-t-on passer cela pour le cas d'une femme usant de son pouvoir pour contrôler les hommes ?

Et que dire de « Dynamite », la femme de la vidéo de blow-bang ? Au moment où le sixième homme éjacule sur son visage, est-elle en situation de contrôle sur lui ? Lorsqu'une femme qui

danse dans un club de strip-tease se penche pour prendre le billet qu'un homme lui tend et qui entreprend de lui faire part du genre d'acte sexuels qu'il aimerait qu'elle réalise sur lui, est-elle en train de manifester le pouvoir qu'elle a sur lui ?

Il est vrai que dans certaines situations, les femmes qui sont perçues comme sexuellement désirables peuvent avoir du pouvoir sur certains hommes, et que certaines femmes usent de ce pouvoir de manière manipulatrice. Comme les hommes sont prompts à se concentrer sur les situations où ils se sentent relativement impuissants, il est important de reconnaître que le pouvoir dont disposent les femmes en ces moments ne s'étend pas automatiquement jusqu'à leur conférer du pouvoir dans monde plus vaste de la politique ou des affaires. Et au-delà de cela, étendons un peu notre champ de vision et souvenons-nous de ces quelques faits imparables :

- Toutes les femmes, y compris celles qui correspondent aux canons de beauté conventionnels et qui sont susceptibles d'avoir quelque pouvoir pour contrôler des hommes en contrôlant scrupuleusement leur disponibilité sexuelle, sont exposées à être violées dans une culture où le viol est normalisé et rarement puni.
- Il y a beaucoup de femmes qui ne correspondent pas aux canons de beauté conventionnels et n'ont jamais un tel pouvoir, et qui sont bien plutôt confrontées au rejet de la part des hommes, non seulement en tant que partenaires potentielles, mais encore souvent en tant qu'êtres humains.
- Ce prétendu pouvoir est périssable ; en vieillissant dans une culture où les hommes sont souvent obsédés par la jeunesse et identifient les femmes plus jeunes comme étant plus attractives, les femmes découvrent que ce pouvoir de contrôle sur les hommes disparaît rapidement.

Donc, au lieu de se concentrer sur le pouvoir dont, croient-ils, les femmes disposent en vue de les contrôler – et de s'en servir comme d'une justification pour l'usage qu'ils font des femmes dans la prostitution, la pornographie et l'effeuillage – ne serait-il pas plus productif que les hommes portent leur attention là où se situe le pouvoir véritable dans ces industries d'exploitation sexuelle ? Les hommes qui se sentent exploités sont bien exploités en un sens, par d'autres hommes qui profitent de l'objectification et de l'usage des femmes. Il y a aussi des femmes dans ces industries, qui elles aussi en profitent, non seulement par le biais de leurs performances d'actrice, mais également dans d'autres rôles. Mais ces industries sont toujours dominées par des hommes, et, chose tout aussi importante, toutes les personnes qui y travaillent (femmes ou hommes) se comportent dans le cadre d'un système patriarcal et hiérarchique où les besoins humains sont subordonnés au désir de gain matériel et de domination.

Les hommes en recherche d'une vie sexuelle épanouie se voient offrir un pauvre substitut de véritable relation sexuelle par des patrons et des managers dont l'intérêt va en premier lieu à maximiser leurs profits. En ce sens, l'industrie pornographie ressemble de près à celle de la restauration rapide. McDonald's, Burger King, et les nombreuses autres chaînes de restaurant qui font leur argent en vendant une nourriture le plus souvent riche en graisse et sucrée à l'excès exploitent le désir des gens de manger une nourriture savoureuse à un prix raisonnable. Ces hamburgers gorgés de graisse et ces boissons sucrées ont effectivement bon goût, si votre goût a été conditionné pour ces explosions intenses de saveur, dont le coût monétaire est relativement faible à court terme. Un flot intarissable de publicité et des emballages sophistiqués encouragent les gens à négliger les autres options dont ils disposent pour satisfaire leur faim (comme apprendre à cuisiner

et à manger des nourritures plus saines et plus savoureuses) et à méconnaître les coûts à long terme d'une telle alimentation (principalement s'agissant de leur santé personnelle et de la durabilité de la planète). Il en va de même des industries d'exploitation sexuelle. Elles distribuent une expérience sexuelle intense que les consommateurs recherchent à un coût raisonnable en apparence. En se livrant à cette méthode d'acquisition de plaisir sexuel, les consommateurs masculins négligent leurs autres options de satisfaction sexuelle (développer des relations plus profondes avec un·e ou plusieurs partenaires) et méconnaissent les coûts à long terme de leur activité (ceux qui concernent leur propre bien-être émotionnel, aussi bien que les coûts émotionnels et physiques bien plus dramatiques supportés par les femmes).

Wendell Berry, l'un des plus éloquents promoteurs étasuniens du développement d'une agriculture durable en dehors des cadres du capitalisme prédateur, se sert de cette même comparaison au moment de tirer un lien entre politiques alimentaires et esthétiques et éthiques alimentaires. Il souligne le fait que l'on ne peut pas être libre quand les sources d'alimentation sont contrôlées par des entreprises dont les intérêts vont à l'opposé d'une culture démocratique. Le résultat, selon lui, est une dégradation générale :

Comme le sexe industriel, la nourriture industrielle est devenue quelque chose de pauvre, de médiocre, de dégradé. Nos cuisines et autres lieux de restauration ressemblent de plus en plus à des stations-service, et nos foyers à des motels. « La vie n'est pas très intéressante » : voilà, semble-t-il, ce que nous avons décidé. « Faisons que ses satisfactions soient rapides, sommaires et minimales. » Nous nous dépêchons de manger pour nous dépêcher d'aller au travail, et nous nous dépêchons de travailler afin de nous « ré-crée » le soir, les week-ends et pendant les vacances. Ensuite nous nous dépêchons, avec toute la vitesse, le bruit et la violence possibles, de nous divertir – et pour quoi ? Pour manger le milliardième hamburger dans le fast-food du coin, mordus à l'idée d'améliorer notre « qualité » de vie ? Tout ceci se déroule dans un oubli remarquable des causes et des effets, des possibilités et des fins, de la vie du corps en ce monde.¹³¹

La description que donne Berry de la « nourriture industrielle », comme il le suggère, renvoie aussi une juste image des industries d'exploitation sexuelle, du « sexe industriel ». Dans un cas comme dans l'autre, devons-nous essayer de résoudre les problèmes du système en nous attaquant aux personnes qui se trouvent en bas de ce système, celles qui ont le moins de pouvoir ? Il peut être tentant d'attribuer la responsabilité de notre propre manque d'épanouissement aux plus vulnérables d'entre nous. Mais nous ne concluons pas une analyse de l'industrie de la restauration rapide en accusant les adolescents assis au comptoir de ces restaurants d'être coupables de notre dévotion servile aux nourritures qui nous rendent malades et obèses. Alors pourquoi faut-il que les hommes accusent les femmes qui font le trottoir, jouent dans des films, ou dansent dans des clubs, d'être coupables du manque d'épanouissement de leur vie sexuelle ?

Une fois de plus, j'y insiste, le monde est complexe. Quand je dis que les industries d'exploitation sexuelle dans le cadre du patriarcat sont sexistes et contraires aux principes de base de la justice, je n'insinue pas que les hommes sont toujours en train d'opprimer consciemment les femmes et que les femmes sont simplement des victimes sans appel de l'oppression des hommes. En dépit des caricatures, les féministes radicales ne soutiennent ni n'ont jamais soutenu des opinions aussi simplistes. Les féministes radicales concentrent leur attention sur un système patriarcal et sur la manière dont diverses institutions maintiennent ce système injuste de hiérarchie.

Avant de discuter de ce que les hommes peuvent faire contre le patriarcat, il est un dernier point élémentaire sur lequel nous devons insister : Il n'est pas possible d'échapper à notre responsabilité en soutenant que celui-ci est naturel.

Choix naturels

Presque tous les plaidoyers en faveur de la pornographie soit admettent implicitement, soit affirment explicitement que le désir des hommes d'accéder à des contenus sexuellement explicites est naturel – qu'il résulte de quelque chose qui n'appartient qu'aux hommes, programmé dans leur corps, d'une réalité biologique, incontournable et inévitable quelque effort que l'on veuille déployer pour essayer de la changer. Les hommes sont comme ça, c'est tout : par nature, ils sont plus sensible aux stimuli visuels que les femmes, ils ont besoin de plus de sexe qu'elles, et sont davantage capables d'avoir des rapports sexuels sans émotion, etc. etc.

Répétons les arguments exposés aux chapitres précédents. Que ce genre de comportement sexuel masculin soit naturel, c'est évident à un certain niveau : il se produit fréquemment, et par conséquent il entre dans la nature des hommes. Mais est-il naturel à un niveau plus profond – inévitable au point qu'on ne puisse le changer de manière significative, et essentiel en quelque sorte au vécu masculin ? Il n'y a pas moyen de démontrer cela, et nous avons nombre de raisons de penser que si les hommes étaient socialisés différemment, les schémas de comportement différeraient de manière significative.¹³²

En définitive, la question du déterminisme biologique est en un sens indifférente. Même si quelqu'un parvenait à démontrer que le comportement sexuel agressif des hommes était programmé et inévitable, qu'est-ce que cela changerait ? Si un tel comportement a des conséquences qui contreviennent à notre idée la plus fondamentale de la justice, ne voudrions-nous pas toujours faire tout ce qui est en notre pouvoir pour le prévenir ? Ne redoublerions-nous pas plutôt d'efforts pour surmonter cette malheureuse réalité de l'histoire de notre évolution ? N'aurions nous pas un regard plus critique encore sur la pornographie misogyne et les liens qu'elle est susceptible d'entretenir avec la formation des attitudes et caractères ?

Le problème de changer les hommes

Quelle que soit la manière dont nous nous représentons l'activité sexuelle, il est clair qu'elle constitue une partie importante de ce qui fait de nous des êtres humains. Tout le monde a une sexualité, quoi qu'on choisisse d'en faire ; même le célibat est un choix sexuel. Il n'est donc pas étonnant qu'une fois à l'aise avec une sexualité qui à un certain niveau « marche » pour soi, l'on aie de la réticence à l'abandonner. La pornographie marche pour les hommes, au sens où elle produit chez eux une stimulation sexuelle qui les conduit efficacement à l'orgasme. Plus généralement, une sexualité masculine enracinée dans une masculinité définie par la domination marche aussi pour de nombreux hommes.

Lorsqu'on demande aux hommes d'incorporer à leurs vies une critique féministe radicale de la masculinité, de la sexualité et de la pornographie, cela n'a rien d'une petite faveur. Pour la plupart des hommes, prendre cette critique au sérieux signifierait de changer considérablement la manière dont ils vivent. En tout cas, c'est ce que cela a signifié, et continue de signifier, pour moi. Et, j'ai déjà insisté sur ce point, ce changement requiert une introspection qui est souvent douloureuse et

qui peut, à court terme, vous laisser hésitant quant à la bonne marche à suivre. Plusieurs fois ces vingt dernières années, j'ai été pris de doutes quant à la manière d'avancer dans ma propre vie. Certains des pas que j'ai entrepris se sont révélés être des erreurs, pour lesquelles j'ai dû essayer les critiques des autres et supporter mes propres sentiments d'échec. Et prendre la critique féministe au sérieux implique également de s'engager tout au long de sa vie en vue de ce changement, étant donné qu'il n'y a pas de recette miracle pour se réinventer soi-même en tant qu'homme pro-féministe, ni aucune raison de penser que l'on finit par atteindre un point magique où l'on a dépassé pour de bon son entraînement patriarcal.

Voilà le « cadeau de se sentir mal à l'aise » que le féminisme offre aux hommes. Pourvu que l'on soit ouvert à la critique et qu'on veuille la prendre au sérieux non seulement au niveau philosophique et politique, mais également à un niveau personnel, alors ce sentiment de malaise vis-à-vis de ses propres conceptions dominantes de la masculinité est inévitable, et tout au long de sa vie il faudra lutter avec ce sentiment d'inconfort.

Donc, pour être honnête, la critique féministe radicale demande aux hommes d'entrer dans un processus qui (1) sera douloureux (2) vous laisse en diverses occasions hésitants quant à la bonne manière d'agir, (3) vous conduit à faire des erreurs pour lesquelles vous serez critiqué, et (4) n'a pas de fin. On a vu plus vendeur, dans une culture complaisamment adonnée à la jouissance immédiate. Cerise sur le gâteau, comme les hommes sont généralement en position de privilège et qu'il n'y a pas en ce moment un fort mouvement féministe pour faire pression sur ces questions, il est extrêmement facile pour les hommes de les ignorer totalement. Et c'est précisément la réponse que la culture dominante encourage face à de telles critiques.

Il nous faut continuer à présenter notre argumentaire contre la pornographie et le patriarcat en termes de justice, mais en même temps le façonner plus clairement en termes d'intérêt personnel. Voilà comment vendre la chose : Renoncer au pouvoir et à ses privilèges – et abandonner les gratifications matérielles qui les accompagnent – offre d'autres gratifications. Renoncer au terrain connu de la pornographie et de la domination signifie renoncer à la zone de confort où les hommes peuvent atteindre l'orgasme, mais cela crée l'espace où une nouvelle intimité et une nouvelle sexualité peuvent s'épanouir.

Une part de mon opposition à la pornographie vient du fait que je crois que les gratifications de la domination, aussi séduisantes qu'elles soient, sont finalement illusoires. Je crois que l'amour (basé sur un engagement pour l'égalité qu'expriment nos philosophies et nos théologies les plus fondamentales), la compassion (basée sur notre humanité commune), et la solidarité (basée sur notre besoin de survivre ensemble), est capable de donner ancrage à nos vies à tous les niveaux, de l'intime jusqu'au niveau mondial. Je crois tout cela en partie grâce à ma foi nécessaire dans « les meilleurs anges de notre nature », comme disait Abraham Lincoln, mais aussi du fait de mon expérience. Dans ma vie, toute lestée qu'elle soit parfois de dilemmes et d'échecs, j'ai vécu cette intimité. Une fois qu'on l'a vécue, il est difficile de revenir vers l'illusoire.

Je crois aussi que pour construire un monde basé sur l'amour, la compassion et la solidarité, nous qui détenons les privilèges et le pouvoir devons être impitoyablement honnêtes avec nous-mêmes et vis-à-vis les uns des autres, de manières qui auront certainement l'air rudes et qui nous feront beaucoup souffrir. Nous souhaiterions peut-être qu'il existe d'autres issues, mais la leçon de ma vie est qu'il n'y a pas d'autre chemin.

Le choix le plus important que nous ayons à faire est d'avancer sur ce chemin, effrayés, on peut le comprendre, par l'endroit où il pourrait nous conduire, mais confiant dans le savoir qu'en cours de route nous pourrions trouver notre propre humanité. Il est important d'être honnête là-dessus : ce chemin est sans garanties. Il y a trop d'aléas en ce monde pour que l'on puisse assurer à la légère que ces choix difficiles mènent à la terre de lait et de miel. Nous ne pouvons pas savoir où ils mènent ou ce que nous rencontrerons en cours de route. Tout ce que nous pouvons savoir, c'est l'endroit où mène le chemin de la domination.

Le chemin offert par la pornographie mène à une porte qui s'ouvre sur une prison

Les pornographes disent que le chemin qu'ils nous proposent mène à une sexualité aux domaines toujours plus étendus. L'une des prétentions centrales de la pornographie consiste à se présenter comme une porte d'entrée vers de meilleurs rapports sexuels, destinée à ouvrir le champ des possibles dans nos vies. Même si je ne suis pas en mesure d'évaluer si cela ne pourrait pas être vrai pour certaines personnes, après vingt ans de travail dans ce domaine je suis certain que cette prétention de la pornographie est une plaisanterie cruelle qu'elle fait aux hommes.

La pornographie prétend nous indiquer le chemin vers une porte ouvrant sur un espace érotique plus créatif, sur l'imagination, sur un jardin des délices sexuels. Vous n'avez qu'à ouvrir cette porte, nous dit la pornographie, pour entrer dans un monde plus étendu. Mais il s'avère qu'en franchissant la porte de la pornographie, on est systématiquement conduit entre les quatre murs sans fenêtres d'une prison. C'est une impasse. Elle ne nous indique pas comment étendre nos imaginaires mais comment les restreindre, en nous fournissant un scénario sexuel qui nous enferme dans des positions verrouillées. Les pornographes se font la malle en emportant l'argent, et nous nous retrouvons avec une notion de la sexualité plus limitée qu'au départ ; nous nous retrouvons avec l'illusion d'un plaisir qui se prend au détriment de la joie.

Je crois que les hommes – même les plus fanfarons et macho qui se glorifient de leurs conquêtes sexuelles – comprennent cela à un certain niveau. Nous comprenons que l'acquisition de plaisirs pornographiques au détriment des femmes se fait également au prix de notre propre humanité. Je ne suis pas seulement en train de tirer une généralité à partir de ma propre expérience : le thème est récurrent dans mes échanges avec les hommes, que ce soit dans le cadre formalisé d'interviews de recherche, ou dans des conversations informelles. La plupart d'entre nous, sitôt dévêtus de nos fanfaronnades sexuelles, laissons apparaître l'aspiration à quelque chose qui dépasse ces plaisirs faciles et rapides du domaine pornographique. Cette aspiration, c'est la clé de l'action ; c'est la clé d'un projet collectif visant non seulement à nous changer nous-mêmes, mais à changer la société.

Ce que peuvent faire les hommes et ce que la loi ne peut pas faire

J'ai promis au début de ce chapitre de parler de l'action, des choses que les hommes peuvent faire, et pourtant le plus gros de la place a été rempli de davantage de réflexions et d'analyses. Il le

fallait, je pense : nous n'en sommes qu'aux débuts du mouvement qui transformera radicalement ces dynamiques de genre, et dans ces premiers temps il nous devons nous efforcer de déterminer clairement ce contre quoi nous luttons.

Mais à la fin, il faut agir, à la fois collectivement et dans nos vies personnelles. Pour les hommes, le premier pas consiste à prendre conscience du fait que la misogynie et les pratiques discriminatoires qui en découlent sont le problème des hommes. De même que le racisme et le suprématisme blanc sont le problème des personnes blanches, le sexisme et le patriarcat sont le problème des hommes, et nous sommes dans une obligation morale et politique impérieuse d'agir pour éliminer le problème. Au niveau personnel, il y a plusieurs choses simples que les hommes peuvent faire dès aujourd'hui :

- Bien évidemment, nous ne devons jamais faire usage ou menacer de faire usage de la violence à l'encontre d'un·e partenaire ou d'un enfant. Au-delà de cela, nous devons examiner nos comportements à la recherche de tentatives plus subtiles de contrôler le comportement de nos partenaires, comme de l'insulter afin de rabaisser son estime de soi, de retenir l'affection qu'on lui témoigne en vue d'obtenir le résultat désiré, ou d'exiger une activité sexuelle en dépit de sa résistance affichée.
- Nous devons cesser de soutenir les hommes coupables de violences, de viols et d'agressions. Les hommes parlent souvent assez ouvertement de leurs comportements abusifs. Lorsque cela se produit, nous devons leur faire comprendre que la relation d'amitié ou de travail qu'ils ont avec nous ne continuera pas comme si de rien n'était, tant que ce comportement n'aura pas cessé et qu'aucune démarche n'aura été entreprise pour éviter qu'il ne se reproduise.
- Si nous avons la moindre raison de soupçonner qu'une personne est victime d'abus, nous devons lui offrir notre soutien et notre aide de quelque manière qu'elle soit disposée à l'accepter.
- Nous devons arrêter de faire des blagues sexistes et d'en rire.
- Nous devons arrêter de consommer de la pornographie, de fréquenter les clubs de strip-tease et de recourir aux services de femmes prostituées.
- Nous devons nous retirer des relations de domination qui institutionnalisent la subordination des femmes. Lorsque des hommes parlent de ces activités autour de nous, nous devons les sommer de penser et d'agir différemment.

Changer notre comportement personnel n'est pas suffisant. C'est le moins que l'on puisse faire. Un tel changement doit être suivi d'une participation aux mouvements destinés à changer les structures injustes et l'idéologie sous-jacente qui les soutient. Le mouvement féministe qui soutient ce changement a perdu un peu de son tranchant radical depuis les années 1960 et 1970, mais ses institutions existent toujours – les centres d'appel d'urgence en cas de viol, les foyers pour femmes battues, les organisations politiques féministes. Elles ont toutes besoin d'appui financier et d'activité bénévole, et les hommes peuvent contribuer à l'un comme à l'autre.

Tout cela est assez évident. La question que la plupart des gens posent sur ce qu'il convient de faire pour combattre les dommages causés par la pornographie concerne spécifiquement le domaine juridique. Voici une petite intro à ce sujet.

La législation en vigueur [aux Etats Unis] au sujet des contenus à caractère sexuel explicite est comprise sous la rubrique des lois sur l'« obscénité », une catégorie qui définit les contenus à caractère sexuel que les tribunaux ont jugés ne pas relever de la pleine protection du Premier Amendement, et sujets à régulation étatique par le biais du droit pénal. Les contenus obscènes sont définis comme étant ceux qui font appel à la lascivité de leur public, qui présentent des comportements d'ordre sexuel de manière clairement choquante, et manquent de toute valeur littéraire, artistique, politique ou scientifique sérieuse.¹³³ La légalité de la consommation de pornographie dépend non seulement de la nature du contenu, mais aussi des valeurs de la communauté et du climat politique. Une grande partie de ce qui est vendu dans les sex-shops aux États-Unis correspond à la définition de l'obscénité, mais dans la plupart des juridictions les procureurs choisissent de ne pas entamer de poursuites, et ce avant tout parce que dans de nombreuses juridictions de telles poursuites ne reçoivent aucun soutien politique.

L'« indécence » est le terme utilisé pour les médias de télédiffusion (télévision et radio en direct) pour définir une catégorie de régulation plus large encore, et qui comprend tout contenu ou discours qui, pris dans son contexte, représente ou décrit des actes ou organes sexuels ou excrétoires dans des termes clairement choquants à l'aune des critères standards de la communauté contemporaine pour le média en question.¹³⁴

La pornographie infantile constitue une catégorie distincte. Elle comprend à la fois les contenus réalisés en utilisant des enfants et, à l'âge du numérique, ceux réalisés à l'aide d'une technologie qui donne l'air à l'activité sexuelle d'utiliser des enfants. Les premiers sont indiscutablement illégaux¹³⁵ ; le statut des seconds attend encore d'être complètement tiré au clair.¹³⁶

La critique féministe de la pornographie, née des mouvements contre le viol et la violence faite aux femmes, a rejeté la notion d'obscénité et sa sanction pénale, en élaborant à la place une approche fondée sur les dommages et les droits civiques qui aurait donné aux individus la capacité d'intenter des poursuites au civil pour obtenir réparation lorsque des dommages pourraient être établis. Enracinée dans les expériences réelles des femmes qui partageaient leurs histoires à la base du mouvement, cette critique féministe a mis l'accent sur les dommages que la pornographie avait causés aux femmes et aux enfants :

- employé·es dans la production de la pornographie
- à qui la pornographie est imposée
- qui sont agressé·es sexuellement par des hommes qui consomment de la pornographie ; et
- qui vivent dans une culture où la pornographie renforce et sexualise le statut subordonné des femmes.¹³⁷

Cette approche en termes de droits civiques fut plaidée au niveau local et étatique, avec certains succès et certains échecs, mais elle fut rejetée comme inconstitutionnelle par les tribunaux fédéraux.¹³⁸

On a beaucoup débattu du bien-fondé et de la constitutionnalité de cette approche, et je ne rapporterai pas ici ces discussions¹³⁹ ; je ne veux pas trop parler des questions juridiques parce que celles-ci ont tendance à nous faire dévier de la question de savoir qui nous sommes. Du fait même du succès des pornographes ces vingt dernières années à normaliser et à banaliser leurs produits, nous sommes bien loin de la construction de l'accord de principe qui serait requis pour créer des approches législatives et juridiques qui répondent convenablement aux dommages causés par la

pornographie, comme de la construction d'un soutien politique à ces initiatives. Un jour, ces débats autour de questions juridiques reprendront leur importance, mais pour le moment il y a trop de gens qui veulent enjamber la tâche difficile de se confronter à la pornographie en polémiquant sur la question de la loi. J'ai une suggestion. Arrêtons un peu de parler des lois. Non que ces questions soient hors de propos ; elles sont et elles resteront un terrain de lutttes important. Mais parlons plutôt de la réalité de la pornographie qui est chaque fois plus cruelle et dégradante pour les femmes, en même temps qu'elle est plus largement acceptée dans notre société que jamais auparavant. Parlons des raisons pour lesquelles les hommes peuvent être excités et parvenir à l'orgasme à la vue d'images de femmes que l'on traite comme si elles étaient moins que des êtres humains à part entière.

C'est un vieux dicton : Permettez-moi d'écrire les histoires que les gens racontent, et je n'aurai pas besoin d'écrire les lois. Les histoires que nous racontons constituent une force puissante au moment d'établir la direction d'une société, de former nos idées sur ce que cela veut dire d'être humain·e et d'être un·e citoyen·ne, ce que cela veut dire d'être un homme et d'être une femme. La pornographie nous raconte des histoires sur ce que cela veut dire d'être un homme, d'être une femme, d'être sexuel·le en tant qu'homme et en tant que femme. Est-ce que ces histoires sont bien celles que nous voulons entendre raconter ? Est-ce que ce monde est bien celui que nous voulons construire ? Si nous commençons à nous poser sérieusement ces questions, et à lutter pour y répondre honnêtement, il se peut que nous décidions que la loi est un outil qui convient à la construction d'un monde enraciné dans une vraie justice. Mais nous devons commencer par nous décider sérieusement à regarder en face le monde tel qu'il est.

Pour le moment, c'est le monde des pornographes. Ce sont eux qui racontent les histoires les plus influentes au sujet du genre, du pouvoir et du sexe. Mais cette victoire n'aura qu'un temps, si nous parvenons à nous regarder en face et à construire ensuite un mouvement qui les conteste. Nous avons du pain sur la planche.

Donc, avant de débattre de la signification du Premier Amendement, discutons de la signification d'une double pénétration.

Avant de regarder du côté de la loi, regardons dans le miroir.

Un dernier coup d'œil dans le miroir : Les hommes tristes

Je suis à l'*Adult Entertainment Expo* de Las Vegas en janvier 2006. Une fois encore, à l'un des 300 stands de présentation sur le plancher du *Sands Expo Center*, se trouve Tiffany Holiday, la même actrice pornographique que la foule avait encerclée en 2005 au cours de la scène décrite au début de ce livre. Cette fois j'ai fait le voyage tout seul pour un reportage, je mène des entretiens pour ce livre. Il y a moins de monde autour d'Holiday, seulement une douzaine d'hommes environ. Elle s'adonne au même genre de démonstration sexuelle que l'année précédente, simulant la masturbation et adressant aux mecs des paroles salaces. Mais cette fois la masse critique n'y est pas, ni en nombre ni en énergie. Les hommes ont à la main des appareils photo, des caméras, et des téléphones et ils sont plus déterminés encore que l'année précédente à capturer la meilleure prise de son corps exposé. Sans foule pour les encourager, les hommes sont réservés, presque polis. Ils n'ont pas l'air plus conscients de l'humanité de Tiffany Holiday cette année que l'année d'avant. Mais au lieu de s'adonner à un comportement chahuteur, agressif et hyper-masculinisé, ils semblent pour la plupart timides et nerveux.

C'est l'expression d'un autre côté de la masculinité dominante des États-Unis d'aujourd'hui. C'est la masculinité d'un homme engourdi, déconnecté, éteint ; d'un homme seul même s'il est entouré.

Si mes options en tant qu'homme sont de faire partie d'une foule au bord de la violence ou d'être coupé de moi-même et des autres, je veux désespérément choisir autre chose.

Je choisis de renoncer à être un homme.

Je choisis de lutter pour être un être humain.

- ¹ Je me servirai tout au long du livre de termes comme « normal » et « standard » pour décrire mon expérience et celle d'autres personnes. Ces termes ne renvoient pas à la « normalité » au sens normatif – en tant que prescription sur ce qui devrait être. Je les emploie plutôt dans un sens descriptif, pour désigner des expériences courantes dans la culture étasunienne majoritaire. Le but de ce livre est d'ailleurs de remettre en question les présomptions politiques et morales que recouvre une bonne partie de ce qui passe pour normal dans la société.
- ² Andrea Dworkin, *Letters From a War Zone : Writings 1976-1987*, London, Secker & Warburg, 1988 ; Chicago, Lawrence Hill Books, 1993, p.170
- ³ Ibid., p.169
- ⁴ Ibid., p.170
- ⁵ Jason Zinomanb, « Debbie's Doing New York Now, but Rate Her PG », *New York Times*, October 27, 2002, Arts and Leisure section, <http://www.nytimes.com/2002/10/27/arts/theater/27ZINO.html>
- ⁶ Nat Ives, « The Playboy' Voter, Comfortably Mainstream », *Advertising Age*, September 6, 2006, http://adage.com/mediaworks/article?article_id=111688
- ⁷ Voici la définition que donne la Société Intersexe d'Amérique du Nord :
L'intersexualité est un terme général qui recouvre la diversité des situations où une personne naît avec une anatomie sexuelle ou reproductive qui semble ne pas correspondre aux définitions types des sexes masculin et féminin. Par exemple, il se peut que vue de l'extérieur, une personne soit apparemment de sexe féminin à sa naissance, mais que ses organes internes correspondent au type masculin. Il peut aussi arriver qu'une personne naisse avec des organes génitaux qui semblent se situer à mi-chemin entre les types masculins et féminins habituels – une fille peut par exemple naître avec un clitoris particulièrement gros, ou ne pas avoir d'orifice vaginal ; un garçon peut naître avec un pénis particulièrement petit, ou avec un scrotum en deux parties qui forme comme deux lèvres. Ou bien, une personne peut naître avec une mosaïque génétique, en sorte que certaines de ses cellules ont les chromosomes XX, et d'autres les chromosomes XY.
- Intersex Society of North America, « What is Intersex », http://www.isna.org/faq/what_is_intersex
- ⁸ Selon l'une des principales chercheuses sur la question, la meilleure estimation du pourcentage de personnes intersexes à la naissance est 1,7 %. Cf. Anne Fausto-Sterling, « The Five Sexes, Revisited », *Science* 40, no. 3 (2000):20.
- ⁹ *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, « Feminist Epistemology and Philosophy of Science », <http://plato.stanford.edu/entries/feminism-epistemology/>
- ¹⁰ Elizabeth Weil, « What If It's (Sort of) a Boy and (Sort of) a Girl ? » *New York Times Magazine*, September 24, 2006, <http://www.nytimes.com/2006/09/24/magazine/24intersexkids.html>
- ¹¹ Andrea Dworkin, *Pornography : Men Possessing Women*, New York, Perigee, 1981 ; New York, Dutton, 1989.
- ¹² Catharine MacKinnon, *Feminism Unmodified : Discourses on Life and Law*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1987.
- ¹³ Deux autres ont été importantes dans le développement de mes idées : Marilyn Frye, *The Politics of Reality : Essays in Feminist Theory*, Freedom, CA, Crossing Presse, 1983, et Sheila Jeffreys, *Anticlimax : A Feminist Perspective on the Sexual Revolution*, New York, New York University Press, 1990.
- ¹⁴ Sheila Jeffreys, *The Idea of Prostitution*, Norh Melbourne, Australia, Spinifex, 1997, p.3.
- ¹⁵ Cf. *Morality in Media*, <http://www.moralityinmedia.org/>
- ¹⁶ Cf. le *National Feminist Antipornography Movement*, <http://feministantipornographymovement.org/>
- ¹⁷ Marilyn Frye, *Willful Virgin*, Freedom, CA, Crossing Press, 1992, p. 130
- ¹⁸ D'après le *Ms. Magazine Project on Campus Sexual Assault*, résumé par Mary P. Koss dans « Hidden Rape : Sexual Agression and Victimization in a National Sample of Students in Higher Education », in Ann Wolbert Burgess (dir.), *Rape ad Sexual Assault II*, New York, Garland, 1988, pp.3-25
- ¹⁹ Diana E. H. Russell, *Sexual Exploitation : Rape, Child Sexual Abuse, and Workplace Harassment*, Beverly Hills, CA, Sage, 1984, p.285
- ²⁰ Melanie Randall et Lori Haskell, « Sexual Violence in Women's Lives », *Violence Against Women* 1, no. 1 (1995), pp.6-31
- ²¹ Pour une discussion pionnière sur cette question, cf. Andrea Dworkin, *Woman Hating*, New York, Dutton, 1974
- ²² D.H. Lawrence, *Sex, Literature and Censorship : Essays by D.H. Lawrence*, Melbourne, Australia, William Heinemann, 1955, p.195
- ²³ Pour la tentative de définition féministe de la pornographie la plus connue, cf. l'arrêté de droit civil écrit par Andrea Dworkin et Catharine A. MacKinnon, <http://www.nostatusquo.com/ACLU/dworkin/other/ordinance/newday/AppD.htm>. Les différentes versions de cet arrêté, employé dans diverses juridictions, ont été compilées dans Catharine MacKinnon et Andrea Dwokin, (dir.), *In Harm's Way : The Pornography Civil Rights Hearings*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1997, pp.426-461
- ²⁴ Andrea Dworkin, *Letters from a War Zone : Writings 1976-1987*, London, Secker &Warburg, 1988 ; Chicago, Lawrence Hill Books, 1993, p.264
- ²⁵ Ibid., p.266
- ²⁶ Un *snuff film* est un film dans lequel le meurtre d'une personne, presque toujours une femme, est perpétré dans un contexte sexuel. Tout le monde ne s'accorde pas sur la question de savoir si les meurtres que montrent de tels film sont réels ou simulés. Le film *Snuff* date de 1976.

- ²⁷ Un bref mais nécessaire détour méthodologique : Dans la terminologie de la recherche sur les médias, une enquête « qualitative » implique une lecture attentive d'un petit échantillon d'un produit médiatique dans ses moindres détails : une telle étude est limitée quant à la généralisation possible de ses conclusions à l'ensemble de l'univers des produits. Une enquête « quantitative » implique le traitement d'un échantillon bien plus large, et d'une grille de lecture qui, au lieu d'examiner tel ou tel film en détail et dans son contexte, essaie de créer des catégories sous lesquelles des caractéristiques des produits peuvent être comptabilisées. Par exemple, si l'on s'intéresse à la nature et au degré de violence des dessins animés pour enfants, une étude quantitative définirait des catégories d'actes violents et comptabiliserait leur occurrence dans un grand nombre de programmes. Une étude qualitative se concentrerait sur un plus petit nombre de clips pour les examiner de plus près.
- ²⁸ Margaret Baldwin, « The Sexuality of Inequality : The Minneapolis Ordinance », *Law and Inequality* 2 (1984), p.631
- ²⁹ Bon nombre de gens dans l'industrie pornographique voudraient bien changer cela. Tristan Taormino a écrit un livre et produit deux vidéos sous le titre de *The Ultimate Guide to Anal Sex for Women*, qui soutiennent que les femmes et les hommes peuvent prendre du plaisir au sexe anal, pourvu qu'elles et ils rejettent l'idée prude qu'elles et ils s'en font et apprennent à contrôler leurs muscles. En réponse à une lettre écrite au « Conseiller Anal » sur son site, elle écrit, « Quand j'apprends que mon travail a aidé quelqu'un à faire l'expérience des plaisirs bouleversants du sexe anal, j'ai l'impression d'avoir accompli ma mission » (http://www.puckerup.com/female_pleasure/?&=)
- ³⁰ Paul Hesky (chef opérateur chez *Multimedia Pictures*), interview avec l'auteur à l'AEE de 2006.
- ³¹ La « Cambria list » déconseillait les choses suivantes : les scènes qui semblent douloureuses ou humiliantes ; les bandeaux ; la cire fondue ; les cordes ou les sex toys qui y font penser, ou les menottes à moins qu'elles ne soient très légères ; le sexe contraint, les thèmes de viol, etc. ; les dialogues humiliants, p.ex. « Suce ma bite, salope », en frappant son visage avec son pénis ; l'éjaculation faciale – sur le corps ça va si la décharge n'est pas cochonne ; le bukkake ; les crachats ou le passage de salive bouche à bouche ; le partage par plusieurs filles d'un sex-toy ou d'un godemichet dans la bouche ou le vagin ; uriner en dehors de son contexte naturel, p.ex. dans un champ ou au bord de la route ; gicler ; la nourriture comme objet sexuel ; les cercueils ; les choses liées à la menstruation ; à l'inceste ; deux bites dans ou près d'une bouche ; montrer la dilatation d'un vagin ; pénétrer avec le poing ; masturber une fille à deux mains de deux personnes différentes ; la pénétration entre hommes ; la transsexualité ; la bisexualité ; le thème des hommes noirs couchant avec des femmes blanches. Les jouets, ça va si la décharge n'est pas cochonne.
- ³² Cette liste avait semble-t-il été écrite comme une note privée à destination des clients de Paul Cambria, qui pointait les types de matériel pour adulte qui avaient été poursuivis en justice avec succès par le passé. « La liste Cambria a finalement été réduite au statut de note de bas de page – ou dans certains cas, un plan du genre de matériel que les nouveaux studios, à l'attitude provocante, devraient produire » Kathee Brewer, « Clean Up Your Act : The Debate Over Self-Regulation », *AVN Online*, July 1, 2006, http://www.avnoline.com/index.php?Primary_Navigation=Editorial&Action=View_Article&Content_ID=27029
- ³³ Interview sur *ABC News Primetime Live*, « Young women, porn and profits », 23 janvier 2003. Même si cette interview lui valut les critiques de certains membres de l'industrie, Belladonna fut vite réintégrée et est devenue l'une des actrices et réalisatrices les plus en vue du *gonzo*.
- ³⁴ Tristan Taormino, « Ass to Mouth », *Anal Advisor*, puckerup.com, http://www.puckerup.com/safer_sex/ass_to_mouth/
- ³⁵ Ibid.
- ³⁶ Catharine MacKinnon, *Toward a Feminist Theory of the State*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1989, p.124.
- ³⁷ *Bobby Manila's Black Attack Gang Bang*, <http://tour.blackattackgangbang.com/a/index1.php?np=1&np=1>
- ³⁸ Gail Dines, « The White Man's Burden : Gonzo Pornography and the Construction of Black Masculinity », *Yale Journal of Law and Feminism* 18 (2006), p.296
- ³⁹ Ibid, p.297
- ⁴⁰ *JM Productions*, *Jerkoffzone.com*, <http://jerkoffzone.com/newcatalog/dvdcatalog/americanbukkake3dvd.html>
- ⁴¹ Cf. Linda Williams, *Hard Core : Power, Pleasure and the « Frenzy of the Visible »*, Berkely, University of California Press, 1989.
- ⁴² Bill Margold, cité par Robert J. Stoller et I. S. Levine, *Coming Attractions : The Making of an X-Rated Video*, New Heaven, CT, Yale University Press, 1993, p.22
- ⁴³ « AVN Directors Roundtable », *Adult Video News*, janvier 2003, p.60
- ⁴⁴ Ibid, p.46
- ⁴⁵ « Gape » est la pratique consistant à dilater l'anus d'une femme à un point extrême.
- ⁴⁶ « Give me Gape », *Adult Video News*, septembre 2004, p.158
- ⁴⁷ « Max Hardcore Biography », site web officiel de Max Hardcore, <http://www.maxhardcoreporn.com/whoismax/index/htm>
- ⁴⁸ Page d'accueil du site officiel de Max Hardcore, <http://www.maxhardcoreporn.com/front.php>
- ⁴⁹ Jeff Steward (patron de *JM Productions*), interview avec l'auteur à l'AEE de 2005
- ⁵⁰ Publié sur la page d'accueil de Gagfactor.com, <http://www.gagfactor.com/gagfactordotcom.html>
- ⁵¹ « LGI Digital/Sex-Z Pictures : What's in a Name ? In This Instance, Everything », *Adult Video News*, Août 2006, p.97

- ⁵² John Cook, « Venture Capital : Edmond Leaves Online Porn Far Behind », *Seattle Post-Intelligencer*, 17 juin 2005, http://seattlepi.nwsource.com/venture/228892_vc17.html
- ⁵³ Erik Gruenwedel, "Tricks of the Trade," *Brandweek*, 30 octobre 2000, p.48
- ⁵⁴ Frederick S. Lane, *Obscene Profits: The Entrepreneurs of Pornography in the Cyber Age*, New York, Routledge 2000, p.xiv. Pour une critique de ces chiffres, cf Dan Akman, "How Big Is Porn?", *Forbes.com*, 25 mai 2001, <http://www.forbes.com/2001/05/25/0524porn.html>
- ⁵⁵ Une source souvent citée de ce chiffre se trouve sur le site de l' *Internet Filter Review*. Jerry Ropelato, "Internet Pornography Statistics," *Internet Filter Review*, <http://internet-filter-review.toptenreviews.com/internet-pornography-statistics.html>.
- ⁵⁶ *Motion Picture Association of America*, "Research and Statistics," <http://www.mpa.org/researchStatistics.asp>
- ⁵⁷ Timothy Egan, "Wall Street Meets Pornography," *New York Times*, 23 octobre 2000, <http://www.nytimes.com/2000/10/23/technology/23PORN.html>.
- ⁵⁸ Jenna Jameson et Neil Strauss, *How to Make Love Like a Porn Star : A Cautionary Tale*, New York, Regan Books, 2004. Regan Books est une édition du groupe HarperCollins
- ⁵⁹ "State of the US Adult Industry," *Adult Video News*, janvier 2006.
- ⁶⁰ Cf. p. ex. John Berger, *Ways of Seeing*, New York, Penguin, 1972. Ecrit à la suite d'une série télévisée de la BBC, ce livre montre comment l'art Européen de la Renaissance jusqu'à nos jours construit les femmes comme des objets du regard masculin.
- ⁶¹ "Adult Education," *Adult Video News*, Août 2006, p.58.
- ⁶² Jack Morrison, "The Distracted Porn Consumer: You Never Knew Your Online Customers So Well," *AVN Online*, 1^{er} juin 2004, http://www.avnonline.com/index.php?Primary_Navigation=Editorial&Action=View_Article&Content_ID=105593
- ⁶³ Lucas Mearian, "Porn Industry May Be Decider in Blu-ray, HD-DVD Battle," *PC World*, 3 mai 2006, <http://www.pcworld.com/article/125618-1/article.html>.
- ⁶⁴ Randall Crockett, "The Competitive Edge: 1," *Xbiz*, 16 Août 2006, http://xbiz.com/article_piece.php?cat=43&id=16550
- ⁶⁵ Club Cytherea, <http://www.clubcytherea.com>
- ⁶⁶ Margaret Baldwin, "Split at the Root: Prostitution and Feminist Discourses of Law Reform," *Yale Journal of Law and Feminism* 5, no. 1 (1992), p.47
- ⁶⁷ Melissa Farley et Howard Barkan, "Prostitution, Violence, and Post-Traumatic Stress Disorder," *Women and Health* 27, no. 3 (1998), pp.37-49
- ⁶⁸ Melissa Farley et al., "Prostitution and Trafficking in 9 Countries: Update on Violence and Posttraumatic Stress Disorder," *Journal of Trauma Practice* 2, nos. 3/4 (2003), pp.33-74
- ⁶⁹ Pour une plus ample discussion sur ce thème dans le contexte de la prostitution, cf. M. Madden Dempsey, "Rethinking Wolfenden: Prostitute-Use, Criminal Law, and Remote Harm," *Criminal Law Review*, 2005, p.444
- ⁷⁰ John Stagliano, interview, *RogReviews.com*, avril 2002, http://www.rogreviews.com/interviews/john_stagliano.asp.
- ⁷¹ Steve C., "A Few Words With Justin Slayer," *foundaymusic.com*, 23 janvier 2005 http://www.foundaymusic.com/porn/displayinterview.cfm/id/114/div/porn/page/A_FEW_WORDS_WITH_JUSTIN_SLAYER.html.
- ⁷² C'était un thème récurrent du travail de Dworkin, et le titre d'une conférence qu'elle a donné en 1993. Andrea Dworkin, "Pornography Happens to Women," Andrea Dworkin Online Library, <http://www.nostatusquo.com/ACLU/dworkin/PornHappens.html>.
- ⁷³ "The Directors," *Adult Video News*, Août 2005, p.54.
- ⁷⁴ Lizzy Borden, qui dirige *Extreme* avec son mari, Rob Black, a décrit l'un de leurs films controversés en ces termes : « C'est une fille qu'on kidnappe, qu'on force à avoir des rapports sexuels contre son gré, et qu'on humilie. On la traite de chatte, de pute, de salope, de merde. Et puis vers la fin on la lacère et on crache dessus. Elle est humiliée. » Borden explique que la femme qui a joué la scène était une bonne amie à elle. « Je sais qu'elle peut l'encaisser. C'est une bonne actrice. Et je peux faire violence aux gens que je connais, pas à celles que je ne connais pas. Du coup, genre, je sais que je peux la frapper plus fort [...] Et à la fin je la prends dans mes bras, je l'emmène dîner, et on sort faire du shopping », « American Porn », *Frontline*, 7 février 2002, <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/porn/interviews/borden.html>.
- ⁷⁵ Victorio, compte rendu de *Buttman's Big Butt Backdoor Babes*, *Adult DVD Talk*, 14 septembre 2001, http://www.adultdvdtalk.com/reviews/read_review.dlt/sku=1980/buttman%27s-big-butt-backdoor-babes.htm.
- ⁷⁶ Johnny Maldoro, "Dirty Pornos: Animal House!" *Village Voice*, 21 novembre 2002, http://www.villagevoice.com/people/0248_maldoro,40121,24.html
- ⁷⁷ Cité dans Martin Amis, "A Rough Trade," *Guardian*, 17 mars 2001, <http://www.guardian.co.uk/weekend/story/0,3605,458078,00.html>
- ⁷⁸ Berl Kutchinsky, "Pornography and Rape: Theory and practice?" *International Journal of Law and Psychiatry* 14 (1991), pp.47-64 ; D. Jaffee and M. A. Strauss, "Sexual Climate and Reported Rape: A State-Level Analysis," *Archives of Sexual Behavior* 16 (1987), pp.107-123.
- ⁷⁹ Neil M. Malamuth, Tamara Addison, et Mary P. Koss, "Pornography and Sexual Aggression: Are There Reliable Effects and Can We Understand Them?" *Annual Review of Sex Research* 11 (2000), p.81.
- ⁸⁰ *Ibid.*, p.79

- 81 Michael C. Seto, Alexandra Maric, et Howard E. Barbaree, "The Role Pornography in the Etiology of Sexual Aggression," *Aggression and Violent Behavior* 6 (2001), pp.35–53.
- 82 Dolf Zillmann et Jennings Bryant, "Pornography, Sexual Callousness, and the Trivialization of Rape," *Journal of Communication* 32 (1982), pp.10–21
- 83 Diana E. H. Russell, *Dangerous Relationships: Pornography, Misogyny, and Rape*, Thousand Oaks, CA, Sage, 1998, p.121
- 84 MacKinnon and Dworkin, *In Harm's Way*
- 85 Gail Dines et Robert Jensen, "Pornography and Media: Toward a More Critical Analysis," in Michael S. Kimmel and Rebecca F. Plante (dir.) *Sexualities: Identity, Behavior, and Society*, New York, Oxford University Press, 2004, pp.369–380.
- 86 Mimi H. Silbert et Ayala M. Pines, "Pornography and Sexual Abuse of Women," *Sex Roles* 10 (1984), p.864
- 87 Pour plus ample compte rendu et discussion, cf. le chapitre 5, "Using Pornography," in Gail Dines, Robert Jensen, et Ann Russo, *Pornography: The Production and Consumption of Inequality*, New York, Routledge, 1998, p.119–134.
- 88 Ibid., p.124
- 89 Ibid., p.126
- 90 Ibid., p.128
- 91 Diana E. H. Russell, "Pornography and Violence: What Does the New Research Say?" in Laura Lederer (dir.), *Take Back the Night: Women on Pornography*, New York, William Morrow, 1980, p.226
- 92 Texas Penal Code, 22.011, <http://tlo2.tlc.state.tx.us/statutes/docs/PE/content/pdf/pe.005.00.000022.00.pdf>
- 93 Cf. A. J. Bridges, R. M. Bergner, et M. Hesson-McInnis, "Romantic Partners' Use of Pornography: Its Significance for Women," *Journal of Sex and Marital Therapy* 29 (2003), pp.1–14; et R. M. Bergner et A. J. Bridges, "The Significance of Heavy Pornography Involvement for Romantic Partners: Research and Clinical Implications," *Journal of Sex and Marital Therapy* 28 (2000), pp.193–206
- 94 Correspondance personnelle avec l'auteur.
- 95 Susanne Kappeler, *The Pornography of Representation*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1986, p.61.
- 96 Mark, "Why I Am an Anti-Porn Star," *One Angry Girl Designs*, <http://www.oneangrygirl.net/bymark.htm>
- 97 Bill Margold, cité dans Robert J. Stoller and I. S. Levine, *Coming Attractions: The Making of an X-Rated Video*, New Haven, CT, Yale University Press, 1993, p.31
- 98 Fertilecelluoid, compte rendu de *Fresh Meat*, IMDB, <http://www.imdb.com/title/tt0137610/>.
- 99 John Stagliano, interview.
- 100 Page d'accueil du site web *Gag on My Cock*, <http://www.gagonmycock.com/home.html>
- 101 Nina Hartley, "Frustrations of a Feminist Porn Star," <http://www.nina.com/vboard/showthread.php?t=656&highlight=Frustrations+Feminist+Porn+Star>.
- 102 Farley et Barkan, "Prostitution, Violence."
- 103 http://www.ariana-jollee.net/ariana_jollee.htm. Visité en 2005, le site n'existe plus.
- 104 Sin City, "Mayhem's Young Bung Debuts with Ariana Jollee at the Helm," 17 février 2005, <http://www.sincity.com/news.php?article=02-17-2005>.
- 105 Mike Ramone, "Jollee to Direct for No Boundaries," *AVN Online*, 28 avril 2005, http://www.avn.com/index.php?Primary_Navigation=Articles&Action=View_Article&Content_ID=224546.
- 106 Mike Ramone, "Ariana Jollee: 'The wronger, the better,'" *AVN Insider*, <http://www.avninsider.com/stories/lead040804.shtml>.
- 107 "Adult DVD Talker, Skronker Interviews Ariana Jollee," *Adult DVD Talk*, été 2004, http://www.adultdvdtalk.com/talk/ariana_jollee.asp?
- 108 Pour une description du tournage, cf. "Ariana Jollee Visits Prague for 50-Guy Creampie," *AVN Insider*, <http://www.avninsider.com/stories/50guycreampie.shtml>.
- 109 Wikipedia, "Ariana Jollee," http://en.wikipedia.org/wiki/Ariana_Jollee
- 110 Bruce David, "Hate Radio," *LarryFlynt.com*, <http://www.larryflynt.com/notebook.php?id=139>
- 111 Même si c'est vrai dans mon cas, étant donné mes origines européennes et scandinaves et ma peau claire, il est important de remarquer que certaines des personnes catégorisées comme blanches ont une peau plus noire que d'autres catégorisées comme noires.
- 112 Cette position est explorée en profondeur par John Stoltenberg dans *The End of Manhood*, New York, Dutton, 1993.
- 113 Pour un exemple, cf. "Real Men Don't Rape," *the Aurora Center*, University of Minnesota, <http://www1.umn.edu/aurora/realmendonrape.pdf>.
- 114 C'est le titre d'un livre idiot, Bruce Feirstein, *Real Men Don't Eat Quiche*, New York, Pocket Books, 1982.
- 115 Pour un exemple, cf. http://www.mencanstoprape.org/info-url2698/infourl_show.htm?doc_id=375480
- 116 Harvey C. Mansfield, *Manliness*, New Haven, CT, Yale University Press, 2006, p.66.
- 117 Pour plus ample discussion sur ce point, cf. Andrea Dworkin, *Right-Wing Women*, New York, Perigee Books, 1983. [Traduction française par Martin Dufresne et Michele Briand, *Les Femmes de droite*, Editions du Remue-ménage, 2012]
- 118 Linda Williams, citée dans Drake Bennett, "X-ed out: What Happened to the Anti-porn Feminists?" *Boston Globe*, 6 mars 2005, http://www.boston.com/news/globe/ideas/articles/2005/03/06/x_ed_out?pg=full

- ¹¹⁹ Pour des exemples de la manière dont des consommateurs parlent de leur consommation de pornographie, cf. <http://forum.adultdvdtalk.com/forum/>
- ¹²⁰ Audre Lorde, "Uses of the Erotic: The Erotic as Power," in *Sister Outsider*, Freedom, CA, Crossing Press, 1984, p.56. [Traduction française par Magali Calise sous le même titre aux éditions Mamamelis]
- ¹²¹ Ibid., p.59
- ¹²² On trouve par exemple facilement des astuces pour rendre le sexe magique, surtout pendant la si importante nuit de noces. Nina Callaway, "10 Sex Tips for a Magical Wedding Night," *About.com*, <http://weddings.about.com/od/bridesandgrooms/a/weddingnighttip.htm>
- ¹²³ Site officiel de Tracey Cox, "Tracey Cox Profile," <http://www.traceycox.com/profile.html>
- ¹²⁴ James Baldwin, dans une interview pour *The Advocate* republiée par extraits dans *the Utne Reader*, juillet/août 2002, p.100.
- ¹²⁵ Ibid.
- ¹²⁶ Le débat reste ouvert sur la question de savoir si la consommation habituelle et compulsive que les hommes font de la pornographie est une addiction au sens psychologique/médical, laquelle fait partie d'une controverse plus vaste sur le concept d'addiction au sexe. Je suis parti du principe que la recherche jusqu'à ce jour n'a pas établi que la pornographie doit être considérée comme addictive au sens où le sont des drogues comme la nicotine, l'alcool ou l'héroïne. C'est pourquoi j'ai préféré parler de ses « propriétés simili-addictives ».
- ¹²⁷ Frye, *The Politics of Reality*, p.33
- ¹²⁸ Ibid., p.1
- ¹²⁹ Peter Cross, "The Truth About Sexual Power," *Buzzle.com*, 1^{er} août 2006, <http://www.buzzle.com/editorials/8-1-2006-104125.asp>
- ¹³⁰ Cité dans Margaret Baldwin, "Pornography and the Traffic in Women," *Yale Journal of Law and Feminism* 1, no. 1 (1989), p.123
- ¹³¹ Wendell Berry, "The Pleasures of Eating," in *What Are People For?*, San Francisco, North Point Press, 1990, p.147. On peut également trouver cet essai en ligne : <http://www.ecoliteracy.org/publications/rs1/wendell-berry.html>.
- ¹³² Cf, p. ex., Peggy Reeves Sanday, "Rape-Prone Versus Rape-Free Campus Cultures," *Violence Against Women* 2, no. 2 (1996), p.191–208. L'autrice soutient de manière convaincante que les cultures qui encouragent le viol, en forçant les hommes à prouver leur virilité par la violence, ne sont pas inévitables.
- ¹³³ *Miller v. California*, 413 US 15 (1973)
- ¹³⁴ *Federal Communications Commission*, "FCC consumer facts: Obscene, Profane and Indecent Broadcasts," <http://www.fcc.gov/cgb/consumerfacts/obscene.html>.
- ¹³⁵ *New York v. Ferber*, 458 US 747 (1982).
- ¹³⁶ *Ashcroft v. Free Speech Coalition*, 535 US 234 (2002).
- ¹³⁷ Pour un compte-rendu complet de cette approche, cf. MacKinnon and Dworkin, *In Harm's Way*. Pour des ressources en ligne, cf leur site *Pornography and Civil Rights: A New Day for Women's Equality*, <http://www.nostatusquo.com/ACLU/dworkin/other/ordinance/newday/TOC.htm>.
- ¹³⁸ *American Booksellers Assn., Inc. v. Hudnut*, 98 F. Supp. 1316 (S.D. Ind. 1984), aff'd 771 F.2d 323 (7th Cir. 1985), aff'd, 475 US 1001 (1986).
- ¹³⁹ Pour une critique de l'arrêt, cf. Nadine Strossen, *Defending Pornography: Free Speech, Sex, and the Fight for Women's Rights*, New York, Scribner, 1995. Pour sa défense, cf. MacKinnon, *Toward a Feminist Theory of the State*.